Ernest Hemingway

Les vertes collines d'Afrique



Les Vertes Collines D'Afrique

Ernest Hemingway

Editions Gallimard (2004)

Etiquettes: Fiction, General, Historiography, Personal Memoirs, Biography Autobiography, History
Fictionttt Generalttt Historiographyttt Personal Memoirsttt Biography Autobiographyttt Historyttt

---

'Quand le terrain fut libre, je me mis sur un genou, vis le koudou à travers l'ouverture, m'émerveillant de sa taille, et puis me rappelant que cela ne devait pas avoir d'importance, que c'était la même chose que n'importe quel coup de feu, je vis la perle centrée exactement où elle devait être, juste au-dessous de l'épaule, et je pressai sur la détente. Au bruit, il bondit et entra dans le fourré, mais je savais que je l'avais touché. Je tirai sur du gris qui se montrait entre les arbres, tandis qu'il entrait dans le bois et que M'Cola criait : "Piga ! Piga !" pour dire : "Il est touché ! Il est touché !"'

Ernest Hemingway

Les

vertes collines

d'Afrique

Traduit de l'anglais

par Jeanine Delpech

Nouvelle édition

Gallimard

A Philip, à Charles

et à Sully

Titre original :

GREEN HILLS OF AFRICA

PRÉFACE

A l'encontre de beaucoup de romans, aucun des caractères ou incidents de ce livre n'est imaginaire. Quiconque trouvera qu'il n'y est pas assez question d'amour a toute latitude, en le lisant, d'y introduire les préoccupations amoureuses qu'il ou elle peut avoir à ce moment. L'auteur a essayé d'écrire un livre absolument sincère pour voir si l'aspect d'un pays et un exemple de l'activité d'un mois pouvaient, s'ils sont présentés sincèrement, rivaliser avec une œuvre d'imagination.

LES PERSONNAGES

POP. M. Jackson Phillips, appelé Mr. J. ou Mr. J.P. – un chasseur blanc ou guide professionnel. On ne doit pas l'appeler Pop devant lui.

KANDISKY. Un Autrichien.

DAN. Second chasseur blanc.

KARL. Un chasseur chanceux.

M. HEMINGWAY. Un vantard.

MME HEMINGWAY. Femme du précédent, connue comme P.V.M. ou Pauvre Vieille Maman. Connue des indigènes comme Mama.

M'COLA. Un porteur de fusil.

CHARO. Un porteur de fusil.

KAMAU. Un chauffeur kikuyu.

DROOPY. Un bon guide indigène.

ABDULLAH et TALMA GARRICK. Mauvais guides indigènes.

LE VIEIL HOMME et LE WANDEROBO MASAÏ. Mystérieux guides indigènes.

LE ROMAIN, SON FRÈRE, SA FAMILLE. De très braves gens.

DIFFÉRENTS MASAÏS.

Il y a aussi des victimes de la famine, différents Hindous, porteurs, skinners, boys personnels, et un très bon cuisinier. Il y a beaucoup d'animaux.

PREMIÈRE PARTIE

Poursuite et conversation

CHAPITRE PREMIER

Nous étions assis dans l'affût que des chasseurs wanderobos avaient construit avec des rameaux et des branches au bord du lick quand nous entendîmes le camion approcher. D'abord, il était très loin et personne ne pouvait dire ce qu'était ce bruit. Puis il était arrêté et nous espérâmes que ce n'était rien ou peut-être seulement le vent. Puis il se rapprocha lentement, sans erreur possible, maintenant de plus en plus fort jusqu'à ce que, expirant avec une décharge de sonores explosions irrégulières, il passât par-derrière, tout près de nous, pour atteindre la route. Celui des deux guides qui était cabotin se leva.

« C'est fini », dit-il.

Je portai ma main à ma bouche et lui fis signe de se rasseoir.

« C'est fini », répéta-t-il, et il écarta tout grands les bras. Je ne l'avais jamais aimé et je l'aimais moins encore en ce moment.

« Après », murmurai-je. M'Cola hocha la tête. Je regardai son crâne chauve et noir et il tourna un peu le visage, de sorte que je vis les minces poils chinois aux coins de sa bouche.

« Fichu, dit-il, Hapana m'uzuri.

– Attends un peu », lui dis-je. Il courba de nouveau la tête pour la cacher derrière les branches mortes et nous restâmes là, assis dans la poussière du trou jusqu'à ce qu'il fasse trop noir pour voir le viseur d'avant sur mon fusil ; mais plus rien ne vint. Le guide cabotin était impatient et nerveux. Un peu avant l'obscurité totale, il murmura à M'Cola qu'il faisait maintenant trop sombre pour tirer.

« Tais-toi, toi, lui dit M'Cola, le B'wana peut tirer quand tu ne peux plus y voir. »

L'autre guide, celui qui était bien éduqué, donna une autre démonstration de ses talents en écorchant les lettres de son nom, Abdullah, sur la peau noire de sa jambe, avec une baguette pointue. Je l'observai sans admiration et M'Cola regarda le mot sans l'ombre d'une expression sur son visage. Au bout d'un instant, le guide l'effaça.

Finalement, je visai contre ce qui restait de lumière et vis que c'était impossible, même avec la grande ouverture.

M'Cola m'observait.

« Impossible, dis-je.

– Oui, approuva-t-il en swahili. Aller au camp ?

– Oui. »

Nous nous levâmes et sortîmes de l'affût et avançâmes à travers les arbres, marchant sur la terre sablonneuse, cherchant notre chemin à tâtons entre les arbres et sous les branches, jusqu'à la route. La voiture se trouvait sur la route à un peu plus d'un kilomètre de là. Comme nous arrivions, Kamau, le chauffeur, alluma les phares.

Le camion avait tout gâché. Cet après-midi nous avions laissé la voiture sur la route et nous étions approchés avec beaucoup de précautions du lick. Il avait un peu plu la veille, mais pas assez pour inonder le lick qui était simplement une trouée entre les arbres, avec une langue de terre creusée en cercles profonds et déchiquetée à ses extrémités avec des trous creux, là où les animaux avaient léché la poussière pour trouver du sel, et nous avions vu les longues traces fraîches, en forme de cœur, de quatre grands koudous adultes qui avaient cherché du sel la nuit précédente et aussi de nombreuses traces récentes de koudous plus petits. Il y avait aussi un rhinocéros qui, d'après les traces et un monticule de crottin sec éparpillé, venait là tous les soirs. L'affût avait été construit à portée de flèche du lick et, assis, penché en arrière, les genoux hauts, la tête basse, dans un creux à moitié plein de cendres et de poussière, aux aguets à travers des feuilles sèches et les branches minces, j'avais vu un koudou plus petit sortir du fourré et aller à l'extrémité de la langue de terre salée et rester là debout, l'encolure large, gris et beau, les cornes en spirale se détachant contre le soleil tandis que je visais sa poitrine puis renonçais à tirer, pour ne pas effrayer le plus grand koudou qui sûrement viendrait au crépuscule. Mais, bien avant que nous eussions entendu le camion, le koudou l'avait entendu et s'était sauvé dans la forêt et tout ce qui avait remué, dans la brousse des terrains plats, ou qui descendait des petites collines à travers les arbres, venant vers le sel, s'était arrêté après ce bruit d'explosion et de ferraille. Ils reviendraient, plus tard, dans la nuit, mais alors il serait trop tard.

Maintenant, roulant sur la route sablonneuse, avec les phares qui accrochaient les yeux des oiseaux de nuit qui restaient accroupis sur le sable jusqu'à ce que la masse de l'auto fût sur eux, et ils s'envolaient alors dans une molle panique ; passant devant les feux des voyageurs qui marchaient tous de jour vers l'ouest, abandonnant la région de famine qui s'étendait devant nous, le bout de mon fusil appuyé sur mon pied, la crosse dans le creux de mon bras gauche, une gourde de whisky entre les genoux, versant le whisky dans une timbale que je tendis dans l'obscurité,

par-dessus mon épaule, à M'Cola pour qu'il y mette de l'eau, je bus le premier whisky de la journée, le meilleur qui soit, et regardant les fourrés épais que nous longions dans l'obscurité, sentant le vent frais de la nuit et respirant la bonne odeur de l'Afrique, j'étais entièrement heureux.

Puis, devant nous, nous vîmes un grand feu et, pendant que nous nous en approchions et le dépassions, j'aperçus un camion à côté de la route. Je dis à Kamau d'arrêter et de reculer, et, pendant que nous reculions dans la lumière du feu, je vis un petit homme aux jambes torses avec un chapeau tyrolien, une culotte de cuir et une chemise ouverte, debout devant un moteur au capot levé au milieu d'une foule d'indigènes.

« Pouvons-nous vous aider ? lui demandai-je.

– Non, dit-il, à moins que vous ne soyez mécanicien. Il s'est mis à me détester. Tous les moteurs me détestent.

– Croyez-vous que ce puisse être le rupteur ? Cela faisait le même bruit que le rupteur quand vous avez passé près de nous.

– Je crois que c'est bien pire que cela. D'après le bruit ce doit être quelque chose de grave.

– Si vous pouvez atteindre notre camp, nous avons un mécanicien.

– A quelle distance est-il ?

– Environ trente kilomètres.

– Demain matin j'essayerai. Maintenant j'ai peur d'aller plus loin avec ce bruit de mort dans le moteur. Il essaye de mourir parce qu'il me déteste. Enfin, je le déteste aussi. Mais si je meurs cela ne l'ennuiera pas.

– Vous buvez quelque chose ? » Je lui tendis la gourde.

« Je m'appelle Hemingway.

– Kandisky, dit-il en s'inclinant. Hemingway est un nom que j'ai entendu. Où ? Où l'ai-je entendu ? Oh, oui. Le dichter. Vous connaissez Hemingway le poète ?

– Où l'avez-vous lu ?

– Dans le Querschnitt.

– C'est moi-même », dis-je, enchanté. Le Querschnitt était une revue allemande dans laquelle j'avais écrit des poèmes assez obscènes et publié une longue nouvelle, bien des années avant de pouvoir rien vendre en Amérique.

« C'est très curieux, me dit l'homme au chapeau tyrolien. Voyons, que pensez-vous de Ringelnatz ?

– Il est merveilleux.

– Oui. Vous aimez Ringelnatz. Bon. Que pensez-vous d'Heinrich Mann ?

– Il ne vaut rien.

– Vous croyez ?

– Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas le lire.

– Il ne vaut rien du tout. Je vois que nous avons des points communs. Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je chasse.

– Pas l'éléphant, j'espère ?

– Non, le koudou.

– Pourquoi un homme tuerait-il un koudou ? Vous, un homme intelligent, un poète, tuer un koudou.

– Je n'en ai pas encore tué, dis-je. Mais nous les chassons sérieusement depuis dix jours. Sans votre camion, nous en aurions eu un aujourd'hui.

– Ce pauvre camion. Mais vous devriez chasser pendant un an. Au bout de ce temps-là on a tout tué et on le regrette. Chasser un animal particulier est une sottise. Pourquoi le faites-vous ?

– Cela me plaît.

– Bien sûr, si "cela vous plaît". Dites-moi, au fond que pensez-vous de Rilke ?

– Je n'ai lu qu'une seule chose de lui.

– Laquelle ?

– Le Cornette.

– Vous l'avez aimée ?

– Oui.

– Rilke m'agace. C'est du snobisme. Valéry, oui. Je vois ce qu'il y a dans Valéry ; bien qu'il y ait beaucoup de snobisme aussi. Enfin, au moins, vous ne tuez pas les éléphants.

– J'en tuerais un s'il était assez gros.

– Quelle taille ?

– Avec des pointes de soixante-dix livres. Peut-être plus petit.

– Je vois qu'il y a des choses sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord. Mais c'est un plaisir de rencontrer un membre du bon vieux groupe du Querschnitt. Dites-moi à quoi ressemble Joyce ? Je n'ai pas assez d'argent pour l'acheter. Sinclair Lewis ne vaut rien. Je l'ai acheté. Non. Non. Vous me direz demain. Cela ne vous ennuie pas si je campe près de vous ? Vous êtes avec des amis ? Vous avez un chasseur blanc ?

– Avec ma femme. Nous serons ravis. Oui, un chasseur blanc.

– Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

– Il trouve qu'on doit chasser le koudou tout seul.

– Il vaut mieux ne pas le chasser du tout. Qu'est-ce qu'il est ? Anglais ?

– Oui.

– Très, très Anglais ?

– Non. Très gentil. Il vous plaira.

– Il faut que vous partiez. Je ne veux pas vous retarder. Peut-être vous verrai-je demain. C'est extraordinaire cette rencontre.

– Oui, dis-je. Faites examiner votre camion demain. A votre disposition.

– Bonne nuit, dit-il. Bon voyage.

– Bonne nuit », dis-je. Nous repartîmes et je le vis marcher vers le feu, agitant le bras vers les indigènes. Je ne lui avais pas demandé pourquoi il avait vingt-quatre indigènes de l'intérieur avec lui, ni ce qu'il faisait. En y réfléchissant, je ne lui avais rien demandé. Je n'aime pas poser des questions et, là où j'ai été élevé, ce n'était pas poli. Mais ici nous n'avions pas vu de Blanc depuis deux semaines, depuis que nous avions quitté Babati pour aller vers le sud, et en avoir rencontré un sur cette route où l'on ne rencontrait qu'un marchand indien de temps à autre et la migration continue des indigènes quittant le pays de la famine, que ce Blanc ressemblât à une caricature de Benchley en costume tyrolien, qu'il connût votre nom, vous traitât de poète, eût lu le Querschnitt, fût un admirateur de Joachim Ringelnatz et désirât parler de Rilke, c'était par trop fantastique. Aussi, à ce moment précis, pour couronner cette fantaisie, les phares de l'auto laissèrent voir trois grands monticules coniques, d'une matière qui fumait sur la route devant nous. Je fis signe à Kamau d'arrêter et, en dérapant, nous arrêtâmes juste devant. Ils étaient hauts de deux à trois pieds et, quand j'en touchai un, il était tout chaud.

« Tembo », dit M'Cola.

C'était les fumées d'éléphants qui venaient de traverser la route et, dans la fraîcheur du soir, on voyait leur vapeur. Nous arrivâmes bientôt au camp.

Le lendemain j'étais debout et arrivé à un autre lick avant l'aube. Il y avait un koudou mâle sur le lick quand nous arrivâmes à travers les arbres et il lança un aboiement sonore, pareil à celui d'un chien mais plus haut de ton et plus rauque, et disparut, sans bruit d'abord, puis faisant craquer les branches quand il fut assez loin ; et nous ne le revîmes pas. Ce lick était impossible d'accès. Des arbres poussaient autour de la partie dégagée, de sorte que c'était comme si les animaux avaient été dans l'affût et que vous ayez été obligé de les approcher à découvert. Le

seul moyen de réussir aurait été qu'un homme seul y aille en rampant et, alors, il n'aurait pu tirer à travers les arbres aux branches entrelacées avant de se trouver à moins de vingt mètres. Naturellement, une fois dans la zone de protection des arbres et dans l'affût, vous étiez merveilleusement placé, car toute bête venant vers le sel devait se montrer à découvert à vingt-cinq mètres de tout couvert. Mais, bien que nous eussions attendu jusqu'à onze heures, rien ne parut. Nous égalisâmes soigneusement avec nos pieds la poussière du lick, afin que toutes les nouvelles traces fussent visibles à notre retour et fîmes à pied les trois kilomètres jusqu'à l'auto.

Chassé, le gibier avait appris à ne venir que la nuit et à partir avant l'aube. Un mâle était resté et, comme nous l'avions effrayé ce matin-là, les choses allaient être plus difficiles encore.

C'était le dixième jour de notre chasse aux grands koudous et je n'avais pas encore vu un mâle adulte. Il ne nous restait plus que trois jours, parce que les pluies venant de Rhodésie avançaient chaque jour vers le nord et, à moins d'être préparés à rester là où nous étions pendant les pluies, il nous fallait atteindre Hendeni avant qu'elles commencent. Nous avions fixé le dix-sept février comme la date limite de notre départ. Chaque matin, maintenant, il fallait environ une heure de plus au ciel lourd, floconneux, pour s'éclaircir et l'on pouvait sentir les pluies approcher, avançant régulièrement vers le nord, aussi sûrement que si on les avait suivies sur une carte.

Or il est agréable de chasser ce que vous convoitez beaucoup pendant un long espace de temps, de voir vaines vos ruses, vos manœuvres et d'avouer un échec chaque soir, mais il faut pouvoir chasser librement et savoir à chaque sortie que, tôt ou tard, la chance tournera et que vous aurez l'occasion que vous cherchez. Mais il n'est pas agréable d'avoir une limite de temps dans laquelle vous devez tuer votre koudou ou risquer de ne jamais l'avoir, ni même d'en voir un. Ce n'est pas ainsi que devrait être la chasse. C'est trop comme ces garçons qu'on envoyait à Paris avec deux ans pour réussir comme écrivains ou peintres, après quoi, s'ils n'avaient pas réussi, ils devaient revenir chez eux et entrer dans les affaires de leur père. La vraie manière de chasser est de le faire aussi longtemps que vous vivez et aussi longtemps qu'il existe un certain animal ; exactement comme la vraie manière de peindre est aussi longtemps qu'il y a vous et des couleurs et de la toile, et d'écrire aussi longtemps que vous pouvez vivre et qu'il y a un crayon et du papier ou de l'encre ou n'importe quelle machine pour le faire, ou n'importe quel sujet sur lequel vous avez envie d'écrire, et vous vous sentiriez un imbécile, et vous seriez un imbécile de faire autrement. Mais maintenant nous étions là, harcelés par le temps, par la saison et par l'épuisement de notre argent, de sorte que ce qui aurait dû être aussi amusant à faire chaque jour, que l'on tue ou non, devenait forcément cette perversion tout à fait exaspérante de la vie : l'obligation d'accomplir quelque chose en moins de temps qu'on ne devrait vraiment en disposer pour le faire. Aussi, en rentrant à midi, debout depuis deux heures avant l'aube, avec encore trois jours seulement devant nous, je commençais à être nerveux et là, à la table du déjeuner sous l'auvent de la tente, parlant sans arrêt, se trouvait Kandisky aux culottes tyroliennes. Je l'avais complètement oublié.

« Bonjour. Bonjour, dit-il. Pas de succès ? Rien à faire ? Où est le koudou ?

– Il a toussé une fois et s'est sauvé, dis-je. Bonjour petite. »

Elle sourit. Elle était ennuyée aussi. Tous deux avaient, depuis l'aube, attendu un coup de feu. Écoutant tout le temps, même quand notre hôte était arrivé, écoutant pendant qu'ils écrivaient des lettres, pendant qu'ils lisaient, écoutant quand Kandisky revint et se mit à parler.

« Vous ne l'avez pas abattu ?

– Non. Ni même vu. » Je remarquai que Pop était contrarié aussi et un peu nerveux. Kandisky avait sans aucun doute énormément parlé.

« De la bière, colonel ? me dit-il.

– Nous avons fait fuir un koudou, racontai-je. Impossible de tirer. Il y avait beaucoup de traces. Rien d'autre n'est venu. Le vent soufflait fort. Demandez aux boys.

– Comme je le disais au colonel Phillips, commença Kandisky, remuant son postérieur culotté de cuir et croisant une jambe nue, un gros mollet, très velue, par-dessus l'autre, il ne faut pas que vous restiez ici trop longtemps. N'oubliez pas que les pluies approchent. Il y a une bande de terrain de dix-huit kilomètres au-delà d'ici que vous ne pourrez jamais franchir s'il pleut. C'est impossible.

– C'est ce qu'il vient de me dire, reprit Pop. Je ne suis pas colonel, à propos. Nous employons ces titres militaires comme surnoms. Ne vous vexez pas si vous êtes colonel vous-même. » Et à moi : « Au diable ces licks. Si vous les laissiez en paix, vous auriez eu votre koudou.

– Ils gâchent tout, approuvai-je. On est si sûr de tirer tôt ou tard sur le lick.

– Chassez dans les collines aussi.

– Je le ferai, Pop.

– Qu'est-ce que tuer un koudou, après tout ? demanda Kandisky. Vous ne devriez pas prendre cela tellement au sérieux. Ce n'est rien. En un an on en tue vingt.

– Il vaut mieux ne pas en avertir le service de la chasse, pourtant, dit Pop.

– Vous ne comprenez pas, dit Kandisky. Je veux dire qu'en un an on pourrait le faire. Naturellement aucun homme n'en aurait envie.

– Absolument, dit Pop. S'il vivait dans une région de koudous. Ce sont les grandes antilopes les plus communes dans cette région de brousse. C'est juste que, quand on veut en voir, on n'en voit pas.

– Je ne tue rien, vous comprenez, nous dit Kandisky. Pourquoi ne vous intéressez-vous pas davantage aux indigènes ?

– Nous le faisons, assura ma femme.

– Ils sont vraiment intéressants. Écoutez... », dit Kandisky, et il s'adressa à elle.

– « Le plus enrageant, dis-je à Pop, c'est que, quand je suis dans les collines, je suis sûr que ces salauds sont en bas près du sel. Les femelles sont dans les collines, mais je ne crois pas que les mâles soient avec elles en ce moment. Puis le soir on redescend et il y a des traces. Ils sont venus sur ce maudit sel. Je crois qu'ils viennent n'importe quand.

– Probablement.

– Je suis sûr qu'il y a plusieurs mâles ici. Ils ne viennent probablement au sel que tous les deux jours. Certains sont sans doute effrayés parce que Karl a tiré sur l'un d'eux. Si seulement il l'avait tué au lieu de le suivre à travers tout ce fichu pays. Bon Dieu, s'il pouvait tuer net n'importe quoi. Mais de nouveaux mâles vont venir. Il n'y a qu'à les attendre. Il est impossible qu'ils soient tous alertés. Mais il a effrayé tout le pays.

– Il s'énerve tellement, dit Pop. Mais c'est un bon garçon. Il a réussi un coup merveilleux sur ce léopard, vous savez. On ne peut pas tuer une bête plus proprement. Laissons tout cela se calmer un peu.

– Bien sûr. Quand je l'insulte, c'est pour plaisanter.

– Pourquoi ne pas rester dans l'affût toute la journée ?

– Ce sacré vent a commencé à souffler en cercle. Il envoyait notre odeur dans toutes les directions. Inutile d'attendre qu'elle se soit propagée partout. Abdullah a emporté un pot de cendres aujourd'hui.

– Je l'ai vu partir avec.

– Il n'y avait pas le moindre vent quand nous sommes partis à l'affût et il avait juste assez de lumière pour tirer. Il a cherché le vent avec les cendres pendant tout le chemin. Je suis allé seul avec Abdullah, en laissant les autres derrière, et nous avons marché sans bruit. J'avais ces souliers à semelles de crêpe et le sol est de la terre très molle. Ces cochons nous ont sentis à quatre-vingts mètres.

– Avez-vous jamais vu leurs oreilles ?

– Si j'ai jamais vu leurs oreilles ? Si je peux voir les oreilles de ces salauds, le skinner peut se mettre au travail.

– Ce sont des salauds, dit Pop. Je déteste cette histoire de lick. Ils ne sont pas aussi malins que nous le pensons. Le malheur c'est que vous vous y attaquez quand ils sont malins. On leur tire dessus depuis qu'il y a du sel.

– C'est ce qui rend la chose amusante, dis-je. Je serais heureux de le faire pendant un mois. J'aime chasser assis sur mon derrière. Sans suer. Sans rien faire. Rester assis et attraper des mouches et les donner aux fourmis-lions dans la poussière. J'aime cela. Mais la question de temps ?

– C'est vrai. Ce sacré temps.

– Donc, disait Kandisky à ma femme, voilà ce que vous devriez voir. Les grands ngomas. Les grandes fêtes de danses indigènes. Les vraies.

– Écoutez, dis-je à Pop. L'autre lick, celui où j'étais l'autre soir, est absolument sûr, malgré la proximité de cette sacrée route.

– Les guides disent que c'est en réalité le domaine des plus petits koudous. C'est très loin aussi. Cela fait cent kilomètres aller et retour.

– Je sais. Mais il y a les traces de quatre grands mâles. C'est certain. Si ce camion n'avait pas passé hier soir. Si nous restions ici ce soir ? J'aurais la nuit et le petit matin et laisserais le lick en repos. Il y a un gros rhinocéros aussi. De grandes traces, en tout cas.

– Bon, dit Pop. Abattez le gros rhinocéros aussi. »

Il détestait tuer n'importe quoi, excepté ce que nous cherchions, pas de tuerie à côté, pas de tuerie décorative, pas question de tuer pour le plaisir de tuer, seulement quand vous désiriez tuer plus que vous désiriez ne pas tuer, seulement quand cela était nécessaire pour qu'il reste le premier dans son métier, et je vis qu'il m'offrait le rhinocéros pour me faire plaisir.

« Je ne le tuerai que s'il est bon, promis-je.

– Tuez ce cochon, dit Pop, m'en faisant cadeau.

– Ah, Pop, dis-je.

– Tuez-le, dit Pop. Cela vous fera plaisir, étant tout seul. Vous pourrez vendre la corne si vous n'en avez pas envie. Vous avez encore droit à une sur votre permis.

– Ainsi, dit Kandisky, vous avez arrêté un plan de campagne. Vous avez décidé comment posséder ces pauvres animaux.

– Oui, dis-je. Comment va le camion ?

– Le camion est mort, dit l'Autrichien. En un sens j'en suis ravi. C'était trop un symbole. C'était tout ce qui restait de ma shamba. Maintenant je n'ai rien et c'est bien plus simple.

– Qu'est-ce qu'une shamba, demanda P.V.M., ma femme ? J'en entends parler depuis des semaines. J'ai peur de demander le sens de ces mots que tout le monde emploie.

– Une plantation, dit-il. Je n'ai plus rien sauf ce camion. Avec ce camion je conduis des indigènes jusqu'à la shamba d'un Indien. C'est un très riche Indien qui cultive le sisal. Je suis le régisseur de cet Indien. Un Indien peut tirer profit d'une shamba de sisal.

– De n'importe quoi, dit Pop.

– Oui. Là où nous échouons, où nous mourrions de faim, il gagne de l'argent. Cet Indien est très intelligent, cependant. Il m'estime beaucoup. Je représente l'organisation européenne. Je viens maintenant d'organiser le recrutement des indigènes. Cela prend du temps. C'est impressionnant. Je suis resté loin de ma famille pendant trois mois. L'organisation est organisée. On le ferait en une semaine aussi facilement, mais cela ne produirait pas une telle impression.

– Et votre femme ? demanda la mienne.

– Elle m'attend dans ma maison, la maison du régisseur, avec ma fille.

– Est-ce qu'elle vous aime beaucoup ? demanda ma femme.

– Sans doute, sinon elle m'aurait quitté depuis longtemps.

– Quel âge a votre fille ?

– Treize ans maintenant.

– Ce doit être agréable d'avoir une fille.

– Vous ne pouvez savoir combien c'est agréable. C'est comme une seconde femme. Ma femme connaît maintenant tout ce que je pense, tout ce que je dis, tout ce que je crois, tout ce que je peux faire, tout ce que je ne peux pas faire et ne pas être. Je connais aussi très bien ma femme. Mais il y a là toujours quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui ne vous connaît pas, qui vous aime dans l'ignorance et est étranger à vous deux. Quelqu'un de très séduisant qui est à vous et pas à vous et qui rend la conversation plus – comment dire ? Oui, c'est comme – on appelle cela – avoir avec vous – avec vous deux – oui, voilà... c'est de la sauce tomate Ketchup sur votre nourriture quotidienne.

– C'est très bon, dis-je.

– Nous avons des livres, dit-il. Je ne peux plus acheter de nouveaux livres maintenant, mais nous pouvons toujours parler. Les idées et la conversation sont très intéressantes. Nous discutons de tout. De tout au monde. Nous avons

une vie intellectuelle très intéressante. Autrefois, avec la shamba, nous recevions le Querschnitt. Cela nous donnait l'impression de faire partie d'un groupe de gens très brillants. Les gens qu'on verrait si l'on voyait qui l'on a envie de voir. Vous connaissez tous ces gens ? Vous devez les connaître.

– Quelques-uns, dis-je. Quelques-uns à Paris. Quelques-uns à Berlin. »

Je ne désirais détruire rien de ce que possédait cet homme, aussi ne lui donnai-je pas de détails sur ces gens brillants.

« Ils sont merveilleux, lui dis-je, mentant.

– Je vous envie de les connaître, dit-il. Et dites-moi, qui est le plus grand écrivain d'Amérique ?

– Mon mari, dit ma femme.

– Non. Je ne veux pas que vous parliez avec votre fierté familiale. Qui vraiment ? Certainement pas Upton Sinclair. Certainement pas Sinclair Lewis. Qui est votre Thomas Mann ? Qui est votre Valéry ?

– Nous n'avons pas de grands écrivains, dis-je. Il arrive quelque chose à nos bons écrivains à un certain âge. Je peux vous l'expliquer, mais c'est très long et cela risquerait de vous ennuyer.

– Expliquez-le, s'il vous plaît, dit-il. Voilà ce que j'aime. C'est ce qu'il y a de mieux dans la vie. La vie intellectuelle. Ce n'est pas tuer des koudous.

– Vous n'avez encore rien entendu, dis-je.

– Oh, mais je vous vois venir. Il faut que vous buviez plus de bière pour vous délier la langue.

– Elle est déliée, lui dis-je. Elle est toujours bien trop déliée. Mais vous ne buvez rien du tout.

– Non, je ne bois jamais. Ce n'est pas bon pour l'esprit. Ce n'est pas nécessaire. Mais dites-moi. Je vous en prie, dites-moi.

– Eh bien, dis-je, nous avons eu, en Amérique, des écrivains de talent. Poe est un écrivain de talent. C'est adroit, merveilleusement construit, et c'est mort. Nous avons eu des écrivains de rhétorique qui ont eu la bonne fortune de découvrir un petit quelque chose, dans la chronique d'un autre et en voyageant, comment les choses, les vraies choses, peuvent être, les baleines par exemple, et cette connaissance est enveloppée dans la rhétorique comme des cerises dans un pudding. Parfois elle est là, toute seule, sans pudding autour et elle est bonne. C'est Melville. Mais les gens qui le louent le louent pour la rhétorique qui n'est pas importante. Ils mettent du mystère là où il n'y en a pas.

– Oui, dit-il. Je vois. Mais c'est l'esprit au travail, son aptitude à travailler, qui fait la rhétorique. La rhétorique ce sont les étincelles bleues de la dynamo.

– Quelquefois. Et quelquefois il n'y a que les étincelles bleues, et qu'actionne la dynamo ?

– Oui. Continuez.

– J'ai oublié.

– Non. Continuez. Ne faites pas semblant d'être stupide.

– Vous êtes-vous jamais levé avant l'aube ?

– Tous les matins, dit-il. Continuez.

– Très bien. Il y en a eu d'autres qui écrivaient comme des coloniaux anglais exilés d'une Angleterre à laquelle ils n'avaient jamais appartenu, à une nouvelle Angleterre qu'ils construisaient. O très braves gens avec la sagesse étriquée, sèche et excellente des Unitariens ; des hommes de lettres : des Quakers avec le sens de l'humour.

– Qui étaient-ils ?

– Emerson, Hawthorne, Whittier et Compagnie. Tous nos premiers classiques qui ne savaient pas qu'un nouveau classique n'a aucune ressemblance avec les classiques qui l'ont précédé. Il peut voler à tout ce qui est meilleur que lui, à tout ce qui n'est pas un classique, tous les classiques font cela. Certains écrivains ne sont nés que pour aider un autre écrivain à écrire une phrase. Mais il ne peut dériver d'un classique précédent ou lui ressembler. De plus, tous ces hommes étaient des gentlemen, ou souhaitaient l'être. Ils étaient tous très respectables. Ils n'employaient pas les mots que les gens avaient toujours employés en parlant, les mots qui survivent dans le langage. On ne s'apercevait pas non plus qu'ils avaient un corps. Ils avaient un esprit, oui. De bons esprits, secs, propres. Tout ceci

est très ennuyeux, je ne le mentionnerais pas si vous ne me l'aviez demandé.

– Continuez.

– Il y en a eu un à cette époque qui est censé être vraiment bon, Thoreau. Je ne peux pas vous parler de lui, parce que je n'ai pas encore pu le lire. Mais cela ne signifie rien parce que je ne peux pas lire les autres naturalistes, à moins qu'ils ne soient extrêmement précis et pas littéraires. Les naturalistes devraient tous travailler seuls et quelqu'un d'autre devrait établir pour eux les rapports entre leurs découvertes. Les écrivains devraient travailler seuls. Ils ne devraient se voir que quand leur travail est terminé et même alors pas trop souvent. Ou bien ils deviennent comme les écrivains à New York. Tous des asticots dans une bouteille, essayant d'extraire le savoir et la nourriture de leur propre contact et de celui de la bouteille. Quelquefois la bouteille a la forme de l'art, quelquefois des sciences économiques, quelquefois une forme économico-religieuse. Mais, une fois dans la bouteille, ils y restent. Ils se sentent seuls en dehors de la bouteille. Ils redoutent la solitude. Ils ont peur d'être seuls dans leur croyance et pas une femme ne pourrait en aimer aucun assez pour qu'en cette femme ils puissent tuer leur solitude, ou la confondre avec la sienne, ou faire avec elle quelque chose qui rende le reste sans importance.

– Mais Thoreau ?

– Il faudra que vous le lisiez. Peut-être le pourrai-je plus tard. Je peux faire presque n'importe quoi plus tard.

– Bois encore un peu de bière, papa.

– Très bien.

– Mais qui sont les bons écrivains ?

– Les bons écrivains sont Henry James, Stephen Crane et Mark Twain. Ceci n'est pas l'ordre de leur valeur. Il n'y a pas d'ordre pour de bons écrivains.

– Mark Twain est un humoriste. Je ne connais pas les autres.

– Toute la littérature américaine moderne sort d'un livre de Mark Twain appelé Huckleberry Finn. Si vous le lisez, il faut vous arrêter là où le nègre Jim est volé aux garçons. C'est la véritable fin. Le reste n'est que de la triche. Mais c'est le meilleur livre que nous ayons eu. Tout ce qu'on a écrit en Amérique sort de là. Il n'y avait rien avant. Nous n'avons rien eu d'aussi bon depuis.

– Et les autres ?

– Crane a écrit deux belles histoires. La Barque et L'Hôtel bleu. La dernière est la meilleure.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Il est mort. C'est simple. Il a toujours été mourant.

– Mais les deux autres ?

– Ils ont tous deux vécu jusqu'à la vieillesse, mais ils ne sont pas devenus plus sages en vieillissant. Je ne crois pas qu'ils l'aient vraiment désiré. Voyez-vous, nous transformons nos écrivains de façon très étrange.

– Je ne comprends pas.

– Nous les détruisons de plusieurs manières. D'abord, économiquement. Ils gagnent de l'argent. C'est seulement par hasard qu'un écrivain gagne de l'argent, bien que les bons livres fassent toujours de l'argent en fin de compte. Puis nos écrivains, quand ils ont gagné de l'argent, augmentent leur train de vie et ils sont pris dans l'engrenage. Il leur faut écrire pour entretenir leur maison, leur femme, et ainsi de suite, et ils écrivent des ordures. Ce n'est pas de l'ordure exprès, mais parce que c'est écrit trop vite. Parce qu'ils écrivent quand il n'y a rien à dire ou plus d'eau dans le puits. Parce qu'ils sont ambitieux. Et puis, une fois qu'ils se sont trahis, ils se justifient et vous avez encore des ordures. Ou bien ils lisent les critiques. S'ils croient les critiques quand ils disent qu'ils sont formidables, alors il leur faut les croire quand ils disent qu'ils sont fichus et ils perdent confiance. Actuellement, nous avons deux bons écrivains qui ne peuvent écrire parce qu'ils ont perdu confiance en lisant des critiques. S'ils écrivaient, parfois ce serait bon et parfois pas si bon et parfois ce serait très mauvais, mais le bon finirait par sortir. Mais ils ont lu les critiques et il leur faut écrire des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre que les critiques leur ont attribués, ce n'étaient pas des chefs-d'œuvre, naturellement. C'étaient simplement de très bons livres. Et maintenant ils ne peuvent plus écrire du tout. Les critiques les ont rendus impuissants.

– Qui sont ces écrivains ?

– Leur nom ne vous dirait rien et maintenant ils peuvent avoir écrit, avoir pris peur et être de nouveau impuissants.

– Mais qu'est-ce qui arrive aux écrivains américains ? Soyez précis.

– Je n'étais pas là autrefois, aussi ne puis-je vous parler des écrivains d'alors, mais maintenant il y a différentes choses. A un certain âge, les écrivains mâles deviennent autant de Mères Michel. Les femmes écrivains deviennent des Jeanne d'Arc sans les batailles. Ils deviennent des meneurs. Qui ils mènent, c'est sans importance. S'ils n'ont pas de disciples, ils les inventent. Il est inutile à ceux qui ont été choisis comme disciples de protester. Ils sont accusés de déloyauté. Oh, zut ! Il y a trop de choses qui leur arrivent. Ça, c'en est une. Les autres essayent de sauver leur âme avec ce qu'ils écrivent. C'est un moyen facile d'en sortir. D'autres encore sont ruinés par le premier argent, la première louange, la première attaque, la première fois qu'ils découvrent qu'ils ne peuvent écrire, ou la première fois où ils ne peuvent rien faire d'autre, ou bien ils prennent peur et entrent dans des associations qui pensent à leur place. Ou ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Henry James voulait gagner de l'argent. Il n'y est jamais arrivé, naturellement.

– Et vous ?

– Je m'intéresse à d'autres choses. J'ai la belle vie, mais il faut que j'écrive parce que, si je n'écris pas un certain nombre de pages, je ne jouis pas du reste de ma vie.

– Et qu'est-ce que vous voulez ?

– Ecrire aussi bien que je peux et apprendre chemin faisant. En même temps j'ai ma vie dont je profite et qui est sacrément agréable.

– Chasser le koudou ?

– Oui. Chasser le koudou et bien d'autres choses.

– Quelles autres choses ?

– Beaucoup d'autres choses.

– Et vous savez ce que vous voulez ?

– Oui.

– Vous aimez vraiment faire cela, ce que vous faites maintenant, cette stupide chasse aux koudous ?

– Tout autant que j'aime être au musée du Prado.

– L'un ne vaut pas mieux que l'autre ?

– L'un est aussi nécessaire que l'autre. Il y a d'autres choses, aussi.

– Naturellement. Il doit y en avoir. Mais ce genre de choses a une signification pour vous, vraiment ?

– Sincèrement.

– Et vous savez ce que vous voulez ?

– Absolument, et je l'obtiens toujours.

– Mais il faut de l'argent.

– J'ai toujours pu gagner de l'argent et d'ailleurs j'ai eu beaucoup de chance.

– Alors vous êtes heureux ?

– Excepté quand je pense aux autres gens.

– Alors vous pensez aux autres ?

– Oh, oui.

– Mais vous ne faites rien pour eux ?

– Non.

– Rien du tout ?

– Peut-être un peu.

– Croyez-vous que ce que vous écrivez vaille la peine – comme une fin en soi ?

– Oh, oui.

– Vous en êtes sûr ?

– Tout à fait.

– Ce doit être très agréable.

– Mais oui, dis-je. C'est la seule chose qui soit vraiment agréable là-dedans.

– Voilà qui devient terriblement sérieux, dit ma femme.

– C'est un sujet bigrement sérieux.

– Vous voyez, il est vraiment sérieux pour certaines choses, dit Kandisky. Je savais qu'il devait être sérieux pour quelque chose en dehors des koudous.

– La raison pour laquelle tout le monde maintenant essaie de l'éviter, de nier que c'est important, de faire paraître inutile d'essayer de le faire, c'est que c'est si difficile. Il faut trop de facteurs réunis pour le rendre possible.

– De quoi parlez-vous ?

– De ce que l'on peut écrire. Jusqu'où l'on peut mener la prose si l'on est assez sérieux et si l'on a de la chance. Il y a une quatrième et une cinquième dimension que l'on peut atteindre.

– Vous le croyez ?

– Je le sais.

– Et si un écrivain y arrive ?

– Alors plus rien ne compte. C'est plus important que tout ce qu'il peut faire. Il y a des chances, naturellement, pour qu'il échoue. Mais il y a une chance pour qu'il réussisse.

– Mais c'est de poésie que vous parlez là.

– Non. C'est beaucoup plus difficile que la poésie. C'est une prose qui n'a jamais été écrite. Mais elle peut être écrite, sans trucs et sans tricherie. Sans rien qui se gâte par la suite.

– Et pourquoi n'a-t-elle jamais été écrite ?

– Parce qu'il y a trop de facteurs en jeu. D'abord il faut du talent, beaucoup de talent. Un talent comme celui qu'avait Kipling. Et puis il faut de la discipline. La discipline de Flaubert. Et puis il faut qu'il y ait une conception de ce que cela peut être et une conscience absolue aussi invariable que le mètre-étalon de Paris, pour empêcher toute tricherie. Et puis il faut que l'écrivain soit intelligent et désintéressé et, par-dessus tout, qu'il survive. Essayez de réunir tout cela en un seul être et faites-lui subir toutes les influences qui pèsent sur un écrivain. Le plus dur, parce qu'il a si peu de temps, est qu'il survive et accomplisse son œuvre. Mais je voudrais que nous ayons un écrivain pareil et lire ce qu'il écrirait. Qu'en pensez-vous ? Si nous parlions d'autre chose ?

– C'est intéressant ce que vous dites. Naturellement, je ne suis pas d'accord sur tout.

– Naturellement.

– Que diriez-vous d'un gimlet ? demanda Pop. Ne croyez-vous pas qu'un gimlet pourrait vous aider ?

– Dites-moi d'abord quelles sont les choses, les choses concrètes, tangibles qui nuisent à un écrivain. »

J'étais fatigué de cette conversation qui devenait un interrogatoire. Aussi j'allais en faire une interview et y mettre fin. L'obligation de résumer un millier d'impondérables en une phrase, maintenant, avant le déjeuner, était au-dessus de mes forces.

« La politique, les femmes, la boisson, l'argent, l'ambition. Et le manque de sens politique, de femmes, de boisson, d'argent et d'ambition, dis-je d'un ton profond.

– Il devient trop superficiel maintenant, dit Pop.

– Mais boire. Je ne comprends pas cela. Cela m'a toujours semblé stupide. Je considère cela comme une faiblesse.

– C'est une façon de terminer une journée. Cela présente de grands avantages. N'avez-vous jamais envie de vous changer les idées ?

– Prenons un verre, dit Pop. M'Wendi ! »

Pop ne boit jamais avant le déjeuner, sauf par erreur, et je savais qu'il essayait de me tirer d'affaire.

« Buvons tous un gimlet, dis-je.

– Je ne bois jamais, dit Kandisky. Je vais aller jusqu'au camion et rapporter du beurre frais pour le déjeuner. Il vient de Kandoa et n'est pas salé. Très bon. Ce soir nous aurons un plat spécial, un entremets viennois. Mon cuisinier a appris à le faire très bien. »

Il s'éloigna et ma femme dit : « Tu devenais terriblement convaincu. Qu'est-ce que c'étaient que toutes ces histoires de femmes ?

– Quelles femmes ?

– Quand vous parliez de femmes.

– Au diable ces femmes, dis-je. Ce sont celles par qui on se laisse entraîner quand on est saoul.

– Ainsi, voilà ce que tu fais.

– Non.

– Je ne me laisse entraîner par personne quand je suis saoule.

– Allons, allons, dit Pop. Aucun de nous n'est jamais saoul. Bon Dieu, ce que cet homme peut parler.

– Il n'a pas pu placer un mot une fois que B'wana M'Kumba a commencé.

– J'ai eu une vraie crise de dysenterie verbale, dis-je.

– Et son camion ? Pouvons-nous le remorquer sans esquinter le nôtre ?

– Je crois, dit Pop. Quand le nôtre reviendra d'Handeni. »

A déjeuner, sous l'auvent vert de la tente, à l'ombre d'un grand arbre, avec un vent frais, le beurre frais très admiré, les côtelettes de gazelle de Grant, de la purée de pommes de terre, du maïs vert et divers fruits comme dessert, Kandisky nous dit pourquoi les Indiens s'emparaient du pays.

« Voyez-vous, pendant la guerre, on a envoyé des troupes indiennes se battre ici. Pour les garder hors des Indes parce qu'on redoutait une autre révolte. On a promis à l'Aga Khan que, puisqu'ils se battaient en Afrique, les Indiens pourraient venir librement s'installer et travailler ici après la guerre. On ne peut rompre cette promesse et maintenant les Indiens ont dépossédé les Européens du pays. Ils vivent de rien et envoient tout leur argent aux Indes. Quand ils ont gagné assez pour rentrer chez eux, ils partent, faisant venir leurs parents pauvres pour leur succéder et continuer à exploiter le pays. »

Pop ne dit rien. Il n'aurait pas voulu discuter avec un invité à table.

« C'est l'Aga Khan, dit Kandisky. Vous êtes un Américain. Vous ne connaissez pas ces combinaisons.

– Étiez-vous avec von Lettöw ? lui demanda Pop.

– Depuis le début, dit Kandisky. Jusqu'à la fin.

– C'était un beau soldat, dit Pop. J'ai une grande admiration pour lui.

– Vous avez fait la guerre ? demanda Kandisky.

– Oui.

– Je n'aime pas du tout Lettöw, dit Kandisky. Il se battait bien, oui. Personne mieux que lui, jamais. Quand nous avions besoin de quinine, il donnait l'ordre qu'on s'en empare. De même pour toutes les provisions. Mais ensuite, il ne se souciait plus de ses hommes. Après la guerre, j'étais en Allemagne. Je vais m'enquérir des indemnités pour mes propriétés. "Vous êtes autrichien, disent-ils. Il faut que vous passiez par la voie autrichienne." Alors je vais en Autriche. "Mais pourquoi vous êtes-vous battu ? me demandent-ils. Vous ne pouvez nous rendre responsables. Supposons que vous vous soyez battu en Chine. Cela vous regarde. Nous ne pouvons rien faire pour vous.

"– Mais je suis parti comme un patriote, leur dis-je très sottement. Je me suis battu où je pouvais parce que je suis un Autrichien et que je connais mon devoir.

"– Oui, disent-ils. C'est extrêmement beau. Mais vous ne pouvez nous rendre responsables de vos nobles sentiments." Ainsi ils me renvoyèrent de l'un à l'autre et plus rien. Pourtant j'aime beaucoup ce pays. J'ai tout perdu ici, mais j'ai plus que n'importe qui en Europe. Pour moi, c'est toujours intéressant. Les indigènes et le langage. J'ai beaucoup de cahiers de notes là-dessus. Et aussi, en réalité, je suis un roi ici. C'est très agréable. Quand je me réveille le matin, je tends un pied et le boy me met ma chaussette. Quand je suis prêt, je tends l'autre pied et il ajuste l'autre chaussette. Je fais un pas pour sortir de la moustiquaire et j'entre dans mon caleçon qui m'est présenté. Ne trouvez-vous pas que c'est merveilleux ?

– C'est merveilleux.

– Quand vous reviendrez une autre fois, il faudra que nous fassions un safari pour étudier les indigènes. Et ne rien tuer ou seulement pour manger. Regardez, je vais vous montrer une danse et vous chanter une chanson. »

Accroupi, levant et baissant les coudes, les genoux pliés, il se traîna autour de la table, en chantant. Sans aucun doute c'était très beau.

« C'est une danse entre mille, dit-il. Maintenant il faut que je vous quitte. Vous allez dormir.

– Rien ne presse. Restez donc.

– Non. Sûrement vous allez dormir. Moi aussi. Je vais prendre le beurre pour le garder au frais.

– Nous vous verrons à dîner, dit Pop.

– Maintenant vous devez dormir. Au revoir. »

Après son départ, Pop dit : « Je ne crois guère toutes ces histoires de l'Aga Khan, vous savez.

– Cela faisait très bien.

– Naturellement il est amer, dit Pop. Qui ne le serait. Von Lettöw était un homme terrible.

– Il est très intelligent, dit ma femme. Il parle merveilleusement des indigènes. Mais il en veut aux femmes américaines.

– Moi aussi, dit Pop. C'est un brave homme. Vous feriez mieux de dormir. Il vous faudra partir vers trois heures et demie.

– Faites-moi réveiller. »

Molo souleva le fond de la tente, l'appuyant sur des bâtons de sorte que le vent soufflait à travers et je m'endormis en lisant, le vent frais et léger passant sous la toile chauffée.

Quand je me réveillai, il était temps de partir. Il y avait des nuages de pluie dans le ciel et il faisait très chaud. Ils avaient emballé des fruits en conserve, une pièce de viande grillée de cinq livres, du pain, une boîte de thé et du lait condensé dans une bouteille de whisky avec quatre bouteilles de bière. Il y avait un sac à eau en toile et un tapis pour servir de tente. M'Cola sortait le grand fusil de la voiture.

« Rien ne vous presse pour rentrer, dit Pop. Nous vous chercherons quand nous vous verrons.

– Très bien.

– Nous enverrons le camion pour remorquer ce sportsman jusqu'à Handeni. Il envoie ses hommes devant à pied.

– Vous êtes sûr que le camion pourra le supporter ? Ne le faites pas parce que c'est un ami à moi.

– Il faut le sortir de là. Le camion reviendra ce soir.

– La Memsahib dort encore, dis-je. Peut-être pourra-t-elle aller se promener et tuer quelques pintades.

– Je suis là, dit-elle. Ne t'inquiète pas pour nous. Oh ! j'espère que tu les auras.

– Ne nous envoie pas chercher sur la route jusqu'à après-demain, dis-je. Si les choses se présentent bien nous resterons.

– Bonne chance.

– Bonne chance, chérie. Au revoir Mr J.P. »

CHAPITRE II

Nous avions quitté l'ombre du camp et, sur la rivière de sable qu'était la route, nous roulions vers le soleil couchant, la brousse épaisse jusqu'au bord du sable, était compacte comme un fourré, avec de petites collines qui s'élevaient au-dessus, et tout le long de la route nous dépassions des groupes de gens qui se dirigeaient vers l'ouest. Les uns étaient nus sauf un linge gras noué sur une épaule et portaient des arcs et des carquois de flèches soigneusement fermés. D'autres portaient des lances. Les riches portaient des parapluies et étaient vêtus d'un tissu blanc drapé et leurs femmes marchaient derrière eux, avec leurs marmites et leurs pots. Des ballots et des charges de peaux étaient disséminés le long de la route sur la tête d'autres indigènes. Tous fuyaient la famine. Et dans la chaleur, mes pieds par-dessus le côté de la voiture pour les éloigner de la chaleur du moteur, le chapeau baissé sur les yeux à cause du soleil, je regardais la route, les gens, je cherchais des yeux le gibier dans toutes les clairières et nous avancions vers l'ouest.

Une fois nous vîmes trois petits koudous dans une trouée de broussailles clairsemées. Gris, avec un gros ventre, un long cou, une petite tête et de longues oreilles, ils entrèrent rapidement dans le bois et disparurent. Nous quittâmes l'auto pour les poursuivre, mais il n'y avait pas de traces de mâles.

Un peu plus loin, une troupe de pintades aux pattes rapides traversa la route en courant, la tête raide, avec une allure de trotteurs. Comme je sautais de l'auto et courais derrière elles, elles s'envolèrent, les pattes ramenées sous elles, le corps lourd, battant de leurs courtes ailes, caquetant, pour se poser sur les arbres. J'en tirai deux qui firent du bruit en cognant le sol et, tandis qu'elles étaient là, les ailes palpitantes, Abdullah leur coupa la tête pour qu'elles fussent légalement comestibles. Il les mit dans l'auto pendant que M'Cola assis riait ; son rire sain de vieil homme, son rire-qui-se-moquait-de-moi, son rire du tir aux oiseaux qui datait d'une série enrageante de coups ratés qui l'avait ravi un jour. Maintenant, quand je tuais, c'était une plaisanterie comme quand nous tuions une hyène, la meilleure des plaisanteries. Il riait toujours de voir les oiseaux tomber et, quand je les manquais, il rugissait de rire et secouait sa tête sans répit.

« Demandez-lui de quoi diable il rit ? demandai-je une fois à Pop.

– De B'wana, dit M'Cola, et il hocha la tête, des petits oiseaux.

– Il vous trouve comique, dit Pop.

– Dieu me damne, je suis comique en effet. Mais qu'il aille se faire foutre.

– Il vous trouve extrêmement drôle, dit Pop. Jamais la Memsahib et moi ne ririons.

– Tuez-les vous-mêmes.

– Non, tu es le grand tireur au vol. Le tireur d'oiseaux reconnu », dit-elle.

Ainsi le tir aux oiseaux devint cette merveilleuse plaisanterie. Si je tuais, la plaisanterie était aux dépens des oiseaux et M'Cola agitait la tête et riait et faisait tourner et retourner ses mains pour montrer comment l'oiseau se retournait en l'air. Et si je ratais, j'étais le clown de l'histoire et il me regardait secoué de rires. Seules les hyènes étaient plus comiques.

Fort humoristique était l'hyène aux bonds répugnants, à la panse pleine traînante, en plein jour sur la plaine et qui, atteinte par-derrière, partait au galop pour s'écrouler cul par-dessus tête. Très hilarante l'hyène qui s'arrêtait hors de portée près d'un lac salé pour se retourner et, touchée à la poitrine, tombait sur le dos, ses quatre pattes et son gros ventre en l'air. Rien ne pouvait être plus réjouissant que l'hyène puante et la gueule en coin, débusquant soudain des hautes herbes près d'un donga, tirée à dix mètres, qui poursuivait sa queue, décrivant au galop trois cercles toujours plus étroits jusqu'à ce qu'elle meure.

M'Cola trouvait drôle de voir une hyène tirée de près. Il y avait le claquement comique de la balle et la surprise agitée de l'hyène découvrant la mort en soi. Il était plus drôle de voir une hyène tirée de très loin, dans la chaleur vibrante de la plaine, de la voir culbuter en arrière, de la voir commencer cette ronde folle, de voir cette vitesse électrique signifiant qu'elle faisait une course contre cette petite mort de métal qui était en elle. Mais la meilleure de toutes les plaisanteries, celle qui poussait M'Cola à agiter ses mains devant sa figure, à se détourner et à secouer la tête et à rire, honteux même pour l'hyène ; le comble de l'humour hyénique, c'était l'hyène, l'hyène classique qui, touchée trop en arrière pendant qu'elle courait, tournait follement en rond, se mordant et se déchirant elle-même jusqu'à ce qu'elle se fût arraché ses propres intestins et puis qui restait là, tirant dessus et les mangeant avec gourmandise.

« Fisi », disait M'Cola, et il secouait la tête plaisamment, chagriné de l'existence d'une bête aussi horrible. Fisi, l'hyène, hermaphrodite, qui dévore les morts et se dévore elle-même, suit les vaches en gésine, qui rend boiteux en coupant le tendon du genou, toujours prête à vous mordre la figure la nuit pendant que vous dormez, au ricanement sinistre, qui traîne derrière les camps, puante, ignoble, avec des mâchoires qui broient les os laissés par

le lion, le ventre à ras du sol, s'enfuyant sur la plaine brune, se retournant avec l'expression impudente d'un chien bâtard ; un claquement du petit Mannlicher et puis la ronde horrible qui commence, Fisi. M'Cola riait, honteux pour elle, secouant sa tête chauve et noire. Fisi. Elle se mange. Fisi.

L'hyène était une sale plaisanterie, mais tirer les oiseaux était une plaisanterie propre. Mon whisky était une plaisanterie propre. Il y avait de nombreuses variations sur cette plaisanterie. Nous en verrons d'autres plus tard. Les mahométans et toutes les religions étaient une plaisanterie. Une plaisanterie aux dépens des gens qui les pratiquent. Charo, l'autre porteur, était petit, très sérieux et extrêmement pieux. Pendant tout le Ramadan, il n'avalait jamais sa salive avant le coucher du soleil et, quand le soleil avait presque disparu, je le voyais qui l'observait nerveusement. Il avait avec lui une bouteille d'une espèce d'infusion et il la tripotait et surveillait le soleil et je voyais M'Cola le surveiller et faire semblant de ne rien voir. Ceci ne lui semblait pas entièrement drôle. C'était une chose dont il ne pouvait pas se moquer ouvertement mais à laquelle il se sentait supérieur et dont la stupidité l'étonnait. La religion mahométane était très élégante et tous les boys d'une condition sociale supérieure étaient mahométans. C'était une chose qui donnait de la classe, une chose à quoi croire, une chose élégante qui conciliait les dieux et pour laquelle on souffrait un peu tous les ans, une chose qui vous rendait supérieur aux autres gens, une chose qui vous donnait des manières de manger plus compliquées, une chose que je comprenais et que M'Cola ne comprenait pas, dont il ne se souciait pas, et il regardait Charo guetter le coucher du soleil avec, sur le visage, cette expression hébétée qu'il avait en face de toutes les choses auxquelles il ne participait pas. Charo mourait de soif et était sincèrement pieux et le soleil se couchait très lentement. Je le regardai, rouge au-dessus des arbres, donnai un coup de coude à Charo et il sourit. M'Cola m'offrit solennellement la bouteille d'eau. Je secouai la tête et Charo sourit de nouveau. M'Cola avait l'air indifférent. Puis le soleil se coucha et Charo leva la bouteille, sa pomme d'Adam se levant et s'abaissant goulûment et M'Cola le regarda puis détourna les yeux.

Les premiers temps, avant que nous devenions bons amis, il n'avait aucune confiance en moi. Quand il se passait quelque chose, il prenait cette expression hébétée. J'aimais beaucoup mieux Charo alors. Nous nous comprenions sur la question religion et Charo admirait ma façon de tirer et me serrait la main et souriait chaque fois que nous avions réussi un coup particulièrement heureux. C'était flatteur et agréable. M'Cola considérait tous ces coups de feu du début comme une suite d'heureux hasards. Nous étions censés chasser. Nous n'avions encore rien tué qui valût d'en faire état et il n'était pas vraiment mon porteur de fusils. Il était le porteur de Mr Jackson Phillip qui me l'avait prêté. Je n'étais rien pour lui. Je ne lui plaisais ni ne lui déplaisais. Il méprisait poliment Karl. C'était Mama qu'il aimait.

Le soir où nous avons tué le premier lion, il faisait sombre quand nous arrivâmes en vue du camp. Tuer le lion avait été une affaire confuse et peu satisfaisante. Il avait été convenu auparavant que P.V.M. tirerait le premier coup, mais comme c'était le premier lion sur lequel aucun de nous ait jamais tiré et qu'il était très tard, trop tard vraiment pour s'attaquer au lion, une fois qu'il serait atteint nous devions tirer à volonté et chacun serait libre de l'avoir. C'était un bon plan car le soleil était presque couché et, si le lion se mettait sous couvert, blessé, il ferait trop sombre pour qu'on puisse sans risques faire quelque chose. Je me rappelle avoir vu le lion qui paraissait jaune et énorme avec sa grosse tête devant un arbre rabougri au milieu d'un bouquet d'arbustes et P.V.M. s'agenouillant pour tirer et j'avais envie de lui dire de s'asseoir pour avoir la main plus sûre. Puis il y eut la brève explosion du Mannlicher et le lion partit vers la gauche en courant, une course étrange, féline, il roulait les épaules, balançait les pieds. Je l'atteignis avec le Springfield et il tomba et boula et je tirai de nouveau, trop vite, et fis jaillir un nuage de poussière sur lui. Mais il était là, couché de tout son long, sur le ventre, et le soleil étant juste au-dessus des arbres et l'herbe très verte, nous marchâmes vers lui comme une troupe de miliciens ou une bande d'Indiens Sioux, les fusils braqués et chargés, ne sachant pas s'il était assommé ou mort. Quand nous fûmes tout près, M'Cola lui jeta une pierre. Elle le frappa au flanc et, à la façon dont elle le frappa, on voyait que c'était un animal mort. J'étais sûr que P.V.M. l'avait touché, mais il n'y avait qu'un trou de balle, en arrière, juste sous la colonne vertébrale, et la balle l'avait traversé vers l'avant pour aboutir sous la peau de la poitrine. On pouvait sentir la balle sous la peau et M'Cola fit une incision pour l'extraire. C'était une balle de 220 grains du Springfield et elle avait traversé les poumons et le cœur.

J'étais si surpris par la façon dont il avait roulé, tué sur le coup alors que nous nous attendions à une charge, à une scène héroïque et à un drame, que je me sentis plus déçu que satisfait. C'était notre premier lion et nous étions très ignorants et ce n'était pas pour voir cela que nous avions payé. Charo et M'Cola serrèrent tous les deux la main de P.V.M. et ensuite Charo vint serrer la mienne.

« Joli coup, B'wana, dit-il en swahili. Piga m'uzuri.

– Avez-vous tiré, Karl ? demandai-je.

– Non, j'allais le faire quand vous avez tiré.

– Vous n'avez pas tiré, Pop ?

– Non. Vous l'auriez entendu. » Il ouvrit la culasse et sortit les deux grosses cartouches de 450.

« Je suis sûre de l'avoir raté, dit P.V.M.

– Je suis sûr que tu l'as touché. Je crois toujours que tu l'as touché, dis-je.



– Mama a touché, dit M'Cola.

– Où ? demanda Charo.

– Touché, dit M'Cola. Touché.

– Vous l'avez fait rouler, dit Pop. Bon Dieu, il a boulé comme un lapin.

– Je n'en croyais pas mes yeux.

– Mama piga, dit M'Cola. Piga Simba. »

Quand, dans l'obscurité, nous vîmes le feu du camp devant nous, en rentrant ce soir-là, M'Cola se mit soudain à crier en wakamba un torrent de paroles aiguës, rapides, chantantes, se terminant par le mot Simba. Du camp quelqu'un cria en réponse un seul mot.

« Mama ! » cria M'Cola. Puis un autre long flot de paroles. Puis : « Mama ! Mama ! »

Dans l'obscurité, tous les porteurs s'approchèrent, le cuisinier, le skinner, les boys et le chef.

« Mama ! hurla M'Cola. Mama piga Simba. »

Les boys arrivèrent dansant, se bousculant, battant la mesure et chantant quelque chose qui commençait comme une toux venue du fond de leur poitrine et ressemblait à « Hey la Mama ! Hey la Mama ! Hey la Mama ! ».

Le skinner qui roulait les yeux saisit P.V.M., le gros cuisinier et les boys la tenaient et les autres se pressaient en avant pour la soulever et, sinon pour la soulever, du moins pour la toucher et la tenir, ils dansaient et chantaient dans l'obscurité, autour du feu et jusqu'à notre tente.

« Hey la Mama ! huh ! huh ! huh ! Hey la Mama ! huh ! huh ! huh ! » Ils chantaient la danse du lion où l'on retrouvait cette toux du lion, profonde et asthmatique. Puis, devant la tente, ils posèrent Mama par terre et chacun, très timidement, lui serra la main, les boys disant :

« M'uzuri, Memsahib », et M'Cola et les porteurs disant tous : « M'uzuri, Mama », avec beaucoup de sentiment dans l'accent sur le mot « mama ».

Plus tard, assis sur nos fauteuils devant le feu, avec nos verres, Pop dit : « Vous l'avez tué. M'Cola tuerait quiconque dirait que vous ne l'avez pas tué.

– Vous savez, je me sens comme si je l'avais tué, dit P.V.M. Je ne crois pas que je pourrais le supporter si je l'avais vraiment tué. Je serais trop fière. Le triomphe n'est-il pas une chose merveilleuse ?

– Bonne vieille Mama, dit Karl.

– Je crois que tu l'as tué, dis-je.

– Oh, n'approfondissons pas, dit P.V.M. Rien que d'être censée l'avoir tué me donne une sensation merveilleuse. Vous savez, les gens n'avaient guère l'habitude de me porter sur leurs épaules chez nous.

– Personne ne sait se conduire en Amérique, dit Pop. Pas civilisés.

– Nous vous porterons en triomphe à Key West, dit Karl.

– Pauvre Vieille Mama.

– Ne parlons pas de cela, dit P.V.M. Cela me fait trop plaisir. Ne devrais-je pas distribuer des largesses ?

– Ils ne l'ont pas fait pour cela, dit Pop. Mais on peut bien leur donner quelque chose pour célébrer l'événement.

– Oh, je voudrais leur donner beaucoup d'argent à tous, dit P.V.M. Est-ce que le triomphe n'est pas une chose simplement merveilleuse ?

– Bonne Vieille Mama, dis-je. Tu l'as vraiment tué.

– Non, ce n'est pas vrai. Ne me mens pas. Laisse-moi seulement jouir de mon triomphe. »

En tout cas, M'Cola n'eut pas confiance en moi pendant très longtemps. Jusqu'à ce que le permis de chasse de P.V.M. vienne à expiration, elle demeura sa favorite et nous étions simplement une bande de gêneurs qui empêchions Mama de tirer. Quand son permis fut expiré et qu'elle ne tira plus, elle retomba au rang des non-

combattants avec lui et, quand nous commençâmes à chasser le koudou et que Pop resta au camp et nous envoya chasser seuls avec les pisteurs, Karl avec Charo et M'Cola et moi ensemble, Pop baissa visiblement dans l'estime de M'Cola. Naturellement ce n'était que temporaire. Il était l'homme de Pop et je crois que ses appréciations professionnelles changeaient de jour en jour et exigeaient une série continue d'événements pour acquérir une signification quelconque. Mais quelque chose était né entre nous.

DEUXIÈME PARTIE

Poursuite remémorée

CHAPITRE III

Cela remontait à l'époque de Droopy quand j'étais revenu, après avoir été malade à Nairobi et que nous étions partis en expédition à pied pour chasser le rhinocéros dans la forêt. Droopy était un véritable sauvage avec des paupières qui recouvraient presque ses yeux, beau, avec beaucoup de style, un bon chasseur et un excellent traqueur. Il avait environ trente-cinq ans, je suppose, et n'était vêtu que d'un morceau de tissu, noué sur l'épaule, et d'un fez qu'un chasseur lui avait donné. Il portait toujours une lance. M'Cola portait une vieille tunique kaki de l'armée américaine, avec tous ses boutons, primitivement destinée à Droopy qui avait été absent alors et ne l'avait pas reçue. Deux fois Pop l'avait sortie pour Droopy et finalement M'Cola lui avait dit : « Donnez-la-moi. »

Pop la lui avait laissé prendre et M'Cola l'avait toujours portée depuis. Cette tunique, un short, sa casquette de laine bouclée de joueur de curling et un chandail tricoté de l'armée, qu'il mettait quand il lavait la tunique, étaient les seuls vêtements que j'eusse jamais vus sur le vieil homme jusqu'à ce qu'il m'ait pris ma veste de chasse. En guise de souliers, il portait des sandales taillées dans de vieux pneumatiques. Il avait de jolies jambes fines avec des chevilles bien tournées dans le genre de celles de Babe Ruth et je me rappelle combien je fus surpris la première fois où je le vis sans sa tunique et remarquai comme le haut de son corps était vieux. Il avait cet aspect âgé qu'on voit sur les photos de Jeffries et de Sharkey posant trente ans plus tard, les vilains biceps des vieillards et les pectoraux affaissés.

« Quel âge a M'Cola ? demandai-je à Pop.

– Il doit avoir plus de cinquante ans, dit Pop. Il a une famille déjà grande dans la réserve indigène.

– Comment sont ses enfants ?

– Impossibles, des vauriens. Il n'a aucune autorité sur eux. Nous en avons essayé un comme porteur. Mais il ne valait rien. »

M'Cola n'était pas jaloux de Droopy. Il savait simplement que Droopy avait plus de talent que lui. Il était meilleur chasseur, traqueur plus rapide et plus précis et il avait plus de style dans tout ce qu'il faisait. Il admirait Droopy de la même façon que nous et, en marchant avec lui, il se rendait compte qu'il portait la tunique de Droopy et qu'il avait été simple porteur avant de devenir porteur de fusils et, soudain, il cessait d'être un vieux bonhomme et nous chassions ensemble ; lui et moi chassant ensemble et Droopy commandant la manœuvre.

Ç'avait été une belle chasse. Dans l'après-midi du jour où nous avions pénétré dans la région, nous avions fait à pied environ six kilomètres à partir du camp, le long d'une piste profonde de rhinocéros qui montait à travers les collines herbeuses aux arbres pareils à ceux d'un verger abandonné, aussi régulièrement que si elle avait été dessinée par un ingénieur. La piste profonde d'un pied était également tracée et nous la laissâmes là où elle se perdait dans une fissure entre les collines, semblable à un fossé d'irrigation asséché, et grimpâmes, en suant, la petite colline escarpée à notre droite pour nous asseoir là, le dos contre le sommet et examiner le pays aux jumelles. C'était une région verte, plaisante, avec des collines au-dessous de la forêt qui poussait drue au flanc d'une montagne, et elle était coupée par le lit de plusieurs cours d'eau qui sortaient des futaies épaisses. Des ramifications de la forêt descendaient jusque sur la crête de certaines pentes et c'était là, à l'orée de la forêt, que nous attendions de voir déboucher le rhinocéros. Si l'on détournait les yeux de la forêt et des flancs de la montagne, on pouvait suivre les cours d'eau et la pente bosselée jusqu'à l'endroit où le terrain devenait plat et l'herbe roussie et brûlée et, au loin, à l'extrémité d'une longue étendue de terrain, il y avait la brune Rift Valley et le scintillement du lac Manyara.

Nous étions tous étendus au flanc de la colline et inspections soigneusement les environs, cherchant les rhinocéros. Droopy était de l'autre côté du sommet, accroupi sur les talons, aux aguets, et M'Cola était assis au-dessous de nous. Une brise fraîche soufflait de l'est et faisait onduler l'herbe sur les collines. Il y avait beaucoup de gros nuages blancs et les grands arbres de la forêt au flanc de la montagne poussaient si serrés et étaient si feuillus que vous auriez cru pouvoir marcher sur leurs cimes. Derrière cette montagne, il y avait une brèche et puis une autre montagne et la montagne la plus distante était d'un bleu foncé avec une forêt dans le lointain.

Jusqu'à cinq heures, nous ne vîmes rien. Puis, sans jumelles, je vis quelque chose bouger sur le ressaut d'une des vallées vers un bouquet d'arbres. Dans les jumelles, c'était un rhinocéros, se détachant très précis et tout petit à cette distance, rouge dans le soleil, qui avançait d'un mouvement rapide pareil à celui d'une araignée d'eau en travers de la colline. Puis il y en eut trois autres qui sortaient de la forêt, noirs dans l'ombre, et deux qui se battaient, minuscules dans les jumelles, têtes affrontées, luttant devant un bouquet d'arbustes tandis que nous les regardions et que le jour baissait. Il faisait trop sombre pour descendre la colline, traverser la vallée et remonter la pente étroite sur le côté de la montagne et arriver jusqu'à eux à temps pour tirer. Aussi nous retournâmes au camp, descendant la colline dans l'obscurité, mettant nos souliers de travers et puis sentant la piste lisse sous le pied, marchant le long de cette piste profonde qui tournait autour des collines sombres, jusqu'à ce que la lumière du feu parût entre les arbres.

Nous étions excités, cette nuit-là, parce que nous avions vu les trois rhinocéros et, de bonne heure le lendemain



matin, pendant que nous prenions le petit déjeuner avant de nous mettre en route, Droopy vint annoncer qu'il avait vu un troupeau de buffles qui paissaient à la lisière de la forêt, à moins de trois kilomètres du camp. Nous y allâmes dans le petit matin, avec encore le goût du café et des harengs dans la bouche et le cœur battant d'énervement, et l'indigène que Droopy avait posté pour les surveiller nous montra l'endroit où ils avaient traversé un ravin profond pour entrer dans une clairière. Il nous dit qu'il y avait deux grands mâles dans un troupeau d'une douzaine ou davantage. Nous les suivîmes, avançant sans bruit sur la piste, écartant les lianes et voyant les traces et du crottin frais en quantité, mais bien que nous eussions pénétré dans la forêt là où elle était trop épaisse pour que nous puissions tirer ou décrire un grand cercle, nous ne les vîmes ni ne les entendîmes. Une fois, nous entendîmes les pique-bœufs et les vîmes voler, mais ce fut tout. Il y avait de nombreuses traces de rhinocéros dans les bois et beaucoup de tas de crottin sec, mais nous ne vîmes rien sauf des palombes vertes et quelques singes et, quand nous sortîmes de la forêt, la rosée nous avait mouillés jusqu'à la taille et le soleil était très haut. Il faisait très chaud, le vent ne s'était pas encore levé et nous savions que les rhinocéros et les buffles qui s'étaient montrés étaient maintenant retournés au plus profond des bois pour se reposer à l'abri de la chaleur.

Les autres repartirent pour le camp avec Pop et M'Cola. Il n'y avait pas de viande au camp et je voulais rentrer en chassant avec Droopy et voir si nous ne pouvions pas tuer quelque chose. Je commençais à me sentir plus fort après ma dysenterie et c'était un plaisir de marcher à travers la campagne aux pentes molles, simplement de marcher et de pouvoir chasser, sans savoir ce que nous verrions et libres de tuer le gibier dont nous avions besoin. Et puis, aussi, j'aimais Droopy et j'aimais le regarder marcher. Il marchait avec une grande souplesse et un léger déhanchement et j'aimais le regarder et sentir l'herbe sous mes souliers à semelles souples et le poids agréable de ma carabine, tenue juste en arrière de la gueule, le canon appuyé sur mon épaule, avec ce soleil assez chaud pour vous faire suer de la même façon qu'il buvait la rosée de l'herbe ; avec la brise qui se levait et cette campagne pareille à un verger abandonné de la Nouvelle-Angleterre à traverser. Je savais que, de nouveau, je tirais bien et j'avais envie de réussir un coup pour étonner Droopy.

Du sommet d'une éminence, nous vîmes deux bubales qui se détachaient en jaune sur le flanc d'une colline, à quinze cents mètres environ, et je fis comprendre par signes à Droopy que nous allions les poursuivre. Nous commençâmes à descendre et, dans un ravin, bondirent trois kobs, un mâle et deux femelles. Le kob était le seul animal dont je savais la viande immangeable et j'en avais tué un dont les bois étaient plus beaux que ceux de celui-ci. Je le visai pendant qu'il détalait, me souvins de cette viande sans valeur, des bois que j'avais et ne tirai pas.

« Pas tuer Kuro ? demanda Droopy en swahili. Doumi sana. Un beau mâle. »

J'essayai de lui dire que j'en avais eu un plus beau et que ce n'était pas bon à manger.

Il sourit.

« Piga kongoni m'uzuri. »

« Piga » était un joli mot. Il avait exactement le son que devrait avoir le commandement de faire feu ou l'annonce d'un but atteint. « M'uzuri », qui signifie bon, bien, mieux, avait trop longtemps ressemblé au nom d'un État et, en marchant, je construisais des phrases en swahili avec Arkansas et M'uzuri dedans, mais maintenant ce mot semblait naturel, n'avait plus besoin d'être mis en italique, juste comme tous les mots arrivaient à être les mots propres et naturels et comme il n'y avait plus rien de bizarre ou de choquant dans les oreilles distendues, les cicatrices de la tribu ou un homme portant une lance. Les marques de chaque tribu et les tatouages semblaient des ornements naturels et jolis et je regrettais de ne pas en avoir sur moi. Mes propres cicatrices étaient toutes sans signification, les unes irrégulières et allongées, les autres de simples bourrelets boursouflés. J'en avais une sur le front qui suscitait encore des commentaires, on me demandait si je m'étais cogné la tête ; mais Droopy en avait de ravissantes à côté des pommettes et d'autres, symétriques et décoratives, sur la poitrine et le ventre. Je pensais que j'en avais une bien jolie, une sorte d'arbre de Noël relevé en bosse, sur le derrière de mon pied droit qui ne servait qu'à user mes chaussettes, quand nous fîmes lever deux reedbucks. Elles s'enfuirent à travers les arbres puis restèrent debout à cent mètres ; l'une d'elles svelte, gracieuse, se retourna et je la visai derrière l'épaule et un peu haut. Elle bondit et détala très vite.

« Piga. » Droopy sourit. Nous avions tous les deux entendu le « whunk » de la balle.

« Kufa, lui dis-je. Morte. »

Mais, quand nous fûmes près d'elle, gisant sur le flanc, son cœur battait encore très fort, bien qu'en apparence elle fût morte. Droopy n'avait pas de couteau à écorcher et je n'avais qu'un canif avec lequel la saigner. Je cherchai le cœur derrière la patte de devant et, le sentant battre sous la peau, je fis pénétrer la lame mais elle était courte et repoussa le cœur de côté. Je pouvais le sentir, chaud et élastique contre mes doigts, et sentir le canif le repousser, mais je palpai autour et coupai la grande artère et le sang coula chaud contre mes doigts. Une fois l'antilope saignée, je commençai à l'ouvrir, avec le petit couteau, toujours pour étonner Droopy, et, en la vidant, je retirai proprement le foie, détachai la vésicule biliaire et mettant le foie sur un coussin d'herbe, déposai les rognons à côté.

Droopy demanda le couteau. Maintenant il allait me montrer quelque chose. Adroitement il fendit l'estomac et le

retourna, vidant l'herbe qu'il contenait sur le sol, le secoua, puis il plaça le foie et les rognons dedans et, avec le couteau, coupa une baguette à l'arbre sous lequel gisait l'antilope et cousit l'estomac avec cette badine, de sorte que la poche formait un sac dans lequel on pouvait transporter les autres fins morceaux. Puis il coupa un bâton et mit le sac au bout, l'enfilant par les bords, et jeta le bâton par-dessus son épaule à la manière dont les vagabonds portaient leur fortune dans un mouchoir au bout d'une canne dans les réclames du corricide « le Geai bleu », dans mon enfance. C'était un bon truc et je me dis que je le montrerais un jour à John Staib dans le Wyoming et il aurait son sourire de sourd (il fallait lui lancer des cailloux pour le faire arrêter quand on entendait bramer un cerf) et je savais ce que dirait John. Il dirait : « Barole, Urnust, c'est épadant. »

Droopy me tendit le bâton, puis il ôta son unique vêtement, se le passa en bandoulière et mit l'antilope sur son dos. J'essayai de l'aider et lui suggérai par gestes de couper un bâton où nous suspendrions l'animal pour le porter à nous deux, mais il voulait le porter tout seul. Et nous partîmes pour le camp, moi avec le sac de tripes au bout d'un bâton sur mon épaule, ma carabine en bandoulière, et Droopy marchant en vacillant mais tout droit, suant à grosses gouttes sous le poids de l'antilope. J'essayai de le persuader de la suspendre à un arbre et de la laisser là jusqu'à ce que nous envoyions deux porteurs et, à cette intention, nous la déposâmes dans la fourche d'un arbre. Mais, quand Droopy vit que je voulais continuer à marcher et laisser là l'antilope plutôt que lui permettre à lui de s'éreinter, il remit l'animal sur ses épaules et nous arrivâmes au camp ; tous les boys, autour du feu de cuisine, riaient du sac de tripes sur mon épaule.

C'était le genre de chasse que j'aimais. Pas de déplacements en auto, un pays accidenté au lieu d'une plaine, et j'étais complètement heureux. J'avais été très malade et avais ce sentiment agréable de reprendre des forces chaque jour. J'étais en dessous de mon poids, avais un grand appétit pour la viande et pouvais manger tout ce que je voulais sans me sentir lourd. Chaque jour j'éliminais par la transpiration ce que j'avais bu le soir, assis près du feu, et, à l'heure chaude de la journée, je restais allongé à l'ombre, la brise jouant dans les arbres, et lisais sans avoir l'obligation ou l'envie d'écrire, heureux de savoir qu'à quatre heures nous repartirions pour la chasse. Je ne voulais même pas écrire une lettre. Le seul être à qui je tienne vraiment, en dehors de mes enfants, était avec moi et je ne souhaitais partager cette vie avec personne qui ne fût là, mais seulement la vivre, étant parfaitement heureux et très fatigué. Je savais que je tirais bien et avais cette impression de bien-être et de confiance qu'il est tellement plus agréable d'avoir que de connaître par ouï-dire.

Nous partîmes peu après trois heures pour être sur la colline à quatre. Mais il était presque cinq heures quand nous vîmes le premier rhinocéros traverser d'un pas agité de ses petites jambes courtes la crête de la colline, presque au même endroit où nous avions vu le rhinocéros le soir précédent. Nous vîmes l'endroit où il entrait dans la forêt, près de là où nous avions vu les deux autres se battre et nous prîmes ensuite un chemin qui nous conduisit au pied de la colline, à travers le ravin du bas, et en haut de la pente raide, à l'endroit où un arbuste épineux aux fleurs jaunes marquait le lieu où nous avions vu le rhinocéros entrer sous le couvert.

En montant la pente en vue de l'arbre épineux, le vent soufflant de biais à travers la colline, j'essayais de marcher aussi lentement que possible et mis un mouchoir à l'intérieur du ruban de mon chapeau pour empêcher la transpiration d'obscurcir mes verres. Je m'attendais à tirer à tout instant et je voulais ralentir assez pour que mon cœur ne batte pas trop fort. Quand vous chassez le gros gibier, il n'y a jamais aucune raison de rater si vous y voyez et savez tirer et savez où tirer, à moins que vous n'ayez la main mal assurée à cause d'une course ou d'une escalade ou que vos lunettes soient embuées, ou que vous les ayez cassées ou que vous soyez à court d'étoffe ou de papier pour les essuyer. Les lunettes représentaient le plus grand risque et j'avais toujours quatre mouchoirs sur moi que je faisais passer de la poche gauche dans la poche droite quand ils étaient mouillés.

Nous nous dirigeâmes avec beaucoup de précautions vers l'arbre aux fleurs jaunes, comme des gens marchant vers une compagnie de cailles levée par les chiens, et le rhinocéros n'était pas en vue. Nous parcourûmes toute la lisière de la forêt et elle était pleine de traces et de fumées fraîches de rhinocéros, mais il n'y avait aucun rhinocéros. Le soleil baissait et il commençait à faire trop sombre pour tirer, mais nous suivîmes la forêt autour de la montagne, espérant voir un rhinocéros dans les clairières. Quand il fit presque trop sombre pour tirer, je vis Droopy s'arrêter et s'accroupir. De sa tête baissée, il nous faisait signe d'avancer. En rampant, nous vîmes un grand rhinocéros et un petit debout jusqu'au poitrail dans les broussailles, en face de nous, de l'autre côté d'une petite vallée.

« Une femelle et son petit, dit Pop à voix basse. On ne peut la tuer. Laissez-moi regarder sa corne. » Il prit les jumelles qu'avait M'Cola.

« Peut-elle nous voir ? demanda P.V.M.

– Non.

– A quelle distance sont-ils ?

– Près de cinq cents mètres.

– Bon Dieu, qu'elle est grosse, murmurai-je.

– C'est une grosse femelle, dit Pop. Je me demande où est passé le mâle. » Il était agité et ravi par la vue du gibier.

Il fait trop sombre pour tirer avant d'être en plein dessus.

Les rhinocéros avaient tourné le dos et broutaient. Ils semblaient ne jamais remuer lentement. Ou bien ils bondissaient, ou bien ils restaient immobiles.

« Qu'est-ce qui les rend si rouges ? demanda P.V.M.

– De se rouler dans la boue, répondit Pop. Il vaut mieux que nous avancions tant qu'il fait clair. »

Le soleil était couché quand nous sortîmes de la forêt et nous regardâmes en bas de la pente et vers la colline d'où nous avions examiné le pays aux jumelles. Nous aurions dû revenir sur nos pas et descendre, traverser le ravin et remonter en suivant la piste comme nous l'avions fait, mais nous décidâmes, sottement, de couper droit à travers le flanc de la montagne en deçà de la lisière de la forêt. Et, dans l'obscurité, suivant cette ligne idéale, nous descendîmes dans des ravins profonds qui semblaient n'être que des pentes boisées jusqu'à ce que l'on fût dedans, nous glissions, nous retenions aux lianes, trébuchions et grimpions et glissions encore, toujours plus bas, puis nous remontâmes une pente raide, impossible, entendant le frémissement des choses de la nuit et la toux d'un léopard qui chassait les babouins ; et moi, craignant les serpents, je touchais chaque racine et chaque branche avec la peur du serpent dans le noir.

Descendre et escalader sur les mains et sur les genoux deux ravins et puis déboucher au clair de lune et suivre le long contrefort, trop escarpé, de la montagne où l'on montait, un pied après l'autre, s'arrêtant à chaque pas, penchés en avant contre la pente, morts de fatigue sous la carabine, en file indienne au clair de lune en travers de la pente, toujours monter jusqu'à la crête, où la marche était facile, le pays étalé au clair de lune, puis monter et descendre et poursuivre son chemin, éreintés, mais maintenant en vue des feux et arriver au camp.

Et vous restez assis là, bien emmitouflé à cause de la fraîcheur du soir, près du feu, avec un whisky-soda, attendant d'être prévenu que la baignoire de toile a été au quart remplie d'eau chaude.

« Bathi, B'wana.

– Que le diable m'emporte, si jamais je peux encore chasser le mouflon, dis-je.

– Je n'avais jamais pu, dit P.V.M. C'est vous tous qui m'y avez obligée.

– Tu grimpais joliment mieux qu'aucun d'entre nous.

– Croyez-vous que nous pourrions encore chasser le mouflon, Pop ?

– Je me demande, dit Pop. Je suppose que c'est une simple question de bonne forme physique.

– C'est de circuler dans ces sacrées voitures qui nous éreinte.

– Si nous faisions cette promenade tous les soirs, nous pourrions revenir dans trois nuits sans fatigue.

– Oui. Mais j'aurais aussi peur des serpents même si nous la faisions tous les soirs pendant un an.

– Cela te passerait.

– Non, dis-je. Ils me rendent malade de peur. Vous vous rappelez la fois où nos mains se sont touchées derrière un arbre ?

– Plutôt. Vous avez fait un bond de trois mètres en arrière. Est-ce qu'ils vous font vraiment peur ou est-ce de la frime ?

– Ils me rendent malade de peur, dis-je. Ils m'ont toujours fait cet effet.

– Qu'est-ce qui vous prend, les hommes ? dit P.V.M. Pourquoi n'ai-je pas encore entendu parler de la guerre ce soir ?

– Nous sommes trop éreintés. Avez-vous fait la guerre, Pop ?

– Pas moi, dit Pop. Où est ce boy avec mon whisky ? »

Et il appela de sa faible voix de fausset, si comique :

« Kayti, Kayti, ay !

– Bathi, répéta Molo, doucement mais avec insistance.

– Trop fatigué.

– Memsahib Bathi, dit Molo avec espoir.

– J'y vais, dit P.V.M. Mais dépêchez-vous de boire tous les deux. J'ai faim.

– Bathi, dit sévèrement Kayti à Pop.

– Bathi toi-même, dit Pop. Ne me bouscule pas. »

Kayti s'éloigna, son sourire fendu éclairé par le feu.

« Ça va. Ça va, dit Pop. Vous prendrez un verre ? demanda-t-il.

– Nous en boirons juste un, dis-je, et puis nous ferons bathi.

– Bathi, B'wana M'Kumba », dit Molo. P.V.M. s'avança vers le feu portant sa robe de chambre bleue et des bottes contre les moustiques.

« Allons, dit-elle. Vous pourrez en boire un autre quand vous sortirez du bain. C'est de la bonne eau chaude, bien boueuse.

– Ils nous tyrannisent, dit Pop.

– Te rappelles-tu la fois où nous chassions le mouflon quand ton chapeau s'est envolé et a failli tomber sur le bélier ? lui demandai-je, le whisky me faisant évoquer le Wyoming.

– Va prendre ton bain, dit P.V.M. Je vais boire un gimlet. »

Le lendemain, habillés avant l'aube, nous prîmes notre petit déjeuner et commençâmes à chasser à la lisière de la forêt et dans les ravins profonds où Droopy avait vu les buffles avant le lever du soleil. Mais ils n'étaient pas là. La chasse dura longtemps et nous rentrâmes au camp et décidâmes d'envoyer les camions chercher des porteurs et d'aller avec un safari à pied jusqu'à l'endroit où l'on croyait qu'il y avait de l'eau dans un ruisseau qui descendait de la montagne, au-delà de l'endroit où nous avions vu les rhinocéros la veille. Une fois campés là nous pourrions chasser dans une nouvelle région, le long de la forêt et nous serions beaucoup plus près de la montagne.

Les camions devaient ramener Karl de son camp pour la chasse aux koudous où il semblait se dégoûter ou se décourager, ou les deux, et il pourrait descendre vers Rift Valley le lendemain et tuer de la viande fraîche et essayer d'avoir un oryx. Si la chasse au rhinocéros s'annonçait bonne, nous l'enverrions chercher. Nous ne voulions pas tirer de coups de feu là où nous allions, sauf sur des rhinocéros, pour ne pas les effrayer et nous avions besoin de viande. Les rhinocéros semblaient très farouches et je savais par mes expériences dans le Wyoming que le gibier timide déserte entièrement une petite région après un coup de feu ou deux, une région étant un terrain, une vallée ou une suite de collines où on peut chasser. Nous fîmes tous nos plans, Pop tenant conseil avec Droopy, et puis nous expédiâmes les camions avec Dan pour recruter des porteurs.

Tard dans l'après-midi, ils revinrent avec Karl, son matériel et quarante M'Bulus, de beaux sauvages, avec un chef pompeux qui portait la seule paire de shorts de la bande. Karl était maigre maintenant, sa peau jaune, ses yeux très fatigués, et il semblait un peu découragé. Il avait passé huit jours dans son camp, dans les collines, chassant beaucoup, n'ayant avec lui personne qui parlât anglais, et il n'avait vu que deux femelles et fait fuir un mâle hors de portée. Les guides prétendaient avoir vu un autre mâle, mais Karl avait cru que c'était un bubale, ou qu'ils avaient dit que c'était un bubale, et n'avait pas tiré. Il manifestait une certaine amertume et son équipe n'était pas gaie.

« Je n'ai jamais vu ses cornes. Je ne crois pas que c'était un mâle, » dit-il. La chasse au koudou était devenue un sujet irritant pour lui et nous l'abandonnâmes.

« Il tuera un oryx là-bas et il se sentira mieux, dit Pop. Cela lui a un peu tapé sur les nerfs. »

Karl approuva notre plan d'avancer dans une région nouvelle pendant qu'il irait, lui, chercher de la viande.

« Tout ce que vous voudrez, dit-il. Absolument tout ce que vous voudrez.

– Il va pouvoir tirer, dit Pop. Il se sentira mieux ensuite.

– Nous aurons un rhinocéros. Et puis vous en aurez un. Celui qui en aura tué un le premier pourra redescendre chasser l'oryx. D'ailleurs vous aurez probablement un oryx demain en cherchant du gibier.

– Tout ce que vous voudrez », dit Karl. Il revoyait avec amertume dans son esprit les huit jours creux pendant lesquels il avait gravi les collines en pleine chaleur, parti avant l'aube, de retour à la nuit, chassant un animal dont il ne pouvait pas alors se rappeler le nom en swahili, avec des traqueurs en qui il n'avait pas confiance, revenant pour

manger tout seul, avec personne à qui parler, sa femme à neuf mille milles et trois mois de lui, et comment allait son chien, et comment marchait son affaire, et où diable étaient-ils et qu'est-ce qui arriverait s'il ratait son coup, il ne raterait pas, on ne ratait jamais quand c'était vraiment important, il en était sûr, c'était un des piliers de sa foi, mais qu'arriverait-il s'il s'énervait et ratait, et pourquoi ne recevait-il pas de lettres, pourquoi le guide avait-il dit bubale cette fois-là, il l'avait dit, il le savait. Mais de tout cela il ne dit rien, seulement : « Tout ce que vous voudrez », avec un certain désespoir.

« Allons, un peu d'entrain, vieux, lui dis-je.

– Je suis plein d'entrain. Qu'est-ce qui vous prend ?

– Buvez quelque chose.

– Je n'ai pas envie de boire. J'ai envie de tuer un de ces sacrés koudous. »

Plus tard Pop dit : « Je croyais qu'il se débrouillerait bien avec personne pour le presser ou le houspiller. Ça s'arrangera. C'est un brave type.

– Il a besoin de quelqu'un pour lui dire exactement ce qu'il faut faire et qui pourtant le laisse tranquille et ne le houspille pas, dis-je. Il a horreur de tirer devant tout le monde. Ce n'est pas un sacré vantard comme moi.

– Il a rudement bien tiré sur ce léopard, dit Pop.

– Sur les deux, dis-je. Le second était aussi bon que le premier. Bon Dieu, il sait tirer. A distance égale, il nous ferait tomber la culotte à tous. Mais il s'énerve et je l'agace en essayant de le presser.

– Vous êtes quelquefois un peu dur pour lui, dit Pop.

– Oh, il me connaît. Il sait ce que je pense de lui. Cela lui est égal.

– Je crois tout de même qu'il se reprendra quand il sera seul, dit Pop. C'est une simple question de confiance en soi. C'est vraiment un bon fusil.

– Nom de Dieu, il a eu le plus beau buffle, le plus beau kob et le plus beau lion jusqu'ici, dis-je. Il n'a pas de raison de s'en faire.

– La Memsahib a eu le plus beau lion, mon vieux. Ne vous trompez pas là-dessus.

– J'en suis ravi. Mais il a eu un rudement beau lion et un gros léopard. Tout ce qu'il rencontre est bon. Nous avons encore beaucoup de temps devant nous. Il n'a pas de raison de s'en faire. Pourquoi diable a-t-il cet air lugubre ?

– Nous partirons de bonne heure demain matin pour arriver avant qu'il fasse trop chaud pour la petite Memsahib.

– C'est elle la plus en forme de nous tous.

– Elle est merveilleuse. Elle est comme un petit fox-terrier. »

Nous sortîmes cet après-midi-là et examinâmes le pays aux jumelles du haut des collines, sans rien voir. Le soir après souper, nous restâmes sous la tente. Il déplaisait beaucoup à P.V.M. d'avoir été comparée à un fox-terrier. Si elle devait ressembler à un chien, et elle ne le souhaitait pas, elle préférerait un chien-loup, une bête mince, rapide, avec de longues pattes et décorative. Son courage était tellement automatique et tellement une simple façon d'être qu'elle ne pensait jamais au danger ; et puis, aussi, le danger était entre les mains de Pop et pour Pop elle avait une adoration totale, lucide, absolument confiante. Pop représentait son idéal de ce qu'un homme devrait être, courageux, gentil, amusant, ne se mettant jamais en colère, ne se vantant jamais, ne se plaignant jamais sauf pour plaisanter, tolérant, compréhensif, intelligent, buvant un peu trop comme devraient le faire tous les vrais hommes et, à ses yeux, très beau.

« Tu ne trouves pas Pop beau ?

– Non, dis-je. Droopy est beau.

– Droopy est magnifique. Mais tu ne trouves vraiment pas Pop beau ?

– Fichtre non. Je l'aime autant qu'aucun homme que j'aie jamais connu, mais du diable s'il est beau.

– Je trouve qu'il est ravissant. Mais tu comprends ce que j'éprouve pour lui, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. J'ai une grande affection pour lui moi-même.

– Mais tu ne le trouves pas beau, vraiment ?

– Non. »

Puis, un peu plus tard :

« Eh bien, qui est-ce que tu trouves beau ?

– Belmonte et Pop. Et toi.

– Ne sois pas patriote, dis-je. Quelle femme trouves-tu belle ?

– Garbo.

– Plus maintenant. Josie l'est. Margot l'est.

– Oui, elles sont belles. Je sais que je ne le suis pas.

– Tu es très jolie.

– Parlons un peu de Mr J.P. Je n'aime pas que tu l'appelles Pop. Ce n'est pas digne.

– Lui et moi ne le faisons pas à la dignité ensemble.

– Oui, mais je suis très digne avec lui. Tu ne trouves pas qu'il est merveilleux ?

– Si, et il n'est pas obligé de lire les livres écrits par une femelle qu'il a essayé d'aider à se faire éditer et qui raconte qu'il est lâche.

– Elle est simplement jalouse et méchante. Tu n'aurais jamais dû l'aider. Il y a des gens qui ne vous pardonnent jamais cela.

– C'est dommage, pourtant, avec tout ce talent tourné en méchanceté et en sottise et en admiration de soi. C'est foutrement dommage, vraiment. C'est dommage que tu ne l'aies pas connue avant qu'elle soit fichue. Tu sais ce qu'il y a de drôle c'est qu'elle n'a jamais su écrire un dialogue. C'était terrible. C'est avec ce que j'ai fait qu'elle l'a appris et elle s'en est servie dans ce livre. Elle n'a jamais pu me pardonner cela et elle a eu peur que les gens devinent où elle l'avait appris, aussi lui a-t-il fallu m'attaquer. C'est une drôle d'histoire, vraiment. Mais je jure qu'elle était rudement gentille avant d'avoir de l'ambition. Elle t'aurait beaucoup plu alors, je t'assure.

– Peut-être, mais je ne le crois pas, dit P.V.M. Nous nous amusons bien tout de même, n'est-ce pas ? Sans tous ces gens.

– Ça c'est bien vrai. Aussi loin que je me souvienne, j'ai eu toujours davantage de bon temps chaque année.

– Mais est-ce que Mr J.P. n'est pas merveilleux ? Sincèrement ?

– Si. Il est merveilleux.

– Oh, tu es gentil de le dire. Pauvre Karl.

– Pourquoi ?

– Sans sa femme.

– Oui, dis-je. Pauvre Karl. »

CHAPITRE IV

Et le matin, de nouveau nous partîmes à la tête des porteurs pour monter et descendre, traverser des collines, une vallée aux forêts profondes et puis arriver jusqu'à un long plateau et le traverser avec de hautes herbes qui rendaient la marche difficile et encore monter et descendre et traverser, nous reposant parfois à l'ombre d'un arbre, et puis encore monter et descendre et traverser, toujours dans les hautes herbes dans lesquelles maintenant il fallait se frayer un passage, voilà ce que nous fîmes sous un soleil très chaud. Tous les cinq en file indienne, Droop et M'Cola avec une grosse carabine chacun, les musettes, les bouteilles d'eau et les appareils photographiques en bandoulière, nous transpirions sous le soleil, Pop et moi avec nos carabines et la Memsahib essayant de marcher comme Droopy, son chapeau penché de côté, heureuse d'être en route, ravie de ses bottes confortables ; nous arrivâmes finalement à un fourré d'arbres épineux au-dessus d'un ravin qui descendait d'une crête jusqu'à l'eau et nous appuyâmes les carabines contre les arbres et pénétrâmes sous l'ombre épaisse et nous étendîmes sur le sol. P.V.M. sortit les livres d'une des musettes et elle et Pop lurent pendant que je suivais le petit ruisseau qui sortait de la montagne, et je trouvai une trace de lion toute fraîche et de nombreux tunnels de rhinocéros dans les grandes herbes qui montaient plus haut que ma tête. J'avais eu très chaud en remontant le ravin sablonneux et je fus heureux d'appuyer mon dos contre un tronc d'arbre et de lire le Sébastopol de Tolstoï. C'est un livre de jeunesse et il y a dedans une très belle description de combat, quand les Français prennent la redoute, et je pensais à Tolstoï et au grand avantage que l'expérience de la guerre constitue pour un écrivain. La guerre est un des plus grands sujets et sans aucun doute un des plus difficiles à traiter sincèrement et les écrivains qui ne l'ont pas vue sont toujours très jaloux et cherchent à la faire paraître sans importance, ou anormale, ou morbide tandis que, en réalité, c'est simplement quelque chose d'irremplaçable qui leur a échappé. Puis le Sébastopol de Tolstoï me fit penser au boulevard Sébastopol à Paris, à mon retour de Strasbourg à bicyclette sous la pluie et aux rails glissants des tramways, à l'impression d'avancer sur de l'asphalte gras, glissant, et sur des pavés au milieu de la circulation sous la pluie, et au fait que nous avions failli habiter boulevard du Temple cette fois-là et je me rappelai l'aspect de cet appartement, comment il était arrangé, et le papier du mur, et au lieu de cela nous avions pris le haut d'un pavillon rue Notre-Dame-des-Champs dans une cour avec la scierie (et le gémissement soudain de la scie, l'odeur de la sciure et le marronnier au-dessus du toit et une folle qui habitait au rez-de-chaussée) et cette année pleine de soucis d'argent (toutes mes nouvelles retournées dans le courrier qui arrivait à travers une fente dans la porte de la scierie, avec des lettres de refus qui ne les appelaient jamais des nouvelles, mais toujours des anecdotes, des esquisses, des contes, etc. On n'en voulait pas et nous vivions de poireaux et buvions du vin de Cahors et de l'eau). Je me rappelai la beauté des fontaines de la place de l'Observatoire (le ruissellement de l'eau sur le bronze de la crinière des chevaux, les épaules et les poitrails de bronze, verts sous le mince filet d'eau), et quand on éleva le buste de Flaubert dans le jardin du Luxembourg, dans le raccourci qui à travers les jardins mène à la rue Soufflot (un homme en qui nous croyions, que nous aimions sans le critiquer, lourd maintenant en pierre comme une idole doit l'être). Il n'avait pas vu la guerre mais il avait vu une révolution et la Commune et une révolution vaut bien mieux si l'on ne devient pas fanatique, parce que tout le monde parle la même langue. De même que la guerre civile est la meilleure guerre pour un écrivain, la plus complète. Stendhal avait vu une guerre et Napoléon lui apprit à écrire. Il l'enseignait à tout le monde alors ; mais personne d'autre n'en profita. Dostoïevski devint quelqu'un parce qu'il avait été envoyé en Sibérie. Les écrivains sont forgés par l'injustice comme une épée. Je me demandais si cela ferait de lui un écrivain, lui donnerait le choc nécessaire pour couper court à ce verbiage et lui donner le sens de la mesure, si l'on envoyait Tom Wolfe en Sibérie ou aux Iles Tortugas. Peut-être que oui et peut-être que non. Il semblait triste, au fond, comme Carnera. Tolstoï était petit. Joyce est de taille moyenne et s'est usé les yeux. Et cette dernière soirée, ivre, avec Joyce et cette phrase d'Edgar Quinet qu'il citait sans cesse : « Fraîche et rose comme au jour de la bataille. » Je ne m'en souvenais pas exactement. Et quand on le voyait, il reprenait une conversation interrompue trois ans plus tôt. C'était agréable de voir un grand écrivain à notre époque.

Ce que j'avais à faire, c'était travailler. Je ne me souciais pas particulièrement de ce que cela donnerait. Je ne prenais plus ma vie au sérieux, la vie de n'importe qui d'autre, oui, mais pas la mienne. Ils désiraient tous quelque chose que je ne désirais pas et que j'obtiendrais sans le désirer, si je travaillais. Travailler est la seule chose, la seule chose qui vous fasse toujours vous sentir bien, et entre-temps il y avait ma sacrée vie à moi et je la mènerais où et comme il me plairait. Et le lieu où je la menais maintenant me plaisait beaucoup. Ce ciel était plus beau qu'en Italie. Non pas du tout. Le plus beau ciel était en Italie et en Espagne et dans le Michigan du nord, à l'automne et en automne dans le golfe de Cuba. On pouvait trouver mieux que ce ciel, mais pas mieux que ce pays.

Tout ce que je désirais maintenant, c'était retourner en Afrique. Nous ne l'avions pas quittée, encore, mais quand je m'éveillais, la nuit, je restais allongé, à l'écoute, la regrettant déjà.

Maintenant, regardant le tunnel d'arbres au-dessus du ravin, le ciel avec des nuages blancs poussés par le vent, j'aimais tant ce pays que j'étais heureux comme vous l'êtes quand vous venez d'être avec une femme que vous aimez vraiment, quand, épuisé, vous sentez ce qui naît encore en vous et c'est là et vous ne pourrez jamais l'avoir tout et pourtant ce qu'il y a, en ce moment, vous pouvez l'avoir et vous en voulez toujours plus, pour l'avoir et être et vivre dedans, pour le posséder de nouveau et pour toujours, pour ce long toujours, si soudainement terminé ; rendant le temps immobile, parfois tellement immobile qu'ensuite vous attendez de l'entendre repartir, et il est long à se remettre en marche. Mais vous n'êtes pas seul, car, si vous l'avez jamais vraiment aimée, heureuse et sans rien de tragique, elle vous aime toujours ; qui que ce soit qu'elle aime et où qu'elle aille, elle vous aime davantage. Et si vous avez aimé une femme et un pays, vous êtes très favorisé et si vous mourez ensuite, c'est sans importance.

Maintenant, étant en Afrique, je désirais ardemment en avoir davantage, les changements de saisons, les pluies sans l'obligation de voyager, les petits désagréments, rançon de cette réalité, le nom de ses arbres, de ses petits animaux et de tous ses oiseaux, connaître son langage et avoir le temps d'y rester et de se déplacer sans hâte. J'avais aimé la nature toute ma vie ; la nature valait toujours mieux que les gens. Je ne pouvais aimer que très peu de gens à la fois.

P.V.M. dormait, elle était toujours très jolie à regarder endormie, dormant sans bruit, roulée en boule comme un animal, sans rien de cette apparence de mort qu'avait Karl quand il dormait. Pop dormait sans bruit aussi, on voyait que son âme était à l'étroit dans son corps. Son corps ne l'abritait plus comme il faut. Il avait vieilli et changé, s'épaississant ici, perdant ses contours, un peu bouffi ailleurs, mais au-dedans il était jeune et mince et grand et ferme comme lorsqu'il chassait le lion au galop sur la plaine au-dessous de Wami, et les poches sous les yeux n'étaient qu'extérieures, si bien que maintenant je le voyais, endormi, comme P.V.M. le voyait toujours. M'Cola était un vieil homme endormi, sans histoire et sans mystère. Droopy ne dormait pas. Il était assis sur les talons et guettait les porteurs.

Nous les vîmes arriver de très loin. D'abord les caisses dépassant juste l'herbe haute, puis une ligne de têtes, puis ils furent dans un creux, et il n'y avait que la pointe d'une lance au soleil, puis ils arrivèrent sur une éminence et je vis une ligne étendue qui s'avançait vers nous. Ils étaient allés un peu trop vers la gauche. Et Droopy agita les bras pour leur faire signe de venir vers nous. Ils dressèrent le camp, Pop leur ayant recommandé le silence, et nous restâmes confortablement assis dans des fauteuils sous la tente à bavarder. Le lendemain matin, nous chassâmes et ne vîmes rien et le lendemain soir de même. C'était très intéressant, mais sans résultats. Le vent soufflait fort de l'est et le terrain était coupé par de courtes rangées de collines très proches de la forêt, de sorte qu'on ne pouvait pas monter trop haut sans envoyer devant soi, dans le vent, son odeur qui donnait l'alarme à toutes les bêtes. Le soir, nous ne pouvions rien voir dans le soleil, ni sur les pentes très à l'ombre des collines de l'ouest, derrière lesquelles le soleil se couchait à l'heure où les rhinocéros pouvaient sortir des bois ; par suite, nous ne pouvions rien espérer de toute la région à l'ouest le soir et dans la région où nous chassions nous ne trouvions rien. La viande nous fut apportée du camp de Karl par des porteurs que nous renvoyâmes. Ils arrivèrent portant des quartiers de gnou et de gazelle de Grant poussiéreux, la viande desséchée par le soleil, et les porteurs étaient heureux, accroupis autour de leur feu et rôtissant la viande sur des bâtons. Pop se demandait pourquoi tous les rhinocéros avaient disparu. Chaque jour nous en avions vu moins et nous discutions pour savoir si c'était à cause de la pleine lune qu'ils mangeaient la nuit et retournaient dans la forêt avant qu'il fît jour, ou s'ils nous sentaient, ou entendaient les hommes, ou étaient simplement farouches et restaient dans la forêt, ou quoi encore ? J'émettais des théories que Pop critiquait avec esprit, les examinant parfois par politesse, parfois avec intérêt, comme celle relative à la lune.

Nous nous couchâmes de bonne heure et pendant la nuit il plut un peu, une simple averse venant des montagnes, et le matin nous étions debout avant l'aube et grimpâmes au sommet de la crête herbeuse et escarpée qui surplombait le camp, le ravin du lit de la rivière, et qui était opposée à la rive escarpée du cours d'eau, d'où nous pouvions voir toutes les pentes et la lisière de la forêt. Il ne faisait pas encore jour quand des oies sauvages s'envolèrent au-dessus de nos têtes et la lumière était encore trop grise pour qu'on pût examiner la lisière de la forêt avec les jumelles. Nous avions des guetteurs sur le sommet de trois collines et nous attendions que la lumière permît de voir s'ils nous faisaient des signaux.

Puis Pop dit : « Regardez-moi ce salaud », et cria à M'Cola d'apporter les carabines. M'Cola descendit la colline en courant et, à travers le ruisseau, juste en face de nous, un rhinocéros courait d'un trot rapide le long de la berge. Pendant que nous l'observions, il pressa l'allure et vint, d'un trot vif, perpendiculairement à la berge. Il était d'un rouge boueux, sa corne était très visible et il n'y avait rien de lourd dans ses mouvements rapides, délibérés. Je me sentis très excité en le voyant.

« Il va traverser le ruisseau, dit Pop. On peut le tirer. »

M'Cola me mit le Springfield dans la main et je l'ouvris pour m'assurer qu'il était chargé. Le rhinocéros était hors de ma vue maintenant, mais je pouvais voir frémir les hautes herbes.

« Quelle distance à votre avis ?

– Bien trois cents mètres.

– Je l'aurai, ce salaud ! »

Je faisais le guet, me calmant volontairement, arrêtant l'excitation comme on ferme une valve, entrant dans cet état impersonnel où l'on est quand on tire.

Il se montra, trottant dans le ruisseau peu profond plein de pierres. Pensant à une seule chose, qu'il était parfaitement possible de le tirer, mais qu'il fallait que je le suive et le devance, je le rejoignis puis le dépassai et tirai. J'entendis le « whunk » de la balle et, à cause de son trot, il sembla être projeté en avant par l'explosion. Avec un ronflement chuintant, il s'écrasa, éclaboussant et grognant. Je tirai encore et soulevai une petite colonne d'eau derrière lui et tirai encore, tandis qu'il remontait sur l'herbe, derrière lui encore.

« Piga, dit M'Cola. Piga. »

Droopy approuva.

« Est-ce que vous l'avez touché ? demanda Pop.

– Absolument, dis-je. Je crois que je l'ai eu. »

Droopy courait et je rechargeai et courus derrière lui. La moitié des hommes du camp étaient éparpillés sur les collines, gesticulant et hurlant. Le rhinocéros était venu juste au-dessous de l'endroit où ils se trouvaient et remontait la vallée vers l'endroit où elle aboutissait à la forêt.

Pop et P.V.M. arrivèrent. Pop avec sa grosse carabine et M'Cola portant la mienne.

« Droopy va suivre les traces, dit Pop. M'Cola jure que vous l'avez touché.

– Piga, dit M'Cola.

– Il ronflait comme une machine à vapeur, dit P.V.M. Est-ce qu'il n'était pas merveilleux quand il courait tout à l'heure ?

– Il était en retard pour la soupe, dit Pop. Etes-vous sûr de l'avoir atteint ? Vous avez tiré de rudement loin.

– Je sais que je l'ai touché. Je suis presque sûr de l'avoir tué.

– Ne le dites à personne si c'est vrai, dit Pop. On ne vous croira jamais. Regardez ! Droopy a trouvé du sang. »

Au-dessous, dans l'herbe haute, Droop tendait vers nous un brin d'herbe. Puis, courbé en deux, il suivit rapidement la trace sanglante.

« Piga, dit M'Cola. M'uzuri.

– Nous allons rester au-dessus pour voir s'il s'enfuit, dit Pop. Regardez Droopy. »

Droop avait enlevé son fez et le tenait à la main.

« Voilà toutes les précautions dont il a besoin, dit Pop. Nous apportons deux fusils de gros calibre et Droopy se lance à sa poursuite avec un vêtement de moins. »

En dessous de nous, Droopy et son camarade qui suivait la piste avec lui s'étaient arrêtés. Droopy leva la main.

« Ils l'entendent, dit Pop. Venez. »

Nous nous dirigeâmes vers eux. Droopy s'approcha de nous et parla à Pop.

« Il est là-dedans, murmura Pop. Ils entendent les oiseaux pique-bœufs. Un des boys dit qu'il entend le faro aussi. Nous allons marcher contre le vent. Passez devant avec Droopy. Que la Memsahib reste derrière moi. Prenez la grosse carabine. Très bien. »

Le rhinocéros était dans l'herbe haute, quelque part derrière des buissons. En avançant, nous entendîmes un grognement sourd, presque un gémissement. Droopy se retourna vers moi et sourit. Le bruit reprit, se terminant cette fois comme un soupir étouffé par le sang. Droopy riait. « Faro », murmura-t-il, et il mit sa main ouverte contre sa joue dans le geste qui signifie s'endormir. Puis, en petite bande au vol heurté, au bec pointu, nous vîmes les pique-bœufs se lever et s'envoler. Nous savions où il était et, comme nous approchions lentement, écartant les hautes herbes, nous le vîmes. Il gisait sur le flanc, mort.

« Il vaut mieux tirer une fois pour être sûr », dit Pop.

M'Cola me tendit le Springfield qu'il portait. Je remarquai qu'il était chargé, regardai M'Cola, furieux contre lui, m'agenouillai et tirai sur le rhinocéros au point vulnérable. Il ne bougea pas. Droopy me serra la main et M'Cola aussi.

« Il avait chargé ce sacré Springfield », dis-je à Pop.

Le fusil chargé, dans mon dos, me rendait fou de rage.

Cela importait peu à M'Cola. Il était extrêmement heureux, caressant la corne du rhinocéros, la mesurant de ses doigts écartés, cherchant le trou de la balle.

« Il est sur le côté sur lequel il est couché, dis-je.

– Vous auriez dû le voir quand il protégeait Mama, dit Pop. C'est pour cela qu'il avait chargé le fusil.

– Sait-il tirer ?

– Non, dit Pop. Mais il l'aurait fait.

– Il m'aurait tiré dans les fesses, dis-je, ce romanesque salaud. »

Quand toute la troupe fut arrivée, nous fîmes rouler le rhinocéros pour le mettre plus ou moins à genoux et coupâmes l'herbe autour de lui pour prendre des photographies. Le trou fait par la balle était assez haut dans le dos, un peu en arrière des poumons.

« C'est un sacré coup de fusil, dit Pop. Un sacré coup de fusil, dit Pop. Un sacré coup de fusil. Ne racontez à personne que vous l'avez tiré.

– Il faudra que vous me donniez un certificat.

– Cela nous ferait passer tous les deux pour des menteurs. Drôle de bête, n'est-ce pas ? »

Il était là, avec sa longue carcasse, des flancs massifs, d'aspect préhistorique, la peau comme du caoutchouc vulcanisé et vaguement transparente, avec la cicatrice d'une blessure mal guérie causée par un coup de corne et que les oiseaux avaient piquée de leur bec, la queue épaisse, ronde et pointue, des tiques plates aux nombreuses pattes grouillant sur lui, les oreilles frangées de poils, des petits yeux de cochon, avec de la mousse à la base de sa corne qui poussait à l'avant de son groin. M'Cola le regarda et hocha la tête. J'étais de son avis. C'était une foutue bête.

« Comment est sa corne ?

– Pas mauvaise, dit Pop. Rien d'extraordinaire. Mais c'est un rudement bon coup de fusil, vieux.

– M'Cola en est satisfait, dis-je.

– Tu en es assez satisfait toi-même, dit P.V.M.

– J'en suis fou de joie, dis-je. Mais ne me laissez pas m'étendre là-dessus. Ne vous inquiétez pas de ce que j'éprouve. Je pourrai me réveiller et y penser quand je voudrai la nuit.

– Et vous êtes un bon pisteur et un sacré tireur au vol, aussi, dit Pop. Racontez-nous la suite.

– Laissez-moi tranquille. Je n'ai dit cela qu'une fois quand j'étais ivre.

– Une fois ! dit P.V.M. Ne nous raconte-t-il pas cela tous les soirs ?

– Parbleu, je suis un bon tireur au vol.

– Étonnant, dit Pop. Je ne m'en serais jamais douté. Que savez-vous faire encore ?

– Oh, allez au diable !

– Il ne faudra jamais lui laisser comprendre à quel point c'était un beau coup de fusil, ou il deviendra insupportable, dit Pop à P.V.M.

– M'Cola et moi le savons », dis-je.

M'Cola approcha.

« M'uzuri, B'wana, dit-il. M'uzuri sana.

– Il croit que vous l'avez fait exprès, dit Pop.

– Ne lui racontez jamais le contraire.

– Piga m'uzuri, dit M'Cola. M'uzuri.

– Je crois qu'il réagit exactement comme vous, dit Pop.

– C'est mon ami.

– Je le pense vraiment, vous savez », dit Pop.

En rentrant au camp à travers la campagne, je tirai de façon fantaisiste à l'improviste sur un reedbuck à deux cents mètres environ, lui brisant la colonne vertébrale à la base du cou. M'Cola fut très content et Droopy enchanté.

« Il faut que nous l'arrêtions, dit Pop à P.V.M.

– Où avez-vous visé, sincèrement ?

– Au cou, mentis-je. J'avais visé au défaut de l'épaule.

– C'était un très joli coup », dit P.V.M. La balle avait claqué en touchant la bête comme une batte de base-ball contre une balle rapide et l'antilope s'était affaissée sans un sursaut.

« Je crois que c'est un sacré menteur, dit Pop.

– Nous autres grands fusils ne sommes jamais appréciés. Attendez que nous soyons morts.

– Son idée d'être apprécié est de se faire porter sur nos épaules, dit Pop. Ce coup du rhinocéros, ça lui est monté à la tête.

– Ça va. Regardez bien à partir de maintenant. Fichtre, j'ai bien tiré tout le temps.

– Il me semble me rappeler une certaine gazelle de Grant... »

Pop me taquinait. Moi aussi je m'en souvenais. J'en avais suivi une très belle à travers toute la région après une série de marches d'approche dans la chaleur, puis avais rampé jusqu'à une termitière pour en tirer une qui n'était pas à beaucoup près aussi belle, avais pris appui sur la termitière, l'avais manquée à cinquante mètres, l'avais vue debout en face de moi, absolument immobile, le nez en l'air, et l'avais atteinte à la poitrine. Elle avait culbuté en arrière et, comme je m'approchais d'elle, elle bondit et s'enfuit, en trébuchant. Je m'assis et attendis qu'elle s'arrêtât et quand elle le fit, visiblement blessée, je restai assis là et la visai au cou, lentement et soigneusement, la ratant huit fois de suite, entêté, avec une rage croissante, ne rectifiant rien mais visant exactement le même endroit de la même manière chaque fois, avec les porteurs de fusils qui s'esclaffaient, le camion plein d'autres nègres hilares, P.V.M. et Pop qui ne disaient rien et moi, assis là en proie à une fureur froide-têtue-insensée, décidé à lui rompre le cou plutôt qu'à me lever et risquer de la faire repartir sur cette plaine couverte d'une vapeur chaude, cuisant au soleil en plein midi. Personne ne prononça un mot. Je tendis la main vers M'Cola pour avoir des cartouches fraîches, tirai encore, soigneusement, et ratai et, à la dixième fois, lui brisai son sacré cou. Je partis sans la regarder.

« Pauvre Papa, dit P.V.M.

– C'est la lumière et le vent, dit Pop. Nous ne nous connaissions pas très bien alors. Les balles tombaient toutes au même endroit. Je les voyais faire voler la poussière.

– Je me suis conduit comme un foutu imbécile », dis-je. En tout cas, maintenant je savais tirer. Jusqu'ici, et aidée par des coups de veine, ma chance tenait bon.

Nous arrivâmes en vue du camp et hurlâmes. Personne n'apparut. Finalement Karl sortit de sa tente. Il y rentra dès qu'il nous eut vus, puis sortit de nouveau.

« Hé, Karl », criai-je. Il agita le bras et rentra encore dans sa tente. Il tremblait d'énervement et je vis qu'il avait lavé du sang sur ses mains.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Un rhinocéros, dit-il.

– Vous avez eu des ennuis ?

– Non. Nous l'avons tué.

– Bravo. Où est-il ?

– Là-bas, derrière cet arbre. »

Nous y allâmes. Et il y avait là la tête fraîchement coupée d'un rhinocéros qui était un vrai rhinocéros. Il avait deux fois la taille de celui que j'avais tué. Ses petits yeux étaient fermés et une goutte de sang frais restait au coin de l'œil comme une larme. La tête était une masse énorme et la corne se dressait et se recourbait en arrière suivant une belle courbe. La peau était épaisse d'un pouce là où elle pendait en cape derrière la tête et aussi blanche là où

elle était coupée que de la noix de coco récemment débitée en tranches.

« Combien fait sa corne ? Environ trente pouces ?

– Fichtre non, dit Pop. Pas trente pouces.

– Mais c'est une pien pelle pête, Mr Jackson, dit Dan.

– Oui. Une très belle bête, dit Pop.

– Où l'avez-vous trouvé ?

– Tout près du camp.

– Il était depout dans la prousse. Nous l'avons entendu grogner.

– Nous avons cru que c'était un buffle, dit Karl.

– C'est une pien pelle pête, répéta Dan.

– Je suis rudement content que vous l'ayez eu », dis-je.

Nous étions là tous les trois, désireux de le féliciter, résolus à nous montrer beaux joueurs devant ce rhinocéros dont la petite corne était plus longue que la grande du nôtre, cette énorme merveille de rhinocéros avec la larme à l'œil, ce rhinocéros mort, la tête coupée, et, au lieu de cela, nous parlions tous comme des gens qui vont avoir le mal de mer sur un bateau, ou des gens qui viennent de subir des pertes d'argent considérables.

Nous avions honte et ne pouvions rien y faire. J'avais envie de dire quelque chose de gentil et de cordial et, au lieu de cela :

« Combien de fois avez-vous tiré ? demandai-je.

– Je ne sais pas. Nous n'avons pas compté. Cinq ou six, je pense.

– Cinq, je crois », dit Dan.

Le pauvre Karl, en face de ces trois porteurs de félicitations au triste visage, commençait à sentir la joie que lui avait causée son rhinocéros l'abandonner.

« Nous en avons eu un aussi, dit P.V.M.

– Mais bravo ! dit Karl. Est-il plus gros que celui-ci ?

– Fichtre non. C'est un foutu nabot.

– Je suis désolé », dit Karl. Il le pensait, simplement et sincèrement.

« Pourquoi diable seriez-vous désolé avec un rhinocéros pareil ? Nom d'une pipe, quelle belle bête ! Je vais aller chercher mon appareil et prendre quelques photographies de lui. »

J'allai chercher l'appareil. P.V.M. me prit par le bras et marcha tout contre moi.

« Papa, essaie de te conduire comme un être humain, dit-elle. Pauvre Karl. Tu le rends horriblement malheureux.

– Je le sais, dis-je. J'essaie de ne pas me conduire comme cela. »

Pop était là. Il hocha la tête.

« Je ne me suis jamais senti aussi répugnant, dit-il. Mais c'était comme un coup de pied dans le ventre. Au fond, je suis ravi, naturellement.

– Moi aussi, dis-je. Je préfère qu'il réussisse mieux que moi. Vous le savez. Sincèrement. Mais pourquoi n'a-t-il pas simplement tué un honnête rhinocéros, de deux ou trois pouces de plus que le mien ? Pourquoi a-t-il fallu qu'il en trouve un qui fait paraître le mien ridicule ? Il le rend grotesque.

– Vous pourrez toujours vous rappeler ce coup de fusil.

– Au diable ce coup de fusil. C'était un fichu coup de veine.

– Allons, calmons-nous et essayons de nous conduire avec lui comme des gens civilisés.



– Nous avons été dégoûtants, dit P.V.M.

– Je le sais, dis-je. Et pourtant je m'efforçais d'être cordial. Vous savez que je suis enchanté qu'il l'ait tué.

– Pour cordial, tu l'étais. Vous l'étiez tous les deux, dit P.V.M.

– Mais avez-vous vu M'Cola ? » demanda Pop. M'Cola avait regardé le rhinocéros tristement, avait hoché la tête et s'était éloigné.

« C'est un magnifique rhinocéros, dit P.V.M. Il faut que nous nous conduisions convenablement et que nous mettions Karl de bonne humeur. »

Mais il était trop tard. Nous ne pouvions pas mettre Karl de bonne humeur et pendant longtemps nous ne pûmes pas être de bonne humeur nous-mêmes. Les porteurs arrivèrent au camp avec les charges et nous les voyions tous, et tous ceux de notre équipe, aller à l'endroit où le rhinocéros gisait à l'ombre. Ils étaient tous très silencieux. Seul le skinner était ravi de voir dans le camp une aussi belle tête de rhinocéros.

« M'uzuri sana », me dit-il. Et il mesura sa corne en déplaçant sa main écartée. « Kubwa sana.

– N'Dio. M'uzuri sana, approuvai-je.

– B'wana Kabor l'a tué ?

– Oui.

– M'uzuri sana.

– Oui, approuvai-je. M'uzuri sana. »

Le skinner était le seul gentleman de la bande. Nous avions essayé, pendant toute l'expédition, de ne jamais faire preuve de rivalité. Karl et moi avions essayé de nous laisser mutuellement la meilleure chance sur tout ce qui se présentait. J'avais, sincèrement, une grande affection pour lui et il était dépourvu de tout égoïsme et toujours prêt à s'effacer. Je savais que je tirais mieux que lui et que j'avais toujours plus d'endurance à la marche et, régulièrement, il accumulait des trophées qui rendaient les miens dérisoires en comparaison. Il avait tiré plus mal que n'importe qui sur certains animaux et j'avais mal tiré deux fois pendant l'expédition – sur cette gazelle et sur une outarde dans la plaine – pourtant il l'emportait sur moi sur tout ce qu'on pouvait montrer. Pendant quelque temps, nous en avions plaisanté et je pensais que cela s'arrangerait. Mais cela ne s'arrangeait pas. Pour cette chasse au rhinocéros, j'avais abordé le pays le premier. Nous l'avions envoyé chercher de la viande pendant que nous pénétrions dans une nouvelle région. Nous ne l'avions pas traité trop mal, mais nous ne l'avions pas trop bien traité non plus, et pourtant il m'avait battu. Non seulement battu, cela m'aurait été égal, mais il avait fait paraître mon rhinocéros si petit que je ne pourrais jamais le conserver dans la même petite ville où nous habitions. Il l'avait réduit à rien. Je pouvais me rappeler le coup de fusil que j'avais tiré sur lui et cela rien ne pourrait me l'enlever, sauf qu'il était tellement merveilleux que je savais qu'en dépit de ma scandaleuse confiance en moi, je me demanderais tôt ou tard si ce n'était pas vraiment un simple coup de chance. Ce vieux Karl nous avait bien possédés avec ce rhinocéros. Maintenant il était dans sa tente et écrivait une lettre.

Sous l'auvent de la tente commune, Pop et moi discutâmes ce que nous avions de mieux à faire.

« De toute manière, il a tué son rhinocéros, dit Pop. Cela nous donne du temps. Mais vous ne pouvez pas en rester là.

– Non.

– Mais ce pays ne vaut plus rien maintenant. Il y a quelque chose qui ne va pas. Droopy prétend connaître une bonne région à trois heures d'ici avec les camions et environ une autre heure avec les porteurs. Nous pourrons partir dans cette direction cet après-midi, avec peu de matériel, renvoyer les camions et Karl et Dan pourront aller à M'uto-Umbu où il tuera son oryx.

– Parfait.

– Il a aussi une bonne chance d'avoir un léopard sur cette carcasse de rhinocéros ce soir ou demain matin. Dan dit qu'ils en ont entendu un. Nous essaierons de vous trouver un rhinocéros dans ce pays qui est le pays de Droopy et puis vous les rejoindrez pour la chasse aux koudous. Il faut que nous gardions beaucoup de temps pour cela.

– Parfait.

– Même si vous ne trouvez pas là un oryx, vous en trouverez un ailleurs.

– Même si je n'en trouve pas du tout, cela me sera égal. Nous en trouverons un une autre fois. Mais je veux un

koudou, pourtant.

– Vous en aurez un. Vous pouvez en être sûr.

– J'aimerais mieux en avoir un bon que n'importe quoi d'autre. Je me fiche pas mal de ces rhinocéros en dehors du plaisir de les chasser. Mais j'aimerais en trouver un qui n'aurait pas l'air ridicule à côté de son rhinocéros fabuleux.

– Naturellement. »

Nous mîmes Karl au courant et il dit :

« Tout ce que vous voudrez. Bien sûr. J'espère que vous en trouverez un deux fois plus gros. »

Il le pensait vraiment. Il se sentait mieux maintenant et nous tous aussi.

CHAPITRE V

Le pays de Droopy, quand nous l'atteignîmes ce soir-là, après avoir roulé en pleine chaleur à travers des collines au sol rouge, aux buissons épineux, paraissait épouvantable. Il se trouvait à l'extrémité d'une zone où tous les arbres avaient été cernés pour combattre la mouche tsé-tsé. Et, en face du camp, il y avait un village indigène, sale et poussiéreux. Le sol était rouge et érodé et semblait s'envoler et le camp fut dressé par un grand vent sous l'ombre maigre de quelques arbres morts au flanc d'une colline surplombant un petit ruisseau et le village de boue. Avant la tombée de la nuit, nous suivîmes Droopy et deux guides du pays et, au-delà du village, pour faire une longue escalade jusqu'au sommet d'une crête parsemée de rochers qui dominait une vallée profonde, presque un canyon. De l'autre côté, il y avait des ravins accidentés qui descendaient à pic dans le canyon. Il y avait des arbres touffus dans les ravins et des pentes herbeuses sur les crêtes qui les séparaient et, au-dessus, l'épaisse forêt de bambous de la montagne. Le canyon descendait jusqu'à la Rift Valley, semblant se resserrer à l'extrémité lointaine où il coupait la paroi à pic. Au-delà, au-dessus des crêtes herbeuses et des pentes, il y avait des collines aux forêts épaisses. Ce pays semblait fichtrement mauvais pour la chasse.

« Si vous voyez quelque chose là-bas, il faut descendre jusqu'au fond du canyon. Et puis remonter une de ces pentes boisées et traverser ces sacrés ravins. Vous perdez de vue votre gibier et vous vous tuez à grimper. C'est beaucoup trop raide. C'est le même genre de ravins d'aspect innocent que ceux dans lesquels nous sommes tombés l'autre soir en rentrant au camp.

– Ce n'est pas engageant, approuva Pop.

– J'ai chassé le cerf dans une région analogue. La pente sud de Timber Creek dans le Wyoming. Les pentes sont toutes trop raides. C'est infernal. C'est trop escarpé. Nous allons en voir de toutes les couleurs demain. »

P.V.M. ne dit rien. Pop nous avait conduit là et Pop nous tirerait de là. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était veiller à ce que ses bottes ne lui fissent pas mal aux pieds. Elles lui faisaient un peu mal maintenant et c'était son seul souci.

Je continuai à m'étendre sur les difficultés que présentait le pays et nous rentrâmes au camp dans l'obscurité, tous très sombres et pleins de prévention contre Droopy. Le feu flambait joyeusement dans le vent et nous restâmes assis à regarder la lune se lever et à écouter les hyènes. Après avoir bu quelques verres, nous en voulions un peu moins au pays.

« Droopy jure qu'il est bon, dit Pop. Ce n'est pourtant pas là qu'il voulait aller, dit-il. C'est à un autre endroit un peu plus loin. Mais il jure que celui-ci est bon.

– J'adore Droopy, dit P.V.M. J'ai toute confiance en Droopy. »

Droopy s'approcha du feu avec deux indigènes porteurs de lance.

– « Qu'a-t-il appris ? » demandai-je.

Les indigènes se mirent à parler, puis Pop dit :

« Un de ces sportsmen prétend avoir été pourchassé aujourd'hui par un énorme rhinocéros. Naturellement n'importe quel rhinocéros doit lui paraître énorme quand il le poursuit.

– Demandez-lui quelle longueur avait sa corne. »

L'indigène montra que la corne était aussi longue que son bras. Droopy sourit.

« Dis-lui de s'en aller, dit Pop.

– Où tout cela s'est-il passé ?

– Oh ! quelque part par là, dit Pop. Vous savez. Là-bas. Tout là-bas. Là où ces choses se passent toujours.

– C'est merveilleux. Juste l'endroit où nous voulions aller.

– Ce qu'il y a de bon, c'est que Droopy ne semble pas du tout déprimé, dit Pop. Il a l'air très sûr de lui. Après tout, c'est son idée.

– Oui, mais c'est nous qui devrons grimper.

– Remontez-lui le moral, voulez-vous ? dit Pop à P.V.M.

– Il va me communiquer son cafard.

– Si nous vantions ses talents de chasseur ?

– C'est encore trop tôt dans la soirée. Nom de Dieu, je ne suis pas découragé. Mais j'ai déjà vu ce genre de pays. Cela nous fera du bien à tous. Cela vous fera tomber le ventre, Vieux Père. »

Le lendemain, je découvris que je m'étais trompé du tout au tout sur ce pays.

Nous déjeunâmes avant l'aube et étions en route avant le lever du soleil, escaladant en file indienne la colline qui se trouvait derrière le village. En tête marchaient le guide local avec une lance, puis Droopy avec ma grosse carabine et une bouteille d'eau, puis moi avec le Springfield, Pop avec le Mannlicher, P.V.M. heureuse, comme toujours, de ne rien porter, M'Cola avec la grosse carabine de Pop et une autre bouteille d'eau, et enfin deux citoyens du pays avec des lances, des sacs d'eau et une cantine avec le déjeuner. Nous comptions nous reposer là-haut au milieu de la journée et ne pas rentrer avant la nuit. C'était une montée agréable dans la fraîcheur du matin et bien différente de l'escalade ardue de la même piste la veille au coucher du soleil, quand les rochers et la poussière reflétaient la chaleur du jour. La piste était usée également par le bétail et la poussière était une poudre sèche, maintenant un peu humectée de rosée. Il y avait de nombreuses traces d'hyènes et, comme la piste atteignait une crête de rochers gris qui permettait de plonger des deux côtés dans un ravin profond et se continuait le long du canyon, nous vîmes une fumée de rhinocéros toute fraîche sur une des plaques de terre meuble sous les rochers.

« Il vient de passer, dit Pop. Ils doivent errer par ici pendant la nuit. »

Au-dessous, au fond du canyon, nous pouvions voir la cime des grands arbres et, à travers une percée, l'éclat de l'eau De l'autre côté, il y avait les pentes à pic et les ravins que nous avions examinés la veille. Droopy et le guide local, celui qui avait été poursuivi par le rhinocéros, chuchotaient entre eux. Puis ils prirent un sentier très raide qui descendait en lacet au flanc du canyon.

Nous nous arrêtâmes. Je n'avais pas vu que P.V.M. boitait et, soudain, il y eut une de ces discussions à mi-voix, pleines d'acrimonie familiale, où chacun-des-deux-a-raison, historiquement sur les souliers et les bottes importables du passé, et impérativement sur celles-ci qui faisaient mal.

Pour atténuer la douleur, je coupai le bout des grosses socquettes de laine portées sur des chaussettes ordinaires et puis, une fois les socquettes enlevées, les bottes devinrent possibles. La descente d'une pente raide rendait ces bottes de chasse espagnoles trop courtes du bout et il existait une vieille querelle, à propos de la longueur de la botte et sur la question de savoir si le bottier, dont j'avais pris le parti, sans le savoir d'abord, en simple interprète, et dont j'avais ensuite adopté toute la théorie, patriotiquement et, je le croyais, logiquement, avait triomphé de la difficulté en donnant de la longueur vers le talon. Mais elles faisaient mal maintenant, logique irréfutable, et je n'améliorai pas la situation en déclarant que les chaussures d'hommes, neuves, faisaient toujours mal pendant des semaines, avant de devenir confortables.

Maintenant, les grosses socquettes ôtées, avançant avec précaution, éprouvant la pression du cuir contre les doigts de pied, la dispute finie, P.V.M. n'avait pas envie de souffrir, mais d'avancer et de faire plaisir à Mr J.P. et j'avais honte de m'être mis à jurer à cause d'une paire de bottes, d'avoir voulu avoir raison contre la douleur, d'avoir voulu avoir raison en général, d'avoir jamais voulu avoir raison. Je fis halte pour le lui murmurer, nous sourîmes tous deux de ce que nous murmurions, tout allait bien maintenant, les bottes aussi, sans les grosses socquettes, et je détestais tous les salauds qui veulent toujours avoir raison, en particulier un ami américain absent, puisque je venais de me retrancher de cette catégorie et ne voudrais plus jamais avoir raison, et, observant Droopy en tête, nous descendîmes la longue pente de la piste jusqu'au fond du canyon où les arbres étaient grands et serrés et où le sol du canyon qui, d'en haut, semblait une étroite entaille, donnait passage à un ruisseau bordé par la forêt.

Nous étions à l'ombre d'arbres aux grands troncs lisses encerclés à la base par des racines qui montaient en arêtes arrondies le long du tronc comme des artères ; les troncs étaient de ce jaune vert d'une forêt française un jour d'hiver après la pluie. Mais ces arbres avaient des branches étendues et très feuillues et, au-dessous d'eux, dans le lit du ruisseau au soleil, des roseaux semblables à du papyrus poussaient serrés comme les blés et hauts de trois mètres. Il y avait une piste de gibier à travers l'herbe le long du ruisseau et Droopy était penché pour la regarder. M'Cola le rejoignit et l'examina et ils la suivirent tous deux sur une petite distance, se baissant dessus, puis revinrent vers nous.

« Nyati, murmura M'Cola. Buffles. »

Droopy parla bas à Pop et puis Pop dit, doucement, dans un murmure rauque, enroué par le whisky :

« Ce sont des buffles qui ont descendu la rivière. Droopy dit qu'il y a de grands mâles. Ils ne sont pas encore revenus.

– Suivons-les, dis-je. J'aime mieux avoir un autre buffle qu'un rhinocéros.

– Nous aurons tout autant de chances de trouver aussi du rhinocéros, dit Pop.



– Bon Dieu, ce pays paraît magnifique, dis-je.

– Splendide, dit Pop. Qui l'aurait cru ?

– Les arbres sont comme les tableaux d'André, dit P.V.M. C'est simplement merveilleux. Regarde ce vert. C'est du Masson. Pourquoi un bon peintre ne peut-il pas visiter ce pays ?

– Et tes bottes ?

– Ça va. »

En suivant la piste du buffle, nous marchions très lentement et sans bruit. Il n'y avait pas de vent et nous savions que, quand la brise se lèverait, elle viendrait de l'est et remonterait le canyon vers nous. Nous suivîmes la piste le long du lit de la rivière et, au fur et à mesure que nous avancions, l'herbe devenait plus haute. Deux fois il nous fallut nous coucher pour ramper et les roseaux étaient si épais qu'on n'y voyait pas à deux pas. Droop trouva aussi une fumée fraîche de rhinocéros, dans la boue. Je commençais à me demander ce qui arriverait si un rhinocéros débouchait en trombe dans ce tunnel et ce que ferait chacun de nous. C'était excitant mais cela ne me plaisait pas. Nous avions trop l'air d'être pris au piège et il fallait penser à P.V.M. Puis, comme le ruisseau décrivait une courbe et que nous sortions des hautes herbes vers la rive, je sentis nettement l'odeur du gibier. Je ne fume pas et, en Amérique, j'avais plusieurs fois, à la saison du rut, senti les élans avant de les voir et je peux sentir distinctement l'endroit où un vieux mâle s'est couché dans la forêt. L'élan a une forte odeur musquée. C'est une odeur forte mais agréable et je la connais bien, mais cette odeur-là je ne la connaissais pas.

« Je peux les sentir », murmurai-je à Pop. Il me crut.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas, mais cela sent très fort. Vous ne sentez pas ?

– Non.

– Demandez à Droopy. »

Droopy hocha la tête et sourit.

« Ils prisent, dit Pop. Je ne sais pas s'ils peuvent sentir ou non. »

Nous entrâmes dans un autre lit de roseaux très hauts au-dessus de nos têtes, posant chaque pied sur le sol en silence avant de lever l'autre, marchant aussi doucement que dans un rêve ou un film au ralenti. Je pouvais sentir quelque chose très distinctement, tout le temps, à certains moments plus fort qu'à d'autres. Je n'aimais pas cela du tout. Nous étions tout près de la rive et, devant nous, la piste continuait droit à travers un vaste marais avec des roseaux plus grands que tous ceux que nous avions vus jusqu'ici.

« Je les sens fichtrement près, dis-je à Pop. Sans blague. Vraiment.

– Je vous crois, dit Pop. Si nous montions sur la berge pour fouiller ce côté-ci ? Nous serions au-dessus d'eux.

– Bon. »

Puis, quand nous fûmes en haut, je dis :

« Ces grands machins me font peur. Je n'aimerais pas chasser là-dedans.

– Vous aimeriez chasser l'éléphant là-dedans ? murmura Pop.

– Je ne le ferais pas.

– Est-ce qu'on chasse vraiment l'éléphant dans de l'herbe pareille ? demanda P.V.M.

– Oui, dit Pop. On monte sur les épaules de quelqu'un pour tirer. »

« Des hommes plus braves que moi, pensai-je. Je ne le ferais pas. »

Nous suivîmes la rive droite, couverte d'herbes, sur une sorte de banquette, à découvert maintenant, examinant une dépression pleine de grands roseaux secs. Plus loin, sur la rive opposée, il y avait les arbres touffus et, au-dessus d'eux, la pente raide du canyon. On ne pouvait pas voir le ruisseau. Au-dessus de nous, à droite, il y avait les collines, avec des bouquets d'arbres fruitiers. Devant, à l'extrémité du marais de roseaux, les rives se rapprochaient et les branches des grands arbres couvraient presque le ruisseau. Soudain Droopy me prit par le bras et nous nous accroupîmes tous deux. Il me mit la grosse carabine dans la main et prit le Springfield. Il étendit la

main et, dans une courbe de la rive, je vis la tête d'un rhinocéros avec une longue corne qui semblait merveilleuse. La tête se balançait et je pouvais voir les oreilles se dresser, voir les petits yeux de cochon. J'ôtai le cran de sûreté et fis signe à Droopy de se baisser. Puis j'entendis M'Cola dire : « Toto ! Toto ! » et il me saisit le bras. Droopy murmurait : Manamouki ! Manamouki ! » très vite, et lui et M'Cola avaient une peur terrible que je tirasse. C'était une femelle avec un petit et, comme je baissais ma carabine, elle poussa un grognement, écrasa les roseaux et disparut. Je n'avais pas vu le petit. Nous pouvions voir les roseaux frémir là où ils passaient tous deux et puis tout fut calme.

« C'est fichtrement dommage, murmura Pop. Elle avait une corne magnifique.

– J'étais tout prêt à la tuer, dis-je. Je n'avais pas vu que c'était une femelle.

– M'Cola a vu le petit. »

M'Cola parlait bas à Pop et secouait la tête avec insistance.

« Il dit qu'il y a un autre rhinocéros par là, dit Pop. Il l'a entendu grogner.

– Allons plus haut, nous pourrons les voir s'ils débouchent et leur jeter quelque chose, dis-je.

– Bonne idée, approuva Pop. Le mâle est peut-être par là. »

Nous montâmes un peu plus haut sur la berge pour surplomber les grands roseaux et, Pop ayant chargé son fusil et moi ôté le cran de sûreté du mien, M'Cola lança un gourdin dans les roseaux là où il avait entendu le grognement. Il y eut un grognement chuintant et pas un mouvement dans les roseaux. Puis il y eut un bruit de craquement un peu plus loin et nous vîmes les roseaux onduler à cause de quelque chose qui se ruait à travers eux vers la rive opposée, mais nous ne pouvions pas voir ce qui provoquait ce frémissement. Puis je vis le dos noir, les cornes largement écartées, dressées en pointe et ensuite la ruée rapide d'un buffle escaladant l'autre rive. Il montait, le cou tendu, la tête lourde de cornes, le garrot arrondi comme celui d'un taureau de combat. Je visais l'endroit où le cou rejoint l'épaule quand Pop m'arrêta.

« Il n'est pas gros, dit-il doucement. Ne le tuez pas à moins d'avoir besoin de sa viande. »

Il me paraissait gros à moi et, maintenant, il se tenait la tête dressée, de flanc, la tête tournée vers nous.

« Mon permis me donne droit à trois encore et nous quittons leur pays, dis-je.

– C'est de la viande excellente, murmura Pop. Allez-y alors. Tuez-le. Mais soyez prêt pour le rhinocéros dès que vous aurez tiré. »

Je m'assis, trouvant la grosse carabine lourde et peu familière, visai l'épaule du buffle, appuyai et pressai sur le chien sans tirer. Au lieu du départ doux et lié du Springfield, avec un déclic franc à la fin, cette détente donnait l'impression, en tirant, d'un métal collé à un autre métal. C'était comme lorsque l'on tire dans un cauchemar. Je ne pouvais pas tirer et je corrigeai mon écart, retins ma respiration et pressai sur la détente. Elle céda avec une secousse et il y eut une explosion brutale d'où je sortis pour voir le buffle toujours sur ses jambes et s'enfuyant hors de ma vue vers la gauche, pour tirer une seconde fois et lancer une charge d'éclats de rocher et de poussière sur sa croupe. Il était hors de portée avant que j'aie pu recharger le quatre-soixante-dix à double canon et nous avions tous entendu le grognement et le bruit d'un autre rhinocéros qui avait débuché de la partie la plus basse du marais et avait continué son chemin sous les gros arbres de notre côté, laissant à peine entrevoir sa masse à travers les roseaux.

« C'était le mâle, dit Pop. Il descend le long du ruisseau.

– N'Dio. Doumi, Doumi. » Droopy insistait sur le fait que c'était un mâle.

« J'ai touché ce foutu buffle, dis-je. Dieu sait où. Au diable ces carabines lourdes. Cette détente m'a mis dedans.

– Vous l'auriez tué avec le Springfield, dit Pop.

– J'aurais au moins su où je l'avais touché. Je croyais qu'avec le quatre-soixante-dix je le tuerais ou le raterais, dis-je. Au lieu de cela, maintenant, il est blessé.

– Il attendra, dit Pop. Nous allons lui donner tout le temps.

– J'ai peur de l'avoir touché au bas-ventre.

– On ne peut pas savoir. En courant vite comme cela, il sera peut-être mort au bout de cent mètres.

– Au diable ce quatre-soixante-dix, dis-je. Je ne peux pas tirer avec. La détente ressemble à une clef à ouvrir les

boîtes de sardines au dernier tour.

– Venez, dit Pop. Nous avons Dieu sait combien de rhinocéros dispersés autour de nous.

– Et le buffle ?

– Nous aurons tout le temps voulu pour lui plus tard. Il faut le laisser refroidir. Le laisser s'épuiser.

– Supposez que nous ayons été là-dedans avec ces bêtes sortant de partout.

– Oui », dit Pop.

Tout ceci à voix basse. Je regardai P.V.M. Elle ressemblait à quelqu'un qui s'amuse à une opérette.

« As-tu vu où est entrée la balle ?

– Je n'en sais rien, murmura-t-elle. Crois-tu qu'il y en ait d'autres là-dedans ?

– Des milliers, dis-je. Qu'allons-nous faire, Pop ?

– Le mâle est peut-être juste de l'autre côté de la courbe, dit Pop. Venez. »

Nous suivîmes la rive, les nerfs tendus et, comme nous approchions de la partie plus étroite du marais, il y eut une nouvelle ruée de quelque chose de gros à travers les hautes tiges. Je tenais ma carabine prête contre toute bête qui se montrerait. Mais il n'y avait qu'un mouvement des roseaux. M'Cola fit signe avec la main de ne pas tirer.

« Le maudit veau ! dit Pop. Il devait y en avoir deux. Où est ce foutu mâle ?

– Comment diable les reconnaissez-vous ?

– A leur taille. »

Nous étions là debout à regarder dans le lit du ruisseau, dans l'ombre sous les branches des grands arbres et, devant nous, en aval du ruisseau, quand M'Cola désigna la colline à notre droite.

« Faro », murmura-t-il, et il me tendit les jumelles.

Au flanc de la colline, large, noir, regardant droit vers nous, les oreilles mobiles et la tête dressée, se balançant tandis qu'il humait le vent, il y avait un autre rhinocéros. Aux jumelles il semblait énorme. Pop l'étudiait avec ses jumelles.

« Il n'est pas mieux que celui que vous avez déjà, dit-il doucement.

– Je peux l'atteindre juste au point vulnérable, murmurai-je.

– Vous n'avez plus droit qu'à un, murmura Pop. Il faut qu'il soit beau. »

Je tendis les jumelles à P.V.M.

« Je peux le voir à l'œil nu, dit-elle. Il est énorme.

– Il va peut-être charger, dit Pop. Alors il faudra que vous tiriez. »

Puis, tandis que nous regardions, un autre rhinocéros débucha de derrière un grand arbre à la cime feuillue. Il était passablement plus petit.

« Bon Dieu, c'est un jeune, dit Pop. Celle-là est une mère. Heureusement que vous n'avez pas tiré. Et elle est fichtrement capable de charger.

– Est-ce la même femelle ? murmurai-je.

– Non. L'autre avait une corne épatante. »

Nous éprouvions tous cette exaltation nerveuse, digne d'un ivrogne hilare, que provoque une profusion soudaine, une profusion idiote de gibier. C'est un sentiment qui peut naître à l'occasion de n'importe quelle espèce de gibier ou de poisson qui est rare en général et que, soudain, on découvre ridiculement, incroyablement abondant.

« Regardez-la. Elle sait qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Mais elle ne peut ni nous voir ni nous sentir.

– Elle a entendu le coup de feu.





– Elle sait que nous sommes ici. Mais elle ne peut pas comprendre. »

Le rhinocéros avait l'air si énorme, si ridicule et si beau à voir ; je visai sa poitrine.

« Ce serait un bon coup.

– Parfait, dit Pop.

– Qu'est-ce que nous allons faire ? » dit P.V.M. Elle avait le sens pratique.

« Nous allons tourner autour, dit Pop.

– Si nous restons baissés, je ne crois pas que notre odeur montera là-haut quand nous l'aurons dépassée.

– On ne sait jamais, dit Pop. Nous n'avons pas envie qu'elle charge. »

Elle ne chargea pas, mais baissa la tête, finalement, et se mit à gravir la colline suivie de son jeune presque adulte.

« Maintenant, dit Pop, nous allons laisser Droop passer devant pour voir s'il trouve les traces du mâle. Nous pouvons nous asseoir. »

Nous nous assîmes à l'ombre et Droopy suivit une des rives du ruisseau et le guide du pays l'autre. Ils revinrent et dirent que le mâle était parti en aval.

« L'un de vous a-t-il vu quelle sorte de corne il avait ? demandai-je.

– Droop a dit qu'elle était bien. »

M'Cola avait un peu grimpé sur la colline. Il s'accroupit et nous fit signe d'avancer.

« Nyati, dit-il la main levée vers le visage.

– Où ? » lui demanda Pop. Il tendit la main, accroupi et, pendant que nous rampions vers lui, il me tendit les jumelles. Les buffles étaient très loin sur la crête en surplomb d'une des pentes escarpées du canyon, à une grande distance du ruisseau. Nous pûmes voir six, puis huit buffles, noirs, l'encolure lourde, les cornes brillantes, debout au sommet de la crête. Certains broutaient et d'autres, la tête dressée, guettaient.

« Celui-ci est un mâle, dit Pop, regardant avec les jumelles.

– Lequel ?

– Le second à partir de la droite.

– Il me semble que ce sont tous des mâles.

– Ils sont à une grande distance. Celui-là est un beau mâle. Maintenant il faut que nous traversions le ruisseau et essayions d'arriver au-dessus d'eux.

– Est-ce qu'ils vont rester là ?

– Non. Ils vont probablement descendre dans le lit du ruisseau dès qu'il fera chaud.

– En route. »

Nous traversâmes le ruisseau sur un tronc puis sur un autre et, de l'autre côté, à mi-hauteur de la colline, il y avait une piste profonde de gibier qui montait le long de la rive sous les branches très feuillues des arbres. Nous avancions très vite, mais marchions avec prudence et, au-dessus de nous, le lit du ruisseau était caché sous un feuillage serré. Il était encore tôt dans la matinée, mais la brise se levait et les feuilles bougeaient au-dessus de nos têtes. Nous traversâmes un ravin qui descendait jusqu'au ruisseau, entrant dans les broussailles épaisses pour ne pas nous faire voir et nous baissant tandis que nous traversions en passant derrière des arbres une petite bande de terrain à découvert, puis, utilisant le ressaut du ravin pour nous cacher, nous grimpâmes de façon à atteindre le flanc de la colline au-dessus des buffles pour descendre sur eux. Nous fîmes halte à l'abri de la crête, je transpirais abondamment et fixai un mouchoir à l'intérieur de la coiffe de mon Stetson et nous envoyâmes Droop en avant en reconnaissance. Il revint disant qu'ils étaient partis. De là-haut, nous ne pouvions rien voir et nous coupâmes à travers le ravin et le flanc de la colline pensant peut-être les intercepter pendant qu'ils se dirigeaient vers le ruisseau. La colline suivante avait brûlé et, à sa base, il y avait une zone de buissons brûlés. Dans la cendre, il y avait les traces des buffles qui étaient descendus et avaient pénétré dans la jungle épaisse du lit du ruisseau. Là, il y avait trop de broussailles et trop de lianes pour qu'on pût les suivre. Il n'y avait pas de traces descendant le long du ruisseau et nous savions qu'ils se trouvaient dans cette partie du lit du ruisseau dans laquelle notre regard avait

plongé pendant que nous étions sur la piste. Pop dit que nous ne pourrions rien faire là-dedans. Les buissons étaient si épais que, si nous les débuchions, nous ne pourrions pas tirer. On ne pourrait pas en distinguer un d'un autre, dit-il. Tout ce qu'on verrait ce serait une mêlée noire. Un vieux mâle doit être gris mais un bon chef de troupeau peut être aussi noir qu'une femelle. Cela ne servirait à rien de les débucher comme cela.

Il était dix heures maintenant et il faisait très chaud à découvert, le soleil tapait dur et la brise soulevait les cendres du sol calciné pendant que nous marchions. Tout le gibier allait être à présent dans les fourrés. Nous décidâmes de trouver un endroit ombragé et de nous étendre et de lire au frais, de déjeuner et de laisser passer la partie chaude de la journée.

Au-delà de la région brûlée, nous arrivâmes vers le ruisseau et nous arrêtâmes, en sueur, à l'ombre de quelques très grands arbres. Nous déballâmes nos vestes de cuir et nos manteaux de pluie et les étendîmes sur l'herbe au pied des arbres, pour pouvoir nous appuyer contre les troncs. P.V.M. prit les livres et M'Cola alluma un petit feu et fit bouillir de l'eau pour le thé.

La brise se levait et nous l'entendions dans les hautes branches. Il faisait frais à l'ombre, mais si vous bougiez au soleil ou quand l'ombre tournait pendant que vous lisiez de sorte qu'une partie de votre personne sortait de l'ombre, le soleil était accablant. Droopy était allé jusqu'au ruisseau pour regarder un peu et, tandis que nous étions étendus là et lisions, je pouvais sentir la chaleur du jour, l'assèchement de la rosée, la chaleur sur les feuilles et le poids du soleil sur le ruisseau.

P.V.M. lisait L'Or espagnol de George A. Birmingham et elle dit que ce n'était pas bon. J'avais toujours les Récits de Sébastopol de Tolstoï et dans le même volume je lisais une histoire appelée Les Cosaques qui était très bonne. Il y avait dedans la chaleur de l'été, les moustiques, le sentiment de la forêt aux différentes saisons, et cette rivière que les Tartares traversaient pour faire des coups de main, et je vivais encore dans cette Russie.

Je pensais combien était réelle cette Russie de l'époque de notre Guerre civile, aussi réelle que tout autre endroit, que le Michigan, ou la prairie au nord de la ville, et les bois autour de l'élevage de gibier d'Evans, et comment, à travers Tourgueniev, je savais que j'y avais vécu, de même j'avais appartenu à la famille Buddenbrooks et étais entré et sorti par la fenêtre de mon amante dans Le Rouge et le Noir, ou étais arrivé un matin aux portes de Paris et avais vu Salcède écartelé par les chevaux sur la place de Grève. Je voyais tout cela. Et c'était moi qu'ils n'avaient pas brisé sur la roue parce que j'avais été poli avec le bourreau la fois où ils avaient tué Coconas et moi, et je me rappelle la veille de la Saint-Barthélemy et comment nous avons pourchassé les huguenots cette nuit-là, et la fois où ils m'ont pris au piège dans la maison de ma dame et pas de sentiment plus vrai que celui qu'on éprouve en trouvant la porte du Louvre fermée ou en regardant son corps dans l'eau là où il était tombé du mât, et toujours l'Italie, meilleure que n'importe quel livre. M'étendre dans les bois de châtaigniers, et dans la brume d'automne derrière le Dôme, traverser la ville jusqu'à l'Ospedale Maggiore, les clous de mes souliers résonnant sur les pavés et au printemps des averses soudaines dans les montagnes et l'odeur du régiment comme une pièce de bronze dans la bouche. Donc dans la chaleur le train s'arrêtait à Desenzano et il y avait le lac de Garde et ces troupes sont la légion tchèque, et la fois suivante il pleuvait, et la fois suivante il faisait noir, et la fois suivante vous longiez le lac dans un camion, et la fois suivante vous veniez d'ailleurs, et la fois suivante vous y alliez à pied de Sirmione dans l'obscurité. Car nous sommes tous allés là dans les livres et en dehors des livres – et là où nous allons, si nous connaissons notre métier, vous pouvez y aller comme nous. Un pays, à la fin, est usé par l'érosion et la poussière s'envole, et les gens meurent tous et aucun n'a la moindre importance et ne dure, sauf ceux qui pratiquent les arts, et ceux-ci à présent souhaitent cesser leur travail parce qu'il est trop difficile, trop solitaire, et n'est pas à la mode. Un millier d'années rendent les conditions économiques dérisoires, et une œuvre d'art dure éternellement, mais elle est très difficile à faire et, actuellement, elle n'est plus à la mode. Les gens ne veulent plus faire d'œuvres d'art parce qu'elles seront démodées et que la vermine qui grouille sur la littérature ne les louera pas. Et aussi parce que c'est très difficile. Alors quoi ? Alors je continuerai à lire ce que Tolstoï écrivait sur la rivière que les Tartares traversaient pendant leurs coups de main, et sur le vieux chasseur ivre et la jeune fille et comment c'était pendant les différentes saisons.

Pop lisait Richard Carvell. Nous avions acheté ce qu'on trouvait à Nairobi et nous étions presque arrivés au bout de nos livres.

« J'ai déjà lu celui-ci, dit Pop. Mais c'est une bonne histoire.

– Je me la rappelle à peine. Mais je l'avais trouvée bonne.

– C'est une rudement bonne histoire. Mais je regrette de l'avoir déjà lue.

– Ce livre-ci est terrible, dit P.V.M. Tu ne pourrais pas le lire.

– Tu veux le mien ?

– Ne fais pas de manières, dit-elle. Je vais le finir.

– Allons, prends-le !



– Je te le rendrai tout de suite.

– Hé, M'Cola, dis-je. De la bière ?

– N'Dio », dit-il avec beaucoup de force, et de la caisse qu'un des indigènes avait portée sur sa tête il sortit, dans sa gaine de paille, une bouteille de bière allemande, une des soixante-quatre que Pop avait achetées au comptoir commercial allemand. Le goulot était entouré de papier d'argent et sur l'étiquette jaune et noire il y avait un cavalier en armure. Elle était encore toute fraîche de la fraîcheur de la nuit et ouverte avec l'ouvre-boîte elle coula crémeuse dans trois gobelets, avec une mousse épaisse et beaucoup de corps.

« Non, dit Pop. Très mauvais pour le foie.

– Allons.

– Bon. »

Nous bûmes tous et quand M'Cola ouvrit la seconde bouteille Pop refusa fermement.

« Buvez. Ça vous fait plus plaisir qu'à moi. Je vais faire un somme.

– P.V.M.?

– Rien qu'un peu.

– Tout pour moi », dis-je. M'Cola sourit et hocha la tête en me voyant boire tant. Je m'appuyai contre l'arbre et regardai le vent amener les nuages et bus lentement la bière à la bouteille. Elle était plus fraîche de cette façon et c'était de l'excellente bière. Un peu plus tard, Pop et P.V.M. s'étant endormis tous les deux, je récupérai les Récits de Sébastopol et lus encore Les Cosaques. C'était une bonne histoire.

Quand ils se réveillèrent, nous déjeunâmes avec des tranches de filet froid, du pain, de la moutarde, des prunes en conserve et bûmes la troisième et dernière bière. Puis nous bûmes à nouveau et nous endormîmes tous. J'avais soif en me réveillant et dévissai le bouchon d'une bouteille d'eau, quand j'entendis le grognement d'un rhinocéros et un grand bruit dans les broussailles du lit du ruisseau. Pop était réveillé et l'entendit aussi et nous prîmes nos carabines, sans parler, et nous dirigeâmes vers l'endroit d'où était venu le bruit. M'Cola trouva les traces. Le rhinocéros avait remonté le ruisseau, évidemment il nous avait sentis quand il n'était plus qu'à trente mètres et était monté plus haut. Nous ne pouvions pas suivre les traces du côté où le vent soufflait, aussi nous nous éloignâmes du ruisseau afin de revenir à l'endroit où l'herbe était brûlée pour nous placer au-dessus de lui et puis nous chassâmes très soigneusement contre le vent le long du ruisseau, à travers un fourré très épais mais nous ne le trouvâmes pas. Finalement, Droopy découvrit l'endroit où il était monté de l'autre côté du ruisseau et avait pénétré dans la colline.

D'après les traces, il ne semblait pas particulièrement grand.

Nous étions très loin du camp, à quatre heures au moins en marchant comme à l'aller, et au retour il y aurait beaucoup à grimper, il y aurait certainement cette longue montée pour sortir du canyon ; nous avions à nous occuper d'un buffle blessé et, quand nous sortîmes de nouveau de la zone brûlée, nous décidâmes d'aller chercher P.V.M. et de nous mettre en route. Il faisait encore chaud, mais le soleil commençait à décliner et pendant une grande partie du chemin nous serions sur la piste bien ombragée sur la haute berge au-dessus du ruisseau. Quand nous retrouvâmes P.V.M., elle feignit d'être indignée parce que nous étions partis et l'avions laissée seule, mais elle le faisait pour nous taquiner.

Nous partîmes, Droop et son porteur de lance en tête, longeant l'ombre de la piste que le soleil interrompait çà et là en perçant à travers les feuilles. Au lieu du frais parfum de la forêt au petit matin, il y avait une mauvaise odeur pareille à celle de la fiente de chat.

« Qu'est-ce qui pue ? murmurai-je à Droop.

– Les babouins », dit-il.

Toute une tribu de singes avait passé devant nous et leur fiente jonchait le sol. Nous arrivâmes là où les rhinocéros et le buffle étaient sortis des roseaux et je repérai l'endroit où je croyais que se trouvait le buffle quand j'avais tiré. M'Cola et Droopy cherchaient la piste comme des chiens et je croyais qu'ils étaient à cinquante mètres au moins trop haut sur la berge quand Droopy brandit une feuille.

« Il y a du sang », dit Pop. Nous montâmes jusqu'à eux. Il y avait une grande quantité de sang, noir maintenant, sur l'herbe, et la piste était facile à suivre. Droop et M'Cola marchaient chacun d'un côté, laissant la trace entre eux, désignant cérémonieusement chaque tache de sang avec une longue tige d'herbe. J'avais toujours pensé qu'il vaudrait mieux que l'un suivît la trace lentement et l'autre en avant, mais ils procédaient toujours ainsi, la tête

courbée, désignant chaque flaque sèche avec leurs tiges d'herbe et parfois, quand ils retrouvaient la piste après l'avoir perdue, se baissant pour ramasser une herbe ou une feuille avec la tache noire. Je les suivais avec le Springfield, puis venait Pop, P.V.M. derrière lui. Droop portait ma grosse carabine et Pop avait la sienne. M'Cola avait le Mannlicher de P.V.M. sur l'épaule. Aucun de nous ne parlait et nous semblions tous considérer cela comme une affaire assez sérieuse. Dans de hautes herbes, nous trouvâmes du sang, à une assez grande hauteur sur les feuilles des deux côtés de la piste, là où le buffle avait marché dans l'herbe. Cela signifiait qu'il était traversé de part en part. On ne pouvait plus maintenant dire la couleur primitive du sang, mais, pendant un instant, j'espérai qu'il avait été touché aux poumons. Mais plus loin, nous trouvâmes sur les rochers des excréments avec du sang dedans et puis, pendant quelque temps, il avait lâché partout où il marchait du crottin taché de sang. Il semblait bien maintenant qu'il avait été blessé au bas-ventre ou à l'estomac. J'en avais de plus en plus honte.

« S'il arrive, ne vous occupez pas de Droopy ou des autres, murmura Pop. Ils s'en iront du milieu. Arrêtez-le.

– En pleine gueule, dis-je.

– N'essayez pas de faire de fantaisies », dit Pop.

La trace montait régulièrement, puis revenait deux fois sur elle-même et sur une certaine distance semblait errer, sans but, au milieu des rochers. Une fois elle descendit jusqu'au ruisseau, traversa un filet d'eau et puis remonta sur la même rive, à travers les arbres.

« Je crois que nous le trouverons mort », murmurai-je à Pop. Cette boucle sans but m'avait fait l'imaginer lent et grièvement blessé, se préparant à se coucher.

– Je l'espère », dit Pop.

Mais la piste continuait, là où il y avait peu d'herbe maintenant, et l'on suivait la trace plus lentement et plus difficilement. Il n'y avait plus de trace visible pour moi, seulement la direction probable qu'il prendrait, confirmée par une brillante tache noire de sang séché sur une pierre. Plusieurs fois nous la perdîmes tout à fait et, cherchant tous trois des indices, l'un de nous en trouvant un le montrait, murmurait « Damu » et nous repartions de nouveau. Finalement la piste descendit une pente rocheuse exposée aux derniers rayons du soleil, jusqu'au lit d'un ruisseau où il y avait une longue, large étendue des plus grands roseaux morts que nous ayons jamais vus. Ils étaient plus hauts et plus épais que dans le marais d'où le buffle était sorti ce matin et il y avait de nombreuses pistes de gibier qui se perdaient dedans.

« Ce n'est pas assez bon pour qu'on y emmène la petite Memsahib, dit Pop.

– Qu'elle reste ici avec M'Cola, dis-je.

– Ce n'est pas assez sûr pour la petite Memsahib, répéta Pop. Je ne sais pas pourquoi nous l'avons laissé venir.

– Elle peut attendre ici. Droop a envie de continuer.

– Vous avez raison. Nous allons regarder.

– Reste ici avec M'Cola », murmurai-je par-dessus mon épaule.

Nous suivîmes Droopy dans l'herbe haute, drue, qui s'élevait à cinq pieds au-dessus de notre tête, marchant avec précaution sur la trace du gibier, penchés en avant, essayant de respirer sans bruit. Je pensais aux buffles, comment ils nous étaient apparus la fois où nous en avions tué trois, comment le vieux taureau était sorti des buissons, tout assommé qu'il était, et je pouvais voir les cornés, le garrot baissé, le museau en avant, les petits yeux, le rouleau de graisse et de muscles sur son cou gris, au poil rare, à la peau écailleuse, cette lourde puissance et cette rage qui étaient en lui, et je l'admirais et le respectais, mais il était lent et, tout le temps que nous tirions, je savais que c'était réglé et que nous l'avions. C'était différent cette fois, il n'est pas question de tirer vite, je ne pourrai pas le tirer s'il se montre à découvert, assommé, s'il vient maintenant il faudra que je sois très calme intérieurement et tire au museau quand il chargera la tête en avant. Il faudra qu'il baisse la tête pour foncer, comme n'importe quel taureau, et cela découvrira l'endroit où les boys se mouillent les phalanges et je logerai une balle là et puis je devrai faire un pas de côté dans l'herbe et, à partir de ce moment-là, il appartiendra à Pop, à moins que je puisse garder ma carabine en sautant. J'étais sûr de pouvoir l'atteindre et sauter si je pouvais attendre que sa tête fût baissée. Je savais que je pouvais faire cela et que le coup de feu le tuerait, mais combien de temps cela prendrait-il ? C'était toute la question. Combien de temps cela prendrait-il ? Maintenant j'avançais, sûr qu'il était là-dedans, j'éprouvais l'ivresse, la meilleure ivresse de toutes, d'une certaine action imminente, une action dans laquelle vous avez quelque chose à faire, dans laquelle vous pouvez tuer et vous en sortir, en faisant quelque chose que vous ignorez et dont vous n'avez pas peur, sans avoir personne de qui vous soucier et aucune responsabilité, sauf d'accomplir quelque chose que vous êtes sûr de pouvoir accomplir, et j'avançais doucement, surveillant le dos de Droopy et n'oubliant pas d'empêcher la sueur d'embuer mes verres quand j'entendis un bruit derrière nous et tournai la tête. C'était P.V.M. avec M'Cola marchant sur nos traces.

« Pour l'amour du ciel ! » dit Pop. Il était furieux.

Nous la fîmes sortir de l'herbe et monter sur la berge et lui expliquâmes qu'elle devait attendre là. Elle n'avait pas compris qu'elle devait rester en arrière. Elle m'avait entendu murmurer quelque chose, mais croyait que je lui disais de se mettre derrière M'Cola.

« Cela m'a fait peur, dis-je à Pop.

– Elle est comme un petit fox-terrier, dit-il. Mais c'est trop mauvais par ici. »

Nous guettions par-dessus toute cette herbe.

« Droop a envie de continuer, dis-je. J'irai aussi loin qu'il voudra. Quand il dira non, nous arrêterons. Après tout, j'ai touché ce salaud au bas-ventre.

– Il ne faut pas faire d'idioties, pourtant.

– Je tuerai ce salaud si je peux lui tirer dessus. S'il se montre, il faudra bien que je tire. »

La peur que P.V.M. nous avait faite me rendait bruyant.

« Venez ». dit Pop.

Nous suivîmes Droopy dans l'herbe et cela devenait toujours pire et je ne sais pas ce que faisait Pop, mais à mi-chemin environ je pris la grosse carabine et ôtai le cran de sûreté et mis la main sur la détente et j'étais plutôt nerveux quand Droopy s'arrêta et hocha la tête et murmura : « Hapana. » C'était devenu si épais qu'on ne voyait pas à un pied devant soi et il n'y avait que des tournants et des courbes. C'était vraiment mauvais et le soleil n'était plus que sur le flanc de la colline maintenant. Nous étions contents tous les deux parce que c'était Droopy qui avait donné le signal d'arrêt et je me sentais soulagé. L'herbe où nous l'avions suivi avait fait paraître très ridicule la façon dont j'avais espéré l'abattre et je savais que nous ne pouvions compter que sur Pop qui l'achèverait avec son quatre cent cinquante numéro deux, après que je l'eusse peut-être manqué avec ce sacré quatre cent soixante-dix. Je ne croyais plus à rien maintenant, sauf au bruit qu'il faisait.

Nous étions de retour quand nous entendîmes les porteurs sur le flanc de la colline crier et nous courûmes à grand bruit à travers les roseaux pour essayer d'atteindre un point assez élevé pour pouvoir tirer. Ils agitaient les bras et criaient que le buffle était sorti des roseaux et avait passé près d'eux et puis M'Cola et Droopy montrèrent quelque chose de la main et Pop me prit par le bras, essayant de m'entraîner là où je pourrais les voir et puis, au soleil, haut sur la pente contre les rochers, je vis deux buffles. Ils brillaient très noirs au soleil et l'un était beaucoup plus grand que l'autre et je me rappelle avoir pensé que c'était notre mâle et qu'il avait rencontré une femelle et qu'elle l'avait entraîné. Droop me passa le Springfield et je glissai mon bras dans la bretelle et visai le buffle entièrement visible maintenant dans l'ouverture. Je me glaçai intérieurement et tins le point de mire sur la pointe de son épaule et, comme j'allais tirer, il se mit à courir et je visai devant lui et pressai la détente. Je le vis baisser la tête et sauter comme un cheval sauvage et, comme je jetais la cartouche, poussais la culasse en avant et tirais de nouveau, derrière lui, pendant qu'il s'enfuyait hors de vue, je sus que je l'avais. Droopy et moi commençâmes à courir et, tout en courant, j'entendis un mugissement sourd. Je m'arrêtai et criai à Pop :

« Vous l'entendez ? Je l'ai, je vous dis !

– Vous l'avez touché, dit Pop. Oui.

– Bon Dieu, je l'ai tué. Vous ne l'avez pas entendu mugir ?

– Non.

– Ecoutez. »

Nous restâmes aux écoutes et de nouveau, très net, un long mugissement, plaintif, se fit entendre sans erreur possible.

« Bon Dieu », dit Pop. C'était un bruit extrêmement triste.

M'Cola me prit la main et Droopy me donna une tape dans le dos et nous commençâmes tous, en riant, une course désordonnée, en sueur, escaladant à toute allure la crête à travers les arbres et par-dessus les rochers. Je dus m'arrêter pour reprendre haleine mon cœur battant très fort, essuyai la transpiration sur mon visage et nettoyai mes lunettes.

« Kufa, dit M'Cola, donnant au mot « mort » une force explosive. N'Dio Kufa.

– Kufa, dit Droopy, grimaçant un sourire.

– Kufa », répéta M'Cola, et nous nous serrâmes de nouveau la main avant de reprendre l'ascension. Puis, devant nous, nous le vîmes, sur le dos, la gorge tendue au maximum, tout son poids sur ses cornes, pressé contre un arbre. M'Cola mit son doigt dans le trou de la balle au défaut de l'épaule et hocha la tête avec bonheur.

Pop et P.V.M. arrivèrent, suivis des porteurs.

« Bon Dieu, c'est un buffle plus beau que nous ne le pensions, dis-je.

– Ce n'est pas le même mâle. C'est un vrai taureau. Ce devait être notre premier taureau qui l'accompagnait.

– J'ai cru qu'il était avec une femelle. Nous étions si loin que je ne pouvais pas savoir.

– Ça devait faire quatre cents mètres. Bon Dieu, vous savez vous servir de ce petit pétard.

– Quand je l'ai vu mettre sa tête entre ses pattes et ruer, j'ai su que nous l'avions. La lumière sur lui était merveilleuse.

– Je savais que vous l'aviez touché et je savais que ce n'était pas le même taureau. Aussi j'ai cru que nous avions deux buffles blessés sur les bras. Je n'avais pas entendu le premier mugissement.

– C'était merveilleux de l'entendre mugir, dit P.V.M.

– C'est un son si triste. On dirait le cor dans les bois.

– Cela m'a semblé très gai à moi, dit Pop. Bon Dieu, nous méritons de boire après cela. Ça, c'était un coup de fusil. Pourquoi ne nous avez-vous jamais dit que vous saviez tirer ?

– Allez vous faire foutre.

– Vous savez qu'il est un très bon traqueur aussi, et n'est-il pas un bon tireur au vol ? demanda-t-il à P.V.M.

– N'est-ce pas que c'est un merveilleux taureau ? demanda P.V.M.

– Il est superbe. Il n'est pas très vieux, mais il a de très belles cornes. »

Nous essayâmes de prendre des photographies, mais nous n'avions que le petit appareil et l'obturateur se bloquait et il y eut une amère discussion à propos de l'obturateur, tandis que la lumière baissait, et j'étais nerveux maintenant, irritable, solennel, sûr d'avoir raison à propos de l'obturateur et porté à me croire lésé par ce que nous ne pouvions pas prendre de photographies. On ne peut pas vivre sur un plan d'exaltation comme celle que j'avais éprouvée dans les roseaux et, après avoir tué, même quand c'est seulement un buffle, on se sent un peu ému. Le sentiment d'avoir tué n'est pas un de ceux qu'on partage et je bus un peu d'eau et dis à P.V.M. que je regrettais de m'être montré aussi odieux à propos de l'appareil. Elle dit que cela ne faisait rien et nous nous sentîmes de nouveau très heureux, regardant le buffle pendant que M'Cola faisait les incisions pour découper la peau de la tête, nous deux debout tout près l'un de l'autre, nous aimant très fort et comprenant tout, appareil de photographie et tout. Je bus un whisky et il n'avait aucun goût et ne me donna aucun plaisir.

« Je vais en boire un autre », dis-je. Le second était parfait.

Nous devions aller en avant jusqu'au camp avec le porteur de lance-poursuivi-par-un-rhinocéros comme guide et Droop devait dépouiller la tête et lui et les autres allaient découper la viande et la cacher dans les arbres pour que les hyènes ne puissent la prendre. Ils avaient peur de voyager dans l'obscurité et je dis à Droopy qu'il pourrait prendre mon gros fusil. Il dit qu'il savait tirer, aussi j'enlevai les cartouches, mis le cran de sûreté et lui tendant l'arme lui dis de tirer. Il épaula, ferma un œil du mauvais côté et pressa fort sur la détente encore et encore et encore. Alors je lui montrai le cran de sûreté et le lui fis mettre et ôter et tirer deux ou trois fois. M'Cola prit des airs très supérieurs pendant que Droopy s'efforçait de tirer avec le cran de sûreté mis et M'Cola semblait rapetisser. Je lui laissai le fusil et deux cartouches et ils s'affairaient tous à dépecer dans le crépuscule tandis que nous suivions le porteur de lance et les traces du petit buffle, qui n'avaient pas de sang, jusqu'au sommet de la colline dans la direction du camp. Il nous fallut contourner le haut des vallées, traverser des ravins, monter et descendre pour arriver enfin à la crête principale ; la soirée était sombre et froide, la lune pas encore levée, nous marchions péniblement, tous très fatigués. Une fois, dans l'obscurité, M'Cola, chargé du lourd fusil de Pop, d'un assortiment de gourdes et de jumelles et d'une musette de livres, lança un flot de ce qui sonnait comme des injures au guide qui marchait en tête à grands pas.

« Que dit-il ? demandai-je à Pop.

– Il lui dit de ne pas chercher à faire admirer sa rapidité. Qu'il y a un vieux dans le groupe.

– De qui veut-il parler, de vous ou de moi ?

– De nous deux. »

Nous vîmes la lune se lever, d'un rouge fumeux au-dessus des collines et nous traversâmes le village, où des lumières filtraient des maisons de boue toutes bien fermées, dans l'odeur des moutons et des chèvres, pour traverser le ruisseau et remonter la pente jusqu'à l'endroit où le feu brûlait devant nos tentes. C'était une nuit froide avec beaucoup de vent.

Le lendemain matin nous avons chassé, après avoir relevé une trace à une source, et suivi un rhinocéros dans toute cette haute région de vergers, jusqu'à ce qu'il descende dans une vallée qui menait, en pente raide, à un canyon. Il faisait très chaud et les bottes étroites de la veille avaient irrité les pieds de P.V.M. Elle ne s'en plaignait pas mais je pouvais voir qu'ils lui faisaient mal. Nous étions tous voluptueusement fatigués, d'une manière délassante.

« Au diable les rhinocéros, dis-je à Pop. Je ne veux pas en tuer un autre à moins qu'il ne soit très gros. Nous risquons d'en chercher un pendant huit jours. Celui que nous avons suffit, levons le camp et rejoignons Karl. Nous pourrons chasser l'oryx là-bas, nous procurer ces peaux de zèbres et nous occuper ensuite des koudous. »

Nous étions assis sous un arbre au sommet d'une colline et pouvions voir tout le pays et le canyon qui descendait jusqu'à la Rift Valley et au lac Manyara.

« Ce serait amusant de prendre des porteurs et une équipe légère et de chasser devant eux le long de cette vallée et jusqu'au lac, dit Pop.

– Ce serait épatant. Nous pourrions envoyer les camions nous attendre à – comment s'appelle cet endroit ?

– Maji-Moto.

– Pourquoi ne pas le faire ? demanda P.V.M.

– Nous allons demander à Droopy comment est la vallée. »

Droopy ne savait pas, mais le porteur de lance dit que le terrain était très mauvais et difficile là où le ruisseau sortait de l'escarpement. Il ne croyait pas que nous pourrions faire passer les charges. Nous renonçâmes.

« C'est pourtant le genre de chasse à faire, dit Pop. Les porteurs ne coûtent pas aussi cher que l'essence.

– Ne pourrons-nous pas chasser comme ça quand nous reviendrons ? demanda P.V.M.

– Si, dit Pop. Mais pour les gros rhinocéros il faut aller au mont Kenya. Vous en trouverez de superbes là-bas. Ici le gibier de choix c'est le koudou. Au Kenya, pour en avoir un il faudrait aller jusqu'à Kalal. Si nous en tuons nous aurons le temps de descendre en pays Handeni pour les antilopes noires.

– En route », dis-je sans bouger.

Depuis longtemps nous étions tous consolés du rhinocéros de Karl. Nous étions contents qu'il l'ait eu et toute cette histoire nous paraissait maintenant moins tragique. Peut-être avait-il tué son oryx à présent. Un chic type, Karl, et il était bon qu'il ait ces bois particulièrement beaux.

« Comment te sens-tu, Pauvre Vieille Maman ?

– Très bien. Si nous devons partir, j'aimerais autant reposer mes pieds. Mais j'adore ce genre de chasse.

– Nous allons rentrer, manger, lever le camp, et arriver là-bas ce soir. »

Ce soir-là nous regagnâmes notre ancien camp à M'utu-Umbu, sous les grands arbres non loin de la route. Ç'avait été notre premier camp en Afrique, et les arbres étaient aussi grands, aussi touffus et aussi verts, la rivière aussi claire et rapide, et le camp aussi parfait que la première fois. La seule différence était qu'à présent il faisait plus chaud la nuit, que sur les routes on s'enfonçait dans la poussière jusqu'au moyeu, et que nous avions vu beaucoup de pays.

CHAPITRE VI

Nous étions descendus jusqu'à la Rift Valley par une route de sable rouge qui traversait un haut plateau, montait et descendait des collines couvertes d'arbres fruitiers, contournait une forêt jusqu'au sommet du mur de la falaise d'où l'on pouvait voir la plaine, l'épaisse forêt au-dessous du mur et le long, brillant lac Manyara, aux rives asséchées, coloré en rose à une extrémité par un demi-million de points minuscules qui étaient des flamants. De là, la route descendait brusquement, entrait dans la forêt, puis dans les basses terres de la vallée, à travers des terrains plantés de blé vert, de bananiers et d'arbres dont je ne savais pas le nom, entre les épais murs de forêt, passait devant le comptoir commercial d'un Indien, devant de nombreuses huttes, sur deux ponts sous lesquels coulaient de clairs ruisseaux rapides, coupait la forêt qui se dégageait maintenant en clairières et, après un virage poudreux, se perdait dans une piste aux ornières profondes, remplies de poussière, qui à travers les buissons, menait au camp de M'utu-Umbu.

Cette nuit-là, après le dîner, nous entendîmes les flamants voler dans le noir. C'était un bruit pareil à celui que font les ailes des canards quand ils s'envolent avant le jour, mais plus lent, avec un rythme régulier et mille fois multiplié. Pop et moi étions un peu ivres et P.V.M. très fatiguée.

Karl était de nouveau mélancolique. Nous avions émoussé le plaisir de sa victoire sur le rhinocéros et d'ailleurs, maintenant, elle était loin et il envisageait une défaite possible dans sa chasse à l'oryx. Et puis, aussi, ils avaient trouvé non pas un léopard, mais un lion merveilleux, un lion énorme, à la crinière noire, qu'ils n'avaient pas envie d'abandonner sur la carcasse du rhinocéros le lendemain matin et n'avaient pas pu tuer parce qu'il se trouvait dans une sorte de réserve forestière.

« Ce n'est pas de chance », dis-je, et j'essayai d'être désolé pour lui, mais je me sentais encore de trop bonne humeur pour compatir à la mélancolie d'autrui et Pop et moi, fatigués jusqu'à la moelle, restions assis à boire du whisky-soda et à parler.

Le lendemain, nous chassâmes l'oryx dans la poussière sèche de Rift Valley et en découvrîmes finalement un troupeau à l'extrémité des collines boisées au-dessus d'un village masaï. Ils ressemblaient à une bande d'ânes masaïs, à l'exception de leurs belles cornes noires dressées en arrière et tous les bois paraissaient bons. Quand on les examinait de près, il y en avait deux ou trois visiblement plus beaux que les autres et, assis sur le sol, je choisis celui que je croyais le meilleur du lot et, comme ils se dispersaient, je m'assurai de celui-ci. J'entendis la balle claquer et regardai l'oryx se détacher en tournant des autres, décrivant un cercle toujours plus rapide et je sus que je l'avais. Aussi ne tirai-je pas de nouveau.

C'était celui que Karl avait choisi aussi. Je ne le savais pas, mais j'avais tiré, à dessein égoïste, pour m'assurer le meilleur, cette fois au moins, mais il en tua un autre très beau et ils s'enfuirent, leur galop soulevant un nuage de poussière grise emportée par le vent. En dehors du miracle de leurs cornes, il n'était pas plus excitant de les tuer que si ç'avait été des ânes et, quand le camion fut arrivé et que M'Cola et Droopy eurent dépouillé les têtes et pris la viande, nous rentrâmes au camp, le visage gris de poussière et la vallée un long mirage de chaleur.

Nous passâmes deux jours à ce camp. Nous devions nous procurer des peaux de zèbres que nous avions promises à des amis en Amérique et le skinner avait besoin de temps pour les préparer convenablement. Chasser le zèbre n'était pas drôle ; la plaine morne, maintenant que l'herbe était séchée, nous semblait chaude et poussiéreuse après les collines et le souvenir que j'en garde est d'être resté assis contre une termitière avec, dans le lointain, un troupeau de zèbres galopant dans le nuage de chaleur gris, soulevant une grande poussière, et, sur la plaine jaune, les oiseaux tournoyant au-dessus d'une tache blanche ici, d'une autre plus loin, d'une troisième par là, et je regardais en arrière la plume de poussière du camion arrivant avec les skinners et les hommes venus découper la viande pour le village. Dans cette chaleur, je tirai très mal sur une gazelle de Grant que les écorcheurs volontaires m'avaient demandé de tuer pour sa viande. Je la blessai en tirant tout en courant, après l'avoir manquée trois ou quatre fois, et puis la suivis à travers la plaine presque jusqu'à midi dans la chaleur jusqu'à ce que j'arrive à portée et l'achève enfin.

Mais, cet après-midi, nous longeâmes la route qui traversait le village et dépassâmes le coin du magasin de l'Indien qui nous adressa un sourire onctueux qui exprimait l'insuccès de son commerce, ses sentiments de fraternelle humanité, son espoir de nous vendre quelque chose ; nous engageâmes la voiture à gauche sur une piste qui pénétrait au plus profond de la forêt, une piste étroite bordée de buissons à travers le bois touffu, qui traversait un ruisseau sur un pont branlant de troncs et de planches et continuâmes jusqu'à ce que la brousse s'éclaircît, puis nous pénétrâmes dans une savane herbeuse qui s'étendait devant nous jusqu'à la rive asséchée, frangée de roseaux, du lac, avec, bien plus loin, l'éclat de l'eau et le rose très rose des flamants. Il y avait des huttes de pêcheurs en roseaux, à l'ombre des derniers arbres, et devant nous le vent courbait les herbes de la savane et l'on voyait le fond du lac asséché d'un blanc gris avec de nombreux petits animaux effrayés par notre auto qui bondissaient sur sa surface craquelée. C'étaient des reedbucks et ils paraissaient étranges et maladroits vus de loin, mais élégants et gracieux quand on les voyait de près. Nous dirigeâmes l'auto à travers l'herbe épaisse et courte sur le fond du lac à sec et partout, à droite et à gauche, là où les ruisseaux coulaient vers le lac et formaient un marécage couvert de roseaux coupé par des canaux, qui rejoignaient le lac aux eaux en retrait, des canards volaient et nous pouvions voir de grands vols d'oies passer au-dessus des tertres herbeux qui dominaient les marais. Le fond

à sec était dur et ferme et nous continuâmes avec l'auto jusqu'à ce qu'il commençât à devenir humide et mou, puis nous abandonnâmes la voiture et, Karl prenant avec lui Charo, et moi M'Cola pour porter les cartouches et le gibier, nous décidâmes d'aller chacun d'un côté du marécage et de tâcher de tirer et de maintenir les oiseaux en l'air pendant que Pop et P.V.M. iraient en bordure des hauts roseaux sur la rive gauche du lac où un autre ruisseau formait un marécage épais vers lequel nous pensions que les canards pourraient voler.

Nous les vîmes marcher à découvert, une grande silhouette massive dans une vieille veste de velours à côtes et une toute petite en pantalon, avec une veste grise, des bottes et un grand chapeau, et disparaître tandis qu'elles s'accroupissaient dans une pointe de roseaux séchés avant que nous partions. Mais, comme nous avancions pour atteindre l'extrémité du ruisseau, nous vîmes vite que le plan ne valait rien. Même en cherchant soigneusement le sol le plus ferme, on enfonçait jusqu'aux genoux dans la boue froide et, comme cela devenait moins fangeux et qu'il y avait plus de monticules entourés d'eau, j'étais parfois immergé jusqu'à la taille. Les canards et les oies volaient hors de portée et, après que le premier vol se fut précipité vers l'endroit où Pop et P.V.M. étaient cachés dans les roseaux, j'entendis la double détonation rapide et aiguë du calibre 28 de P.V.M. et vis les canards tournoyer et s'enfuir vers le lac, et les autres bandes éparpillées, et les oies filèrent toutes vers l'eau. Un vol d'ibis sombres, semblables, avec leur bec plongeant, à de gros courlis, passa au-dessus du marais du côté du ruisseau où se trouvait Karl et ils décrivirent de grands cercles au-dessus de nous avant de retourner dans les roseaux. Dans tout le marais, il y avait des bécassines et des barges blanches et noires et finalement, n'arrivant pas à portée des canards, je me mis à tirer des bécassines pour le plus grand dégoût de M'Cola. Nous suivîmes le marais et puis je traversai un autre ruisseau, avec de l'eau jusqu'aux épaules, tenant mon fusil et ma veste de chasse avec mes cartouches dans les poches au-dessus de ma tête et essayant d'avancer vers l'endroit où se trouvaient Pop et P.V.M. ; je trouvai un ruisseau profond où volaient des sarcelles et en tuai trois. Il faisait presque nuit maintenant et je rejoignis Pop et P.V.M. sur l'autre rive de ce ruisseau au bord du lit asséché du lac. Il semblait trop profond pour qu'on pût le passer à gué et le fond était mou, mais je trouvai une trace d'hippopotame très nette qui entrait dans le ruisseau et, marchant là-dessus, le fond assez ferme sous mes pieds, je pus traverser, l'eau m'arrivant juste sous les aisselles. Comme je sortais de l'eau et restais là dégouttant, un vol de sarcelles passa très vite et, m'accroupissant pour tirer dans la demi-obscurité, en même temps que Pop, nous en tuâmes trois qui tombèrent vite très obliquement devant nous dans les hautes herbes. Nous les cherchâmes avec soin et les trouvâmes toutes. Leur vitesse les avait entraînées beaucoup plus loin que nous ne l'aurions cru et, la nuit presque tombée maintenant, nous retournâmes vers la voiture à travers la boue grise séchée du fond du lac, moi trempé et avec de l'eau giclant de mes souliers, P.V.M. ravie de ses canards, les premiers que nous ayons eus depuis le Serengeti, nous nous rappelions tous combien ils étaient délicieux et, devant nous, nous voyions la voiture qui paraissait très petite et plus loin une étendue de boue plate, cuite au soleil et puis la savane herbeuse et la forêt.

Le lendemain, nous revînmes de la chasse aux zèbres, gris et couverts d'une croûte faite de sueur et de la poussière que la voiture soulevait et que le vent soufflait sur nous quand nous traversions la plaine pour rentrer. P.V.M. et Pop n'étaient pas sortis, il n'y avait rien à faire pour eux et ils n'avaient pas besoin d'avaler cette poussière ; Karl et moi, sur la plaine avec trop de soleil et trop de poussière, avions eu une de ces querelles qui commencent ainsi :

« Qu'est-ce qui vous a pris ?

– Ils étaient trop loin.

– Pas au début.

– Ils étaient trop loin, vous dis-je.

– Ils deviennent plus farouches si vous ne les tirez pas.

– Tirez donc vous-même.

– J'en ai assez. Nous voulons seulement douze peaux en tout. Allez-y. »

Puis l'un des deux, en colère, tire trop vite pour faire voir qu'on lui a demandé de tirer trop vite, sort de derrière la termitière, se détourne avec dégoût, et va vers son compagnon qui dit, gaiement :

« Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

– Ils sont beaucoup trop loin, vous dis-je » (ceci dit sur un ton exaspéré).

L'hypocrite avec complaisance :

« Regardez-les. »

Les zèbres qui s'étaient enfuis au galop avaient vu le camion des écorcheurs qui approchait, avaient décrit un cercle et se montraient maintenant, de flanc, à bonne portée.

Le premier regarde, ne dit rien, trop en colère pour tirer. Puis dit :

« Allez-y, tirez. »

L'hypocrite, à présent plus vertueux que jamais, refuse.

« Allez-y, dit-il.

– J'en ai assez », dit l'autre.

Il sait qu'il est trop en colère pour tirer et il sent qu'il a été berné. Il y a toujours quelque chose qui lui joue un tour, la nécessité de faire les choses autrement que dans un ordre régulier, ou d'après des instructions approximatives dans lesquelles les détails ne sont pas spécifiés, ou d'être obligé de les faire devant les gens, ou d'être bousculé.

« Nous en avons onze », dit l'hypocrite désolé maintenant. Il sait qu'il ne devrait pas le bousculer, qu'il devrait le laisser tranquille, qu'il ne fait que le troubler en essayant de le presser et qu'il s'est de nouveau montré un salaud qui veut toujours avoir raison.

« Nous pourrons abattre l'autre n'importe quand. Venez Pop, nous allons rentrer.

– Non, tuons-le. Allez-y.

– Non, rentrons. »

Et quand la voiture arrive et que vous roulez à travers la poussière, le sentiment d'amertume disparaît et seul demeure celui de cette fuite si rapide du temps.

« A quoi pensez-vous maintenant ? demandez-vous. Au salaud que je suis ?

– A cet après-midi, dit-il en souriant, faisant des rides dans la croûte de boue sur sa figure.

– Moi aussi », dites-vous.

Finalement l'après-midi arrive et vous partez.

Cette fois, vous portez des chaussures de toile montant jusqu'à la cheville, légères à ôter quand vous enfoncez, vous chassez de monticule en monticule, vous frayant un chemin à travers le marais, marchant et pataugeant dans les ruisselets et les canards volent comme la dernière fois vers le lac, mais vous faites un long détour vers la droite et arrivez au lac lui-même et trouvez le fond dur et ferme et, marchant jusqu'aux genoux dans l'eau, vous dépassez de grandes bandes d'oiseaux, puis il y a un coup de feu et vous et M'Cola vous vous accroupissez, la tête courbée, et puis l'air est plein de canards et vous en tuez deux, puis deux encore et puis un très haut droit au-dessus de vous, puis vous en manquez un en bas à votre droite, puis ils reviennent en criant, passant trop vite pour que vous puissiez charger et tirer, vous brûlez les ailes de quelques-uns pour avoir des blessés qui serviront d'appelants, et puis vous ne tirez plus de coups intéressants parce que vous savez maintenant que vous pouvez avoir tout ce que vous pourrez manger ou porter. Vous visez celui qui est le plus haut, droit au-dessus de votre tête et, vous penchant presque en arrière, le coup du roi, vous faites tomber un gros canard noir à côté de M'Cola qui rit, puis, les quatre blessés fuyant à la nage, vous décidez qu'il vaut mieux les achever et les ramasser. Il vous faut courir dans l'eau jusqu'aux genoux pour arriver à portée du dernier blessé et vous glissez et tombez à plat ventre et vous trouvez assis, ravi d'être complètement mouillé, l'eau fraîche sur votre derrière, trempé d'eau boueuse, essuyant vos lunettes et puis vidant l'eau de votre fusil, vous demandant si vous pouvez tirer les cartouches avant qu'elles ne gonflent, M'Cola enchanté par votre chute. Avec sa veste de chasse maintenant pleine de canards, il s'accroupit et un vol d'oies passe à portée de fusil pendant que vous essayez de faire entrer dans le chargeur une cartouche mouillée. Vous y arrivez et tirez, mais il est trop tard ou bien vous étiez derrière, et au coup de feu vous voyez le nuage de flamants se lever dans le soleil, rendant rose tout l'horizon du lac. Puis ils se posent. Mais, après cela, chaque fois que vous tirez, vous vous retournez et regardez le soleil sur l'eau et voyez l'ascension rapide de ce nuage incroyable et puis cette chute ralentie.

« M'Cola, dites-vous, et vous les montrez du doigt.

– N'Dio, dit-il, les regardant. M'uzuri ! » et il vous tend d'autres cartouches.

Nous avions tous fait une bonne chasse, mais c'était encore meilleur sur le lac et pendant trois jours de voyage, ensuite, nous mangeâmes de la sarcelle froide, ce sont les meilleurs des canards, fins, gras et tendres, nous les mangions froids avec des pickles Pan-Yan et le vin rouge que nous avions acheté à Babati, assis au bord de la route en attendant l'arrivée des camions, assis sur le porche ombragé du petit hôtel de Babati. Puis, tard le soir quand les camions arrivèrent enfin, nous étions dans la maison de l'ami absent d'un ami, très haut dans les collines, portant des vestes pour dîner, ayant attendu si longtemps l'arrivée du camion en panne que nous avions tous beaucoup trop bu et avions une faim incroyable, P.V.M. dansant avec le directeur de la plantation de café, et avec Karl, aux sons du

gramophone, moi bourré d'émétine et affligé d'une migraine percutante que je noyais avec succès dans du whisky-soda avec Pop sur le porche, il faisait nuit et le vent soufflait en tempête, et puis ces sarcelles arrivèrent sur la table, fumantes et entourées de légumes frais. Les pintades étaient bonnes et j'en avais une dans la cantine, à l'arrière de la voiture, que je mangerais ce soir ; mais ces sarcelles étaient ce qu'il y avait de meilleur.

De Babati, nous étions allés en voiture à travers les collines jusqu'à l'extrémité d'une plaine, avec une très longue clairière au-delà d'un petit village où se trouvait une mission au pied d'une montagne. Là, nous avions dressé un camp pour chasser les koudous que nous croyions se trouver dans les collines boisées et en forêt dans les terrains plats qui s'étendaient jusqu'au bord de la plaine.

CHAPITRE VII

C'était un endroit chaud pour camper, sous des arbres qu'on avait cernés pour les tuer ; afin de chasser la mouche tsé-tsé, et la chasse était pénible dans les collines qui étaient couvertes de buissons et très escarpées, avec une montée très dure avant de les atteindre et une chasse commode dans les terrains plats et boisés où l'on se promenait comme dans un parc aux cerfs. Mais partout il y avait les mouches tsé-tsé, se pressant autour de vous, vous mordant dur au cou, à travers votre chemise, sur les bras et derrière les oreilles. Je portai une branche feuillue et les écartai de ma nuque pendant les cinq jours où nous marchâmes et chassâmes de l'aube au crépuscule, rentrant au camp à la nuit tombée, morts de fatigue mais heureux de la fraîcheur et de l'obscurité qui empêchaient les tsé-tsé de piquer. Nous chassions à tour de rôle dans les collines et en terrain plat et Karl devenait de plus en plus mélancolique bien qu'il eût tué une très belle antilope rouanne. Il avait à présent un complexe personnel au sujet des koudous et, comme toujours quand il était contrarié, c'était de la faute de quelqu'un, des guides, du choix des battues, des collines ; tout le trahissait. Les collines lui étaient hostiles et il ne croyait pas aux terrains plats. Chaque jour, j'espérais qu'il en tuerait un et que l'atmosphère s'éclaircirait, mais chaque jour ses sentiments au sujet des koudous compliquaient la chasse. Il n'avait jamais été un grimpeur et souffrait vraiment dans les collines. J'essayai de prendre la plus grande partie des battues dans les collines pour le soulager mais je voyais que, maintenant qu'il était fatigué, il s'imaginait qu'ils se trouvaient probablement dans les collines et qu'il manquait sa chance.

Pendant ces cinq jours, je vis une douzaine ou plus de femelles de koudous et un jeune mâle avec une troupe de femelles. Les femelles étaient de grandes antilopes grises, aux flancs striés, avec une tête ridiculement petite, de grandes oreilles et une démarche souple, précipitée, qui les faisait fuir avec leur gros ventre à travers les arbres quand la panique s'emparait d'elles. Le jeune mâle avait un commencement de spirale à ses cornes, mais elles étaient courtes et informes et, tandis qu'il passait devant nous au bord d'une clairière au crépuscule le troisième dans une file de six femelles, il ne ressemblait pas plus à un vrai mâle qu'un jeune cerf ne ressemble à un vieux cerf à l'encolure épaisse, à la crinière sombre, aux cornes merveilleuses, au cuir fauve.

Une autre fois, rentrant au camp tandis que le soleil s'enfonçait dans une vallée à pic, les guides nous désignèrent deux animaux gris rayés de blanc, qui se déplaçaient contre le soleil au sommet de la colline et dirent que c'étaient des koudous mâles. Nous ne pouvions pas voir leurs cornes et, quand nous atteignîmes le sommet de la colline, le soleil était couché et nous ne pûmes pas trouver leurs traces sur le sol rocheux. Mais, d'après ce que nous avions aperçu, ils semblaient être plus hauts sur pattes que les femelles que nous avions vues et c'étaient peut-être des mâles. Nous chassâmes sur les crêtes jusqu'à la tombée de la nuit, mais nous ne les revîmes pas et Karl ne les trouva pas davantage le lendemain, quand nous l'eûmes envoyé là-haut.

Nous débuchâmes plusieurs kobs et une fois, chassant encore le long d'une crête au bord d'un précipice, nous arrivâmes devant un kob qui nous avait entendus, mais pas sentis, et comme nous restions là, parfaitement immobiles, M'Cola ayant posé sa main sur la mienne, nous le regardions, à douze pieds de nous seulement, debout, sombre, beau, l'encolure pleine, un collier foncé au cou, les cornes hautes, tremblant de tout son corps tandis que ses narines se dilataient en recherchant l'odeur. M'Cola souriait, ses doigts me pressant le poignet et nous regardions le grand kob trembler devant ce danger qu'il ne pouvait pas situer. Puis il y eut la lourde détonation lointaine d'un fusil d'indigène à poudre noire et le kob bondit et nous renversa presque dans sa course, tandis qu'il se ruait vers la crête.

Un autre jour, avec P.V.M., nous avions chassé à travers tout le terrain plat boisé et étions arrivés à l'extrémité de la plaine où il y avait seulement des bouquets de broussailles et de sansevières, quand nous entendîmes une toux profonde, venue de la gorge. Je regardai M'Cola.

« Simba, dit-il, et il ne semblait pas enchanté.

– Wapi ? murmurai-je. Où ? »

Il tendit la main.

Je murmurai à P.V.M. :

« C'est un lion. Probablement celui que nous avons entendu de bonne heure ce matin. Retourne vers ces arbres. »

Nous avions entendu un lion rugir juste avant l'aube, pendant que nous nous levions.

« J'aimerais mieux rester avec toi.

– Ce ne serait pas chic pour Pop, dis-je. Attends-moi ici.

– Très bien. Mais tu seras prudent.

– Je ne le tirerai que debout et je ne tirerai pas à moins d'être sûr de l'avoir.



– Très bien.

– Viens donc », dis-je à M'Cola.

Il avait l'air très grave et cela ne lui plaisait pas du tout.

« Wapi Simba ? murmurai-je.

« Là », dit-il tristement et il désigna les îlots isolés d'épais buissons verts, épineux. Je fis signe à l'un des guides d'accompagner P.V.M. et nous les regardâmes reculer de deux ou trois cents mètres vers la lisière de la forêt.

« Allons », dis-je. M'Cola hocha la tête sans sourire, mais me suivit. Nous avancions très lentement, examinant la sansevière et essayant de voir à travers. Nous ne pouvions rien voir. Puis nous entendîmes de nouveau la toux, un peu devant nous et vers la droite.

« Non, murmura M'Cola, Hapana, B'wana !

– Viens donc », dis-je. Je désignai mon cou avec mon index et baissai le pouce. « Kufa », murmurai-je, pour lui expliquer que je viserais la brute au cou et la tuerais sur le coup. M'Cola hocha la tête, le visage très grave et en sueur.

« Hapana ! » murmura-t-il.

Il y avait une termitière devant nous et nous escaladâmes l'argile sillonnée et du sommet regardâmes tout autour de nous. Nous ne pouvions rien distinguer dans ces fourrés verts pareils à des cactus. J'avais cru que nous aurions pu voir le lion de la termitière et, après être descendus, nous continuâmes pendant environ deux cents mètres dans les cactus. Une fois encore nous l'entendîmes tousser devant nous et une fois, un peu plus loin, nous entendîmes un grognement. Il était très profond et très impressionnant. Depuis la termitière mon ardeur était tombée. Jusqu'à cette déception, j'avais cru que je pourrais le tirer de près et facilement et je savais que, si je pouvais tuer un lion tout seul, sans Pop, cela me réjouirait pendant longtemps. J'étais absolument décidé à ne pas tirer à moins d'être sûr de le tuer, j'en avais tué trois et je savais en quoi cela consistait, mais j'étais plus excité par celui-là que par toute l'expédition. Je sentais qu'il était parfaitement loyal à l'égard de Pop de me lancer là-dedans du moment que j'avais une chance de réussir, mais les choses commençaient maintenant à prendre mauvaise tournure. Il continuait à s'éloigner tandis que nous avancions, mais lentement. Visiblement, il n'avait pas envie de remuer, ayant probablement mangé quand nous l'avions entendu rugir au petit matin, et il voulait se reposer. M'Cola était très malheureux. C'était dû en partie à ce qu'il se sentait responsable de moi envers Pop, en partie à la détresse provoquée en lui par ce jeu dangereux, dans quelle mesure je l'ignorais. Mais il se sentait très misérable. Finalement il mit sa main sur mon épaule, sa figure presque contre la mienne et secoua la tête trois fois avec vigueur.

« Hapana ! Hapana ! Hapana ! B'wana ! protesta-t-il, triste et suppliant.

Après tout, je n'avais aucune raison de l'emmener là où je ne pourrais pas décider du moment où je tirerais et j'étais personnellement très soulagé de m'en retourner.

« Très bien », dis-je. Nous fîmes demi-tour et revînmes par le même chemin, puis traversâmes la prairie à découvert jusqu'au bouquet d'arbres où P.V.M. attendait.

– L'as-tu vu ?

– Non, lui dis-je. Nous l'avons entendu trois ou quatre fois.

– Tu n'as pas eu peur ?

– Presque, lui dis-je, à la fin. Mais j'aurais mieux aimé le tirer là-dedans que n'importe quoi d'autre au monde.

– Oh, je suis contente que tu sois de retour », dit-elle.

Je sortis le dictionnaire de ma poche et fis une phrase en swahili de cuisine. « Aime » était le mot que je cherchais.

« M'Cola aime Simba ? »

M'Cola pouvait sourire de nouveau et le sourire fit remuer les petits poils chinois au coin de sa bouche.

« Hapana », dit-il, et il agita sa main devant sa figure. « Hapana » est une négation.

« Tuer un koudou ? suggérai-je.

– Bon, dit M'Cola avec conviction en swahili. Mieux. Meilleur. Tendalla, oui. Tendalla. »

Mais nous ne vîmes pas un seul koudou mâle aux environs de ce camp et nous partîmes deux jours plus tard pour aller à Babati, descendre à Kondoa et couper à travers la campagne dans la direction de Handeni et de la côte.

Je n'avais jamais aimé ce camp, ni les guides, ni la région. Elle était écrémée, on y avait trop chassé. Nous savions qu'il y avait du koudou par là et le prince de Galles avait tué son koudou de ce camp, mais il y avait eu trois autres expéditions pendant cette saison et les indigènes chassaient, sous prétexte de défendre leurs récoltes contre les babouins ; mais, quand on rencontrait un indigène avec un fusil cerclé de cuivre, on trouvait drôle qu'il poursuivît les babouins à quinze kilomètres de chez lui et jusque dans les montagnes des koudous pour tirer dessus et j'étais tout à fait d'avis de partir et d'essayer la nouvelle région autour de Handeni où aucun de nous n'avait encore été.

« Allons donc », dit Pop.

Ce nouveau pays avait la réputation d'un paradis. Les koudous sortaient à découvert et vous restiez assis à attendre les plus énormes et, choisissant les bois qui vous plaisaient, tiriez dessus. Et puis il y avait des antilopes noires et nous décidâmes que le premier qui aurait tué un koudou partirait pour la région des antilopes noires. Je commençais à me sentir de très bonne humeur et Karl était très joyeux à la pensée de cette nouvelle région miraculeuse où le gibier était si peu farouche qu'on avait vraiment honte de le tuer.

Nous partîmes, peu après l'aube, précédant les porteurs qui devaient lever le camp et nous suivre dans deux camions. Nous nous arrêtâmes à Babati, dans le petit hôtel au-dessus du lac, et achetâmes encore des pickles Pan-Yan et bûmes de la bière froide. Puis, nous nous dirigeâmes vers le sud sur la route du Cap au Caire, bien tracée, unie et soigneusement dessinée à travers des collines boisées dominant la longue étendue jaune des plaines du Masaï, à travers une région agricole, où les vieilles femmes aux seins flétris et les vieux hommes aux flancs creux, aux côtes saillantes, sarclaient les champs de maïs. Après des kilomètres et des kilomètres de cette route poussiéreuse, nous entrâmes dans une vallée de terre cuite par le soleil, où le sol s'envolait en nuages sous vos yeux, et dans la jolie ville de garnison sur le modèle allemand de Kandoa-Irangi, bien ombragée, blanchie à la chaux.

Nous laissâmes M'Cola au carrefour pour arrêter nos camions quand ils arriveraient et, après avoir mis la voiture à l'ombre, nous visitâmes le cimetière militaire. Nous avions l'intention de rendre visite aux officiers, mais ils étaient en train de déjeuner et nous ne voulions pas les ennuyer, aussi en quittant le cimetière militaire qui était un endroit propre, agréable, bien entretenu et aussi bon que n'importe quel autre endroit pour s'y trouver mort, nous bûmes un peu de bière sous un arbre dans une pénombre qui semblait être de la fraîcheur liquide après l'éclat blanc d'un soleil dont on sentait le poids sur le cou et sur les épaules, mîmes la voiture en route et retournâmes au carrefour pour retrouver les camions et partir vers l'est dans la nouvelle région.

CHAPITRE VIII

C'était une région nouvelle pour nous, mais elle portait les signes des pays très anciens. La route était une piste par-dessus des gradins de rochers épais, usée par les pieds des caravanes et les troupeaux, et elle s'élevait à travers l'étendue impraticable semée de rochers, entre une double rangée d'arbres, pour pénétrer dans les collines. Le paysage ressemblait tant à l'Aragon que je ne pouvais pas croire que nous ne fussions pas en Espagne jusqu'à ce que, au lieu de mules sellées avec des sacs, nous eussions rencontré une douzaine d'indigènes jambes nues et tête nue, vêtus d'un tissu blanc qu'ils portaient ramassé sur l'épaule comme une toge ; mais, quand nous les eûmes dépassés, les grands arbres le long de la piste au-dessus de ces rochers étaient l'Espagne et j'avais déjà suivi cette même route obligé de suivre de près un cheval et avais observé le manège affreux des mouches, qui lui taraudaient la croupe. C'étaient les mêmes mouches à chameaux que nous trouvions ici sur les lions. En Espagne, si l'une d'elles se glissait sous votre chemise, il fallait enlever sa chemise pour la tuer. Elle entrait dans votre col, le long du dos, faisait le tour d'un bras, se dirigeait vers le nombril et, si vous ne l'attrapiez pas, elle avançait avec une intelligence et une rapidité telles que, s'aplatissant pour vous piquer et impossible à écraser, elle vous forçait à vous déshabiller complètement pour la tuer.

Le jour où j'avais contemplé les mouches s'affairant sous la queue du cheval, après en avoir eu moi-même, cela me causa plus d'horreur que tout ce dont je pouvais me souvenir, sauf une fois à l'hôpital quand mon bras droit était cassé entre le coude et l'épaule, le dos de la main pendant le long de mon dos, les pointes de l'os ayant labouré la chair du biceps, finalement celle-ci s'infecta, gonfla, éclata et se répandit en pus. Tout seul avec la douleur pendant la nuit après cinq semaines sans sommeil, je pensai soudain à ce qu'un cerf doit éprouver si vous lui brisez l'épaule et qu'il prend la fuite et, durant cette nuit, je restai étendu et ressentis le tout depuis le choc de la balle jusqu'à la fin et, délirant un peu, je me dis que ce que je supportais était peut-être un châtiment pour tous les chasseurs. Puis, guéri, je décidai que si c'était un châtiment, je l'avais subi et au moins je savais ce que je faisais. Je ne faisais rien qui ne m'eût été fait à moi. On m'avait tiré dessus, j'avais été blessé et je m'en étais sorti. Je m'attendais toujours à me faire tuer par une chose ou une autre et, sincèrement, cela m'était indifférent désormais. Puisque j'adorais encore chasser, je décidai que je chasserais seulement aussi longtemps que je pourrais tuer proprement et que, dès que je n'en serais plus capable, je cesserais.

Si vous vous êtes dévoué à la société, la démocratie et le reste très jeune et, refusant tout autre engagement, n'avez plus à répondre de vous qu'à vous-même, vous échangez l'agréable et réconfortante mauvaise odeur des camarades contre une chose que vous ne pouvez jamais sentir que par vous-même. Ce quelque chose, je ne peux pas encore le définir tout à fait, mais ce sentiment vient quand vous écrivez bien et avec sincérité sur un sujet et savez objectivement que vous avez écrit de cette façon et ceux qui sont payés pour le lire et en rendre compte n'aiment pas le sujet, aussi disent-ils que tout cela est une imposture, pourtant vous en connaissez la valeur absolue ; ou quand vous vous livrez à ce que les gens ne considèrent pas comme une occupation sérieuse et pourtant vous savez, vraiment, que c'est aussi important et a toujours été aussi important que toutes les choses qui sont à la mode, et quand, en mer, vous êtes seul avec ce sentiment et savez que ce Gulf Stream avec lequel vous vivez, apprenant à le connaître, à l'aimer, a coulé comme il coule depuis avant la venue de l'homme et qu'il a longé le rivage de cette île déjà longue, belle, malheureuse avant que Colomb l'ait aperçue et que les choses que vous apprenez sur le Gulf Stream, et celles qui ont toujours vécu dedans, sont durables et de valeur parce que ce courant coulera, comme il a coulé, quand les Indiens, quand les Espagnols, quand les Anglais, quand les Américains et quand tous les Cubains et tous les systèmes de gouvernement, la richesse, la pauvreté, le martyre, le sacrifice et la vénalité et la cruauté auront tous disparu comme la barge avec sa haute pile d'ordures, aux couleurs vives, tachetées de blanc, sentant mauvais, qui, se penchant sur le flanc, verse sa charge dans l'eau bleue, la faisant passer au vert pâle sur une profondeur de quatre ou cinq brasses tandis que la charge s'étale à la surface, le plus lourd tombant au fond et les débris flottants, palmes, bouchons, bouteilles et ampoules électriques usées, relevés par un préservatif ou un corset flottant entre deux eaux, les pages arrachées d'un cahier d'étudiant, un chien bien gonflé, d'aventure un rat, un chat plus du tout distingué ; tout ceci gardé de près par les bateaux des ramasseurs d'ordures qui cueillent leurs prises avec de longs crochets, aussi intéressés, aussi intelligents et aussi précis que des historiens ; ils en ont les vues larges ; le courant, sans flux visible, emporte cinq charges semblables par jour quand les affaires vont bien à La Havane et, dix milles après, le long de la côte, il est aussi clair et aussi bleu et aussi peu troublé qu'il l'était avant que le remorqueur ait sorti la barge ; et les palmes de nos victoires, les ampoules électriques usées de nos découvertes et les préservatifs vides de nos grandes amours flottent dénués de sens sur une chose unique, durable – le courant.

Ainsi, sur ce siège de devant, je pensais à la mer et à la campagne et, en peu de temps, nous sortîmes de l'Aragon et arrivâmes au bord d'une rivière de sable, large d'un demi-mille, d'un sable doré, bordée d'arbres verts et semée d'îles boisées. Dans cette rivière, l'eau est sous le sable et les animaux viennent la nuit et creusent le sable de leurs sabots pointus et l'eau affleure et ils boivent. Nous traversâmes cette rivière et l'après-midi commençait et nous dépassâmes beaucoup de gens sur la route qui quittaient la région devant nous où régnait la famine et il y avait maintenant de petits arbres et des broussailles compactes le long de la route et puis elle commença à grimper et nous atteignîmes des collines bleues, vieilles, arrondies, des collines boisées avec des arbres comme des hêtres et des groupes de huttes avec des feux qui fumaient et le bétail qu'on rentrait, des troupeaux de moutons et de chèvres et des champs de maïs et je dis à P.V.M. :

« C'est comme la Galice.

– Exactement, dit-elle.

– Nous avons traversé trois provinces d'Espagne aujourd'hui.

– Cela y ressemble vraiment ? demanda Pop.

– Il n'y a aucune différence, dis-je. Rien que les constructions. Le pays de Droopy ressemblait aussi à la Navarre : le calcaire affleurant de la même manière, la disposition du terrain, les arbres le long des cours d'eau et des sources.

– C'est fichtrement bizarre l'amour qu'on peut avoir pour un pays, dit Pop.

– Vous êtes tous les deux des types très profonds, dit P.V.M. Mais où est-ce que nous allons camper ?

– Ici, dit Pop. Aussi bien ici qu'ailleurs. Nous allons juste chercher de l'eau. »

Nous campâmes sous des arbres près de trois grands puits où les femmes indigènes venaient chercher de l'eau et, après avoir tiré au sort pour le choix du terrain, Karl et moi chassâmes au crépuscule autour de deux collines de l'autre côté de la route au-dessus du village indigène.

« C'est le pays des koudous, dit Pop. Vous pourrez en lever n'importe où. »

Mais nous ne vîmes rien, sauf du bétail masaï sous les arbres et rentrâmes, dans l'obscurité, ravis de cette promenade après une journée d'auto, pour trouver le camp dressé, Pop et P.V.M. en pyjama près du feu, Karl n'étant pas encore rentré.

Il arriva, furieux, peut-être à cause de l'absence de koudous, pâle, le visage contracté et ne parlant à personne.

Plus tard, près du feu, il me demanda où nous étions allés et je lui dis que nous avions chassé autour de notre colline jusqu'à ce que notre guide l'ait entendu ; puis nous avions coupé jusqu'au sommet de la colline, étions redescendus et revenus au camp à travers la campagne.

« Que voulez-vous dire, entendu ?

– Il a dit qu'il vous entendait. M'Cola aussi.

– Je croyais que nous avions tiré au sort nos terrains de chasse ?

– Mais oui, dis-je. Mais nous n'avons su que nous étions arrivés de votre côté que quand nous vous avons entendu.

– Est-ce que vous m'avez entendu vous ?

– J'ai entendu quelque chose, dis-je. Et quand j'ai mis ma main à l'oreille pour écouter, le guide a dit quelque chose à M'Cola et M'Cola a dit "B'wana". J'ai dit "Quel B'wana ?" et il a répondu "B'wana Kabor". C'est vous. Nous avons donc pensé avoir atteint votre limite et nous sommes montés au sommet et nous sommes rentrés. »

Il ne répondit rien et semblait furieux.

« Ne vous fâchez pas pour cela, dis-je.

– Je ne suis pas fâché. Je suis fatigué », dit-il. Je le crus parce que personne ne peut se montrer plus gentil, plus compréhensif, plus dévoué que Karl, mais les koudous étaient devenus une obsession et il n'était plus lui-même, il s'en fallait de beaucoup.

« Il vaudrait mieux qu'il en tue un bientôt, dit P.V.M. quand il fut allé dans sa tente pour se baigner.

– Avez-vous empiété sur son terrain ?

– Foutre, non, dis-je.

– Il en aura un, là où nous allons, dit Pop. Il en aura probablement un avec des cornes de cinquante pouces.

– Tant mieux, dis-je. Mais bon Dieu, je veux en avoir un aussi.

– Vous l'aurez, mon vieux, dit Pop. Tout me dit que vous en aurez un.

– Nom de Dieu, nous avons dix jours.

– Nous aurons des antilopes noires aussi, vous verrez. Quand nous commencerons à avoir de la chance.

– Combien de temps est-ce qu'il a fallu que vous les chassiez dans une bonne région ?

– Trois semaines et nous sommes partis sans en avoir vu une. Et j'ai vu des chasseurs en tuer pendant leur première demi-journée. C'est de la chasse à l'affût, comme la chasse aux grands cerfs en Amérique.

– J'adore ça, dis-je. Mais je ne veux pas me laisser avoir par ce type. Pop, il a eu le plus beau buffle, le plus beau rhinocéros, le plus beau kob...

– Vous le battez sur les oryx, dit Pop.

– Qu'est-ce que c'est qu'un oryx ?

– Il fera fichtrement bien quand vous l'aurez ramené chez vous.

– Je plaisante.

– Vous le battez sur le nsouala, sur l'élan. Vous avez une guib de premier ordre. Votre léopard est aussi beau que le sien. Mais il vous battra sur n'importe quoi chaque fois que la chance jouera. Il a une sacrée chance et c'est un bon garçon. Je crois qu'il n'est pas dans son assiette.

– Vous savez que je l'aime bien. J'ai autant d'affection pour lui que pour quiconque. Mais j'ai envie de le voir de bonne humeur. Ce n'est pas drôle de chasser si ça nous met dans cet état.

– Vous verrez. Il aura un koudou au prochain camp et la terre ne le portera plus.

– Je ne suis qu'un sacré râleur, dis-je.

– Bien sûr, dit Pop. Mais pourquoi ne pas boire un verre ?

– Bon », dis-je.

Karl revint, tranquille, aimable, gentil, compréhensif avec tact.

« Ce sera chic quand nous arriverons dans cette nouvelle région, dit-il.

– Ce sera épatant, dis-je.

– Racontez-moi à quoi cela ressemble, Mr Phillips, dit-il à Pop.

– Je n'en sais rien, dit Pop. Mais on dit que la chasse est très agréable. Les koudous sont censés paître à découvert. Ce vieux Hollandais prétend qu'ils ont des bois remarquables.

– J'espère que vous en aurez un de soixante pouces, vieux, me dit Karl.

– Vous en aurez un de soixante pouces, vous.

– Non, dit Karl. Ne me blaguez pas. Je me contenterai de n'importe quel koudou.

– Vous en aurez probablement un énorme, dit Pop.

– Ne vous moquez pas de moi. Je sais quelle chance j'ai eue. Je me contenterais de n'importe quel koudou. N'importe quel mâle. »

Il était très gentil et il savait ce que vous pensiez, mais vous le pardonnait et le comprenait.

« Bon vieux Karl, dis-je, attendri par le whisky et d'humeur sentimentale.

– Cette vie-là est épatante, hein, dit Karl. Où est la Pauvre Vieille Maman ?

– Je suis ici, dit P.V.M. dans l'ombre. Je suis une femme bien tranquille, vous savez.

– Bon Dieu, oui, dit Pop. Mais vous savez faire taire le vieux tout de suite quand il commence.

– C'est ce qui fait d'une femme la favorite de tous, lui dit P.V.M. Faites-moi un autre compliment, Mr J.

– Bon Dieu, vous êtes brave comme un petit fox-terrier. » Pop et moi avions bien bu tous les deux, semblait-il.

« C'est ravissant. » P.V.M. était assise au fond de sa chaise, les mains croisées autour de ses bottes à cause des moustiques. Je la regardai, voyant maintenant sa robe bleue ouatinée dans la lumière du feu et la lumière sur ses cheveux noirs.

« J'adore quand vous en arrivez tous au stade du petit fox-terrier. Alors je sais que la guerre ne peut pas être loin. Est-ce que l'un de vous deux a fait la guerre, par hasard ?

– Et comment, dit Pop. La plus brave paire de salauds qui ait jamais vécu et votre mari est un extraordinaire tireur au vol et un excellent traqueur.

– Maintenant qu'il est ivre, nous savons la vérité, dis-je.

– Mangeons, dit P.V.M. J'ai une faim épouvantable. »

Nous partîmes en auto à l'aube sur la route qui sortait du village et, passant à travers une étendue de brousse serrée, nous arrivâmes à la lisière d'une plaine, encore embrumée avant le lever du soleil et d'où nous pouvions voir, à une grande distance, des élans qui broutaient et paraissaient énormes et gris dans la lumière du petit matin. Nous arrêtâmes la voiture et, une fois descendus et assis, nous vîmes avec les jumelles qu'il y avait un troupeau de bubales entre nous et les élans et, avec les bubales, un seul oryx mâle, pareil à un gros âne masaï, couleur de prune, avec de merveilleuses cornes longues, noires, droites, recourbées en arrière, qui se montraient chaque fois qu'il relevait la tête.

« Voulez-vous le tirer ? demandai-je à Karl.

– Non. Allez-y. »

Je savais qu'il détestait chasser à l'approche et tirer devant les autres et je dis :

« Très bien. » Et aussi j'avais égoïstement envie de tirer et Karl n'était pas égoïste. Nous avions grand besoin de viande.

Je marchai le long de la route, ne regardant pas du côté du gibier, essayant d'avoir l'air détaché, mon fusil en bandoulière sur l'épaule gauche, feignant de m'éloigner des animaux. Ils paraissaient ne pas faire attention à moi, mais broutaient en s'éloignant régulièrement. Je savais que, si j'avançais vers eux, ils s'enfuiraient tout de suite hors de portée ; aussi, quand du coin de l'œil je vis que l'oryx baissait la tête pour brouter et qu'il était possible de l'atteindre, je m'assis, passai mon bras à travers la bretelle et comme il regardait et commençait à s'éloigner, je visai le haut de son dos et tirai.

On n'entend pas le bruit du coup de feu sur le gibier, mais le bruit de la balle se fit entendre tandis que l'oryx se mettait à courir vers la droite, toute la plaine devenant comme une toile de fond avec des animaux qui remuaient contre le soleil levant, le galop de cheval à bascule des grotesques bubales aux longues jambes, le trot lourd se transformant en galop des élans et un autre oryx que je n'avais pas vu avant qui courait avec les bubales. Toute cette animation et cette panique soudaine faisaient un fond pour l'animal que je voulais, qui trottait maintenant presque hors d'atteinte, les cornes dressées. Je restai debout pour tirer en courant, tout l'animal visible en miniature dans l'ouverture et je visai au-dessus de son épaule, un peu en avant, et tirai et il tomba, en ruant, avant que le claquement de la balle frappant l'os revînt jusqu'à moi. Un coup très long et encore plus heureux cassa une patte de derrière.

Je courus vers lui, puis ralentis pour marcher avec prudence pour ne pas être renversé s'il sautait et courait, mais il avait son compte. Il s'était abattu si brusquement et la balle avait fait un tel craquement en le touchant que je craignis de l'avoir atteint aux cornes, mais quand je fus auprès de lui, je vis qu'il était mort du premier coup de feu entre les épaules et je vis que c'était d'avoir coupé sa patte sous lui qui l'avait fait tomber. Ils arrivèrent tous et Charo le saigna pour qu'il fût rituellement comestible.

« Où avez-vous visé la seconde fois ? demanda Karl.

– Nulle part. Un peu au-dessus et pas mal en avant.

– Un joli coup de fusil, dit Dan.

– Ce soir, dit Pop, il nous racontera qu'il lui a cassé la patte exprès. C'est un de ses coups favoris, vous savez. Vous ne l'avez jamais entendu l'expliquer ? »

Tandis que M'Cola dépouillait la tête et que Charo découpait la viande, un Masaï grand, mince, avec une lance, arriva, dit bonjour et resta debout sur une jambe, à regarder le dépeçage. Il me fit une longue tirade et j'appelai Pop. Il la répéta à Pop.

« Il désire savoir si vous allez tuer autre chose, dit Pop. Il aimerait avoir des peaux, mais il ne s'intéresse pas à la peau d'oryx. Elle ne vaut presque rien, dit-il. Il se demande si vous aimeriez tuer un ou deux bubales ou un élan. Il aime bien ces peaux.

– Dites-lui oui, à notre retour. »

Pop le lui dit solennellement. Le Masaï me serra la main.

« Dites-lui qu'il me trouvera toujours au Harry's New York Bar », dis-je.

Le Masaï dit encore quelque chose et se gratta une jambe avec l'autre.

« Il demande pourquoi vous avez tiré deux fois ? dit Pop.

– Dites-lui que, le matin, dans notre tribu, nous tirons toujours deux fois. Plus tard dans la journée, nous ne tirons qu'une fois. Vers le soir on ne peut plus rien tirer de nous. Dites-lui qu'il me trouvera toujours au New Stanley ou chez Torr.

– Il demande ce que vous faites des cornes ?

– Dites-lui que, dans notre tribu, nous donnons les cornes aux plus riches de nos amis. Dites-lui que c'est un sport passionnant et que, parfois, des membres de la tribu sont poursuivis sur de longues distances avec des pistolets pas chargés. Dites-lui qu'il me trouvera dans l'annuaire. »

Pop dit quelque chose au Masaï et nous nous serrâmes de nouveau la main, nous quittant en excellents termes. Inspectant la plaine à travers la brume, nous vîmes d'autres Masaïs qui arrivaient sur la route, la peau d'un brun terreux, marchant en fléchissant les genoux, leurs lances toutes minces dans la lumière du matin.

De retour dans la voiture, la tête de l'oryx enveloppée dans un sac de grosse toile, la viande attachée aux garde-boue, le sang en train de sécher et la chair de se couvrir de poussière, la route de sable rouge maintenant, la plaine disparue, la brousse de nouveau tout près de la route, nous atteignîmes des collines et traversâmes le petit village de Kibaya où il y avait une maison de repos blanche et un magasin d'approvisionnement général et beaucoup de terres cultivées. C'était là que Dan s'était assis sur une meule de foin un jour, pour attendre qu'un koudou vienne manger au bord d'un champ de maïs et un lion avait surpris Dan à l'affût et avait manqué de le tuer. Cela nous inspira un violent sentiment historique pour le village de Kibaya et comme il faisait encore frais et que le soleil n'avait pas desséché la rosée sur l'herbe, je suggérai de boire une bouteille de cette bière allemande, au goulot entouré de papier d'argent qui a un chevalier en armure sur l'étiquette noire et jaune, afin que nous puissions mieux nous rappeler l'endroit et l'apprécier encore davantage. Cela fait, remplis d'admiration historique pour Kibaya, nous apprîmes que la route était possible en avant, laissâmes un message enjoignant aux camions de nous suivre vers l'est et nous dirigeâmes vers la côte et le pays des koudous.

Pendant longtemps, tandis que le soleil montait et que la chaleur augmentait, nous roulâmes à travers ce que Pop avait décrit quand je lui avais demandé à quoi le pays ressemblait vers le sud, comme, bon Dieu ! un million d'autres kilomètres d'Afrique, une brousse formée de buissons épais, impénétrables, d'aspect épineux arrivant jusqu'à la route.

« Il y a de très grands éléphants là-dedans, dit Pop. Mais il est impossible de les chasser. C'est pour cela qu'ils sont très grands. Simple, pas vrai ? »

Après un long parcours dans ce pays semblable à un million d'autres kilomètres, le paysage s'élargit en prairies sèches, sablonneuses, bordées de buissons, qui se transformaient en un désert caractéristique avec des îlots de buissons parsemés là où il y avait de l'eau, et que Pop dit ressembler à la frontière du nord du Kenya. Nous guettions les gerenuks, cette antilope au long cou qui ressemble par son port de tête à la mante religieuse et les koudous plus petits que nous savions vivre dans ce désert, mais le soleil était haut maintenant et nous ne vîmes rien. Enfin, la route commença de nouveau à s'élever progressivement dans les collines, des collines basses, bleues, boisées, avec, entre elles, des kilomètres de buissons épars, un peu plus épais que des arbustes fruitiers, et en avant de nous deux hautes, larges collines couvertes d'arbres, assez grandes pour être des montagnes. Elles étaient de chaque côté de la route et, comme la voiture atteignait l'endroit où la route devenait plus étroite, nous vîmes devant nous un troupeau d'une centaine de têtes de bétail mené vers la côte par des marchands de bestiaux somalis, l'acheteur le plus important marchant en tête, grand, très beau avec son turban blanc et son costume de la côte, portant un parapluie comme symbole de son autorité. Nous arrivâmes à faire avancer la voiture à travers le troupeau et puis, contournant des fourrés d'aspect plaisant, nous sortîmes à découvert entre les deux montagnes et plus loin, à huit cents mètres de là, nous atteignîmes un village de boue et de chaume dans une clairière sur un petit plateau bas entre les deux montagnes. Vues de derrière, les montagnes aux pentes boisées étaient très belles avec les rochers qui affleuraient et de larges percées et des prairies au-dessus des forêts.

« Est-ce que c'est là ?

– Oui, dit Dan. Nous allons trouver l'emplacement du camp. »

Un vieux nègre, usé et flétri, avec des poils de barbe blanche, un fermier, vêtu d'un tissu sale, jadis blanc, ramassé sur l'épaule à la façon d'une toge romaine, sortit de derrière une des huttes de boue et d'osier et nous guida jusqu'à un endroit situé en deçà du village et à gauche très bien pour y camper. C'était un vieil homme à l'air très découragé et, quand Dan lui eut parlé, il s'en alla, paraissant plus découragé qu'avant, pour nous ramener des

guides dont Dan avait écrit le nom sur un morceau de papier et qui lui avaient été recommandés par un chasseur hollandais, venu là un an auparavant, et qui était le grand ami de Dan.

Nous sortîmes les sièges de la voiture pour nous en servir comme de table et de chaises et, assis sur nos manteaux étalés, nous déjeunâmes sous l'ombre épaisse d'un grand arbre, bûmes de la bière et dormîmes ou lûmes en attendant l'arrivée des camions. Avant qu'ils fussent là, le vieil homme revint avec un Wanderobo paraissant le plus décharné, le plus affamé, le plus malchanceux de tous, qui se tenait sur une jambe, se grattait le cou et portait un arc et un carquois de flèches et une lance. Interrogé sur le point de savoir si c'était le guide dont nous avions le nom, le vieil homme avoua que non et s'en alla, plus découragé que jamais, chercher les guides officiels.

Quand nous nous réveillâmes de nouveau, le vieillard était là avec deux guides officiels en kaki de la tête aux pieds et deux autres, complètement nus, venus du village. Il y eut une longue palabre et le chef des deux guides en pantalon kaki montra ses certificats, un « Le soussigné certifie » déclarant que le guide connaissait bien le pays et était un garçon sérieux et un traqueur capable. Ceci était signé par Un tel, chasseur professionnel. Le guide en kaki désignait ce chasseur professionnel sous le nom de B'wana Simba, ce qui nous mit en fureur.

« Un ballot qui a, un jour, tué un lion, dit Pop.

– Dites-lui que je suis B'wana Fisi, le massacreur d'hyènes, dis-je à Dan. B'wana Fisi les étrangle de ses deux mains nues. »

Dan lui disait autre chose.

« Demandez-leur s'ils veulent faire la connaissance de B'wana Crapaud-Sauteur, l'inventeur des crapauds sauteurs et de Mama Tziggi, propriétaire de toutes ces sauterelles. »

Dan fit mine de ne pas entendre. Ils paraissaient discuter la question financière. Après avoir fixé leurs gages réguliers pour la journée Pop leur dit que, si l'un de nous tuait un koudou, le guide recevrait quinze shillings.

« Vous voulez dire une livre, répondit le chef des guides.

– Ils paraissent savoir de quoi il retourne, dit Pop. Je dois dire que ce sportsman ne me revient pas, malgré ce que dit B'wana Simba. »

B'wana Simba, nous l'apprîmes par la suite, était un excellent chasseur, avec une merveilleuse réputation sur la côte.

« Nous allons les mettre en deux lots et vous les tirerez au sort, suggéra Pop, un tout nu et un en pantalon dans chaque lot. Pour moi, je suis en faveur du sauvage nu, en tant que guide. »

Ayant proposé que les deux guides pourvus de certificats et de pantalon choisissent chacun un partenaire sans vêtement, nous découvrîmes que cela ne marcherait pas. Fort en Gueule, le génie de la finance et, maintenant, du théâtre, qui donnait une reproduction, geste par geste, de la façon-dont-B'wana-Simba-avait-tué-son-dernier-koudou, s'interrompit assez longtemps pour déclarer qu'il ne chasserait qu'avec Abdullah.

Abdullah, le petit, avec un gros nez, bien éduqué, était son traqueur. Ils chassaient toujours ensemble. Lui-même ne cherchait pas la trace. Il reprit sa pantomime de B'wana Simba, d'un autre personnage connu comme B'wana Doktor et des bêtes à cornes.

« Nous ferons un lot des deux sauvages et un autre de ces deux étudiants d'Oxford, dit Pop.

– Je déteste ce salaud de cabotin, dis-je.

– Il est peut-être merveilleux, dit Pop d'un ton de doute. Et d'ailleurs, vous êtes un traqueur, vous savez. Le vieux dit que les deux autres sont bons.

– Merci. Allez au diable. Voulez-vous tenir les pailles ? »

Pop arrangea deux brins d'herbe dans son poing. Le plus long est pour Talma et son ami, expliqua-t-il. Le plus court est pour les deux nudistes sportifs.

« Voulez-vous tirer le premier ?

– Allez-y », dit Karl.

Je tirai Talma et Abdullah.

« J'ai le maudit tragédien.



– Il est peut-être très bon, dit Karl.

– Vous voulez faire l'échange ?

– Non. C'est peut-être une merveille.

– Maintenant nous allons tirer au sort le choix des battues. La plus longue paille choisit, expliqua Pop.

– Allez-y, tirez. »

Karl tira la courte.

« Où sont les battues ? »

Une longue conversation suivit au cours de laquelle notre Talma simula la chasse d'une demi-douzaine de koudous, grâce à différentes espèces d'affûts, surprises, approches à découvert et débusquages dans la brousse.

Finalement Pop dit : « Il paraît qu'il y a une sorte de lick où ils viennent lécher le sel et où on en massacre des milliers. Parfois aussi vous vous promenez autour de cette colline et descendez ces pauvres bêtes à découvert. Si vous vous sentez dans une forme extraordinaire, vous montez à leur recherche et sur ces rochers escarpés vous les assommez quand ils sortent pour brouter.

– Je prends le lick.

– Prenez garde de ne tirer que sur les plus gros, dit Pop.

– Quand partons-nous ? demanda Karl.

– Le lick est censé offrir de meilleures chances le matin, dit Pop. Mais le vieux Hem pourrait y donner un coup d'œil ce soir. Il y a environ huit kilomètres à faire sur la route avant de commencer à marcher. Il peut partir d'abord et prendre l'auto. Vous pouvez essayer les collines dès que le soleil commence à baisser.

– Et la Memsahib ? demandai-je. Est-ce qu'elle doit venir avec moi ?

– Je ne crois pas que ce soit prudent, dit Pop sérieusement. Moins on est nombreux pour la chasse au koudou, mieux ça vaut. »

M'Cola, le cabotin, Abdullah et moi rentrâmes tard ce soir-là dans la fraîcheur de la nuit et nous étions très excités en nous approchant du feu. La poussière du lick avait été foulée et portait de profondes empreintes fraîches de koudous et il y avait plusieurs traces de grands mâles. La cachette formait un merveilleux affût et j'étais aussi confiant et aussi sûr de tirer un koudou le lendemain matin que j'aurais été sûr de tirer sur des canards d'une bonne hutte, avec un bon stock d'appelants, un temps froid et la certitude d'un passage.

« C'est du tout cuit. A l'épreuve des imbéciles. C'est même une honte. Comment s'appelle-t-il, Booth, Barrett, McCullough, vous savez qui je veux dire...

– Charles Laughton, dit Pop, tirant sur sa pipe.

– C'est cela. Fred Astaire. Le pied le plus agile du grand monde et de l'univers. C'est un as. Il a trouvé la hutte et tout. Savait où était le lick. Pouvait dire d'où venait le vent rien qu'en éparpillant la poussière. C'est une merveille. B'wana Simba les dresse, mon vieux. Pop, les koudous sont dans le sac. C'est simplement une question de ne pas gâter la viande et de choisir les spécimens les plus robustes. Soldats, je suis content de vous.

– Qu'est-ce que vous avez bu ?

– Rien du tout, vraiment. Appelez Talma. Dites-lui que je lui ferai faire du cinéma. J'ai un rôle pour lui. Une petite chose que j'ai inventée en rentrant. Cela ne marchera peut-être pas, mais l'intrigue me plaît. Othello ou le Maure de Venise. Ça vous dit ? Il y a dedans une idée merveilleuse. Voyez-vous, ce danseur de gigue que nous appelons Othello tombe amoureux de cette fille qui ne connaît rien du monde, aussi l'appelons-nous Desdémone. Ça vous plaît ? On me supplie d'écrire cela depuis des années, mais j'étais gêné par la question raciale. Laissez-le se montrer et se faire une réputation, leur disais-je. Harry Wills, au diable. Paulino l'a battu. Sharkey l'a battu. Dempsey a battu Sharkey. Carnera l'a mis knock-out. Si personne n'a vu le coup et après ? Où diable en étions-nous, Pop ? Harry Greb est mort, vous savez.

– Nous entrions juste dans la ville, dit Pop. Les gens vous lançaient des choses et nous ne savions pas pourquoi.

– Je me rappelle, dit P.V.M. Pourquoi ne lui avez-vous pas fait tracer la ligne qui sépare les Blancs et les Noirs, Mr J.P.?

– J'étais terriblement fatigué, dit Pop.

– Vous avez l'air très distingué, pourtant, dit P.V.M. Qu'est-ce que nous allons faire de ce loufoque ?

– Versez un verre à l'intérieur de cette brute et nous verrons s'il se calme.

– Je suis calme maintenant, dis-je. Mais, nom de Dieu, je me sens en pleine forme pour demain. »

A ce moment précis qui arrive au camp, sinon le vieux Karl avec ses deux sauvages nus et son porteur de fusil mahométan, rabougri et très dévoué, Chaco. A la lumière du feu, le visage de ce vieux Karl était d'un blanc gris, jaunâtre et il enleva son Stetson.

« Eh bien, en avez-vous eu un ? demanda-t-il.

– Non. Mais il y en a. Qu'avez-vous fait ?

– Marché sur une nom de Dieu de route. Comment s'attendent-ils à trouver des koudous sur une route où il n'y a rien que du bétail et des huttes et des gens ? »

Il semblait tout drôle et je me dis qu'il devait être malade. Mais qu'il eût surgi comme une tête de mort pendant que nous faisions les clowns me mit de nouveau de mauvaise humeur et je dis :

« Nous avions tiré au sort, vous savez.

– Bien sûr, dit-il amèrement. Nous avons chassé le long d'une route. Qu'est-ce qu'on pouvait espérer voir ? Vous trouvez que c'est comme cela qu'on chasse le koudou ?

– Mais vous en aurez un sur le lick demain matin », lui dit P.V.M. très cordialement.

Je vidai mon verre de whisky-soda et entendis ma voix dire très cordialement :

« Vous en aurez sûrement un sur le lick demain matin.

– C'est vous qui y chassez le matin, dit Pop.

– Non. Vous y chasserez. Je l'ai eu ce soir. Nous changeons. C'est entendu. N'est-ce pas, Pop ?

– Mais oui, dit Pop. Aucun d'entre nous ne regardait les autres.

– Prenez un whisky-soda, Karl », dit P.V.M.

Le repas fut bien calme. Au lit dans la tente, je dis :

« Au nom du ciel, qu'est-ce qui t'a poussé à lui dire qu'il aurait le lick demain matin ?

– Je n'en sais rien. Je ne crois pas que c'était ce que je voulais dire. N'en parlons plus.

– J'ai gagné en tirant au sort. On ne peut pas aller contre le sort. C'est le seul moyen que les chances arrivent jamais à égalité.

– N'en parlons plus.

– Je ne crois pas qu'il soit en forme en ce moment et il n'est pas maître de lui. Ces sacrées bêtes le rendent malade et il est capable, dans l'état où il est, de faire un gâchis terrible dans ce lick.

– Je t'en prie, ne parle plus de cela.

– D'accord.

– Bon.

– Enfin, cela le mettra de bonne humeur, en tout cas.

– Je n'en sais trop rien. Je t'en prie, cesse d'en parler.

– Oui.

– Bon.

– Bonne nuit, dit-elle.

– Au diable, dis-je. Bonne nuit.

– Bonne nuit. »

CHAPITRE IX

Le matin, Karl et son équipe partirent pour le lick et Talma, Abdullah, M'Cola et moi traversâmes la route, obliquâmes derrière le village le long d'un ruisseau à sec et commençâmes l'ascension des montagnes dans la brume. Nous marchions dans le lit sec du cours d'eau, rempli de gravier et de pierres, couvert de lianes et de broussailles de sorte que, en grimpant, on marchait courbé en deux, dans un tunnel escarpé de lianes et de feuillage. Je transpirai tellement que j'avais trempé ma chemise et mes sous-vêtements et, comme, arrivés sur l'épaulement de la montagne, nous restions à regarder les nuages qui ouataient toute la vallée au-dessous de nous, la brise du matin me refroidit et je dus mettre mon manteau de pluie pendant que nous examinions le pays avec les jumelles. J'étais trop en sueur pour m'asseoir et fis signe à Talma de continuer à marcher. Nous contournâmes la montagne, fîmes un lacet un peu plus haut et, sortant du soleil qui séchait ma chemise mouillée, nous longeâmes le sommet d'une série de vallées herbeuses, nous arrêtant pour les inspecter toutes très soigneusement avec les jumelles. Enfin, nous atteignîmes une sorte d'amphithéâtre, une vallée en forme de bol avec de l'herbe très verte et un petit ruisseau au milieu et des arbres à l'extrémité la plus éloignée. Nous nous assîmes à l'ombre contre des rochers, hors de toute brise, nous servant des jumelles tandis que le soleil montait et éclairait les pentes opposées, et nous vîmes deux femelles koudous et un faon qui sortaient des bois pour manger ; ils avançaient en broutant vite, puis, la tête levée, regardaient devant eux longtemps avec la vigilance de tous les animaux qui broutent dans une forêt. Des animaux sur une plaine peuvent voir si loin qu'ils ont confiance et paissent d'une façon très différente de celle des animaux dans les bois. Nous pouvions voir les raies blanches verticales sur leurs flancs gris et il était bien agréable de les observer et de se trouver haut dans les montagnes d'aussi bon matin. Puis, tandis que nous regardions, il y eut un boum, comme une avalanche. Je crus d'abord que c'était un rocher qui tombait, mais M'Cola murmura : B'wana Kabor ! Piga ! » Nous tendîmes l'oreille, mais n'entendîmes pas de second coup de feu et j'étais sûr que Karl avait son koudou. Les femelles que nous observions avaient entendu le coup de feu et s'arrêtèrent pour écouter, puis se remirent à brouter. Mais, tout en broutant, elles entrèrent dans la forêt. Je me rappelai le vieux dicton de l'Indien du camp : « Un coup de feu, de la viande. Deux, peut-être. Trois coups de feu, un tas de merde » et je pris le dictionnaire pour le traduire pour M'Cola. Ce que je lui dis l'amusa et il rit et hocha la tête. Nous examinâmes cette vallée avec les jumelles jusqu'à ce que le soleil soit sur nous, puis chassâmes de l'autre côté de la montagne et, dans une autre belle vallée, nous vîmes l'endroit où l'autre B'wana – son nom ressemblait encore à B'wana Doktor – avait tué un beau koudou, mais un Masaï s'avança au milieu de la vallée pendant que nous l'inspections avec les jumelles et, quand je fis semblant de vouloir tirer sur lui, Talma insista avec emphase sur le fait que c'était un homme, un homme, un homme !

« Pas tirer les hommes ? lui demandai-je.

– Non ! Non ! Non ! » dit-il, portant la main à sa tête.

Je baissai mon fusil comme à regret, faisant le clown pour M'Cola qui riait d'une oreille à l'autre. Il faisait très chaud et nous traversâmes une prairie où l'herbe arrivait aux genoux et où pullulaient de longues sauterelles roses, aux ailes de gaze, qui s'élevaient en nuages autour de nous, avec un bourdonnement de faucheuse et, ayant gravi de petites collines et descendu une longue pente abrupte, nous nous dirigeâmes vers le camp et trouvâmes l'air de la vallée chargé de sauterelles volantes et Karl déjà de retour avec son koudou.

Quand je passai devant la tente de l'écorcheur, il me montra la tête qui, sans corps et sans cou, avec une cape de peau qui pendait, mouillée et lourde là où la base du crâne avait été séparée de la colonne vertébrale, présentait l'aspect d'un koudou extrêmement étrange et malheureux. Seules, la peau qui allait des yeux jusqu'aux narines, d'un gris égal et délicatement taché de blanc, et les longues oreilles gracieuses, étaient belles. Les yeux étaient déjà couverts de poussière et il y avait des mouches autour d'eux et les cornes étaient lourdes, grossières et, au lieu de former une haute spirale, elles tournaient court et obliquaient brusquement. C'était une tête monstrueuse, lourde et laide.

Pop était assis dans la tente commune et fumait en lisant.

« Où est Karl ? lui demandai-je.

– Dans sa tente, je crois. Qu'est-ce que vous avez fait ?

– Nous avons chassé dans les collines et vu une ou deux femelles.

– Je suis rudement content que vous l'ayez eu, dis-je à Karl à l'entrée de sa tente. Comment cela s'est-il passé ?

– Nous étions derrière l'affût et ils m'ont fait signe de baisser la tête et, quand j'ai regardé, il était tout à côté de nous. Il avait l'air énorme.

– Nous vous avons entendu tirer. Où l'avez-vous touché ?

– A la patte d'abord, je crois. Puis nous l'avons suivi, et finalement je l'ai atteint deux fois encore et nous l'avons eu.

– Nous n'avons entendu qu'un coup de feu.

– J'en ai tiré trois ou quatre, dit Karl.

– Je suppose que la montagne a étouffé les autres, si vous avez passé de l'autre côté en le chassant. Il a des bois d'une grande envergure et bien développés.

– Merci, dit Karl. J'espère que vous en aurez un beaucoup plus beau. Ils ont dit qu'il y en avait un autre, mais je ne l'ai pas vu. »

Je revins à la tente commune où se trouvaient Pop et P.V.M. Ils ne semblaient pas très enchantés du koudou.

« Qu'est-ce que vous avez ? demandai-je.

– As-tu vu la tête ? demanda P.V.M.

– Bien sûr.

– Elle est épouvantable, dit-elle.

– C'est un koudou. Il a encore le droit d'en tuer un.

– Chaco et les guides disent qu'il y avait un autre mâle avec celui-ci. Un grand avec une tête merveilleuse.

– Ça va. Je le tuerai.

– Si jamais il revient.

– C'est très bien qu'il en ait un, dit P.V.M.

– Je parie qu'il tuera le plus grand qu'on ait jamais vu, maintenant, dis-je.

– Je vais l'envoyer avec Dan au pays des antilopes noires, dit Pop. C'était convenu comme cela. Le premier qui avait tué un koudou devait tenter sa chance sur les antilopes noires.

– Bien.

– Puis, dès que vous aurez tué votre koudou, nous irons là-bas aussi.

– Bravo. »

TROISIÈME PARTIE

Poursuite et échec

CHAPITRE X

Tout cela semblait dater d'un an. Cet après-midi, dans l'auto, en roulant vers le lick distant de trente-cinq kilomètres, le soleil sur la figure, je venais de tuer des pintades étant, pendant les cinq derniers jours, revenu bredouille du lick où Karl avait tué son koudou, bredouille des collines, les grandes collines et les petites collines, bredouille du terrain plat et ayant perdu une occasion de tirer la nuit précédente sur ce lick à cause du camion de l'Autrichien. Je savais qu'il ne nous restait que deux jours de chasse avant notre départ. M'Cola le savait aussi et nous chassions ensemble maintenant, tout sentiment de supériorité disparu chez l'un et chez l'autre, conscients seulement de la fuite du temps, de ne pas connaître la région, et de notre dégoût d'être encombrés de ces bougres de cabotins comme guides.

Kamau, le chauffeur, était un Kikuyu, un homme paisible d'environ trente-cinq ans qui, avec une vieille veste de tweed marron mise au rebut par quelque chasseur, un pantalon largement rapiécé aux genoux et de nouveau déchiré et une chemise en lambeaux, arrivait toujours à donner une impression de grande élégance. Kamau était très modeste, tranquille, et un excellent chauffeur et maintenant, comme nous sortions d'une région de brousse et entrions dans une région dégagée, à la végétation rabougrie, désertique d'aspect, je regardai cet homme dont maintenant j'admirais tant l'élégance obtenue avec une vieille veste et une épingle de sûreté, la modestie, la bonne humeur et l'adresse, et je me rappelai qu'il avait manqué mourir de la fièvre à notre départ et que, s'il était mort, cela n'aurait représenté pour moi que l'ennui d'avoir un chauffeur de moins ; tandis que maintenant où et quand il mourût j'en aurais du chagrin. Puis abandonnant mes tendres réflexions sur la mort éloignée et improbable de Kamau, je pensais au plaisir que j'aurais à tirer dans les fesses de Talma, juste pour voir l'expression de son visage, pendant qu'il jouait sa grande scène de chasse à l'approche, et, à ce moment même, nous fîmes lever un autre vol de pintades. M'Cola me tendit la carabine et je secouai la tête. Il gesticula avec violence et dit : « Bon. Très bon », et je dis à Kamau de continuer. Ceci troubla beaucoup Talma qui commença une harangue. Est-ce que nous n'avions pas envie de pintades ? C'était des pintades, de la meilleure espèce. J'avais vu au compteur que nous n'étions plus qu'à environ cinq kilomètres du lick et je ne voulais pas en faire fuir un mâle par un coup de feu, l'effrayer comme le petit koudou que nous avions vu quitter le sel quand il avait entendu le bruit du camion pendant que nous étions derrière l'affût.

Nous laissâmes le camion sous des arbres rabougris à environ trois kilomètres du lick et marchâmes le long de la route sablonneuse vers le premier lick qui était à découvert à gauche de la piste. Nous avions parcouru environ un kilomètre en file indienne, observant un silence absolu, Abdullah le traqueur instruit en tête, puis moi, M'Cola et Talma, quand nous vîmes que la route était mouillée devant nous. Là où le sable formait une croûte mince sur l'argile, il y avait une flaque d'eau et l'on pouvait voir qu'une pluie abondante l'avait détrempé devant nous. Je ne compris pas ce que cela signifiait, mais Talma écarta les bras, regarda vers le ciel et montra les dents de colère.

« Pas bon », murmura M'Cola.

Talma commença à parler à voix haute.

« Tais-toi, salaud », dis-je, et je mis ma main sur ma bouche. Il continua à parler très fort et je cherchais « ta gueule » dans le dictionnaire tandis qu'il montrait le ciel et la route mouillée. Je ne trouvai pas « ta gueule », aussi mis-je le dos de ma main contre sa bouche avec une certaine fermeté et la surprise la lui fit fermer.

« 'Cola, dis-je.

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Sel pas bon.

– Ah. »

C'était donc cela. J'avais pensé à la pluie seulement comme à une chose qui rendait facile la recherche des traces.

« Quand la pluie ? demandai-je.

– La nuit dernière », dit M'Cola.

Talma commença à parler et je mis le dos de ma main, contre sa bouche.

« 'Cola.

– Oui.

– Autre sel, indiquant la direction du grand lick dans les bois que je savais être passablement plus haut parce que nous avions monté un peu à travers les broussailles pour l'atteindre.

– Autre sel bon ?

– Peut-être. »

M'Cola dit quelque chose à voix très basse à Talma qui sembla profondément vexé mais se tut et nous continuâmes sur la route, faisant le tour des endroits mouillés, jusqu'à l'endroit où, bien entendu, la profonde dépression du lick était à moitié remplie d'eau. Talma commença à marmotter un discours, mais M'Cola le fit taire de nouveau.

« Venez », dis-je et, M'Cola en tête, nous entreprîmes l'ascension du lit du ruisseau sablonneux, humide, mais habituellement à sec, qui menait à travers les arbres jusqu'au lick supérieur.

M'Cola s'arrêta net, se pencha pour regarder le sable mouillé, puis murmura : « Homme. » La trace était là.

« Shenzi », dit-il, ce qui signifiait un homme sauvage.

Nous suivîmes l'homme, avançant lentement à travers les arbres et, nous étant approchés du lick avec précaution, nous prîmes place derrière l'affût. M'Cola hocha la tête.

« Pas bon, dit-il. Venez. »

Nous allâmes jusqu'au lick. Là, tout était écrit clairement. Il y avait les traces de trois grands koudous mâles sur la rive humide, là où ils étaient venus pour lécher le sel. Puis il y avait les traces soudaines, profondes, comme coupées au couteau, là où ils avaient fait un bond quand l'arc s'était détendu et les traces aux angles aigus de leurs sabots quand ils avaient gravi la berge et puis, très espacées, les traces entrant dans la brousse. Nous les suivîmes, toutes les trois, mais aucune trace d'homme ne rejoignait les leurs. L'homme à l'arc les avait manqués.

M'Cola dit : « Shenzi ! » avec beaucoup de haine dans le mot. Nous suivîmes les traces du « shenzi » et vîmes l'endroit où il avait rejoint la route. Nous nous installâmes dans l'affût et attendîmes là jusqu'à ce qu'il fît sombre et qu'une pluie légère commençât à tomber. Aucun animal ne vint lécher le sel. Sous la pluie nous retournâmes au camion. Un homme sauvage avait attaqué notre koudou et les animaux effrayés n'approcheraient plus du sel et le lick était gâché pour nous.

Kamau avait dressé une tente avec un grand tapis de sol, pendu ma moustiquaire à l'intérieur et monté le lit de toile. M'Cola apporta la nourriture dans la tente.

Talma et Abdullah firent le feu et, avec Kamau et M'Cola, préparèrent le dîner. Ils allaient coucher dans le camion. Il tombait une pluie fine et je me déshabillai, mis des bottes contre les moustiques et un épais pyjama et m'assis sur le lit de camp, mangeai un blanc de pintade rôtie et bus deux timbales d'eau et de whisky mélangés par moitié.

M'Cola entra, grave, plein de sollicitude et très mal à l'aise à l'intérieur d'une tente, et ôta mes vêtements de l'endroit où je les avais pliés pour faire un oreiller et les plia de nouveau, en vrac, et les mit sous les couvertures. Il apporta trois boîtes de conserve pour voir si je voulais qu'il les ouvre.

« Non.

– Chai ?

– Au diable !

– Pas de chai ?

– Whisky meilleur.

– Oui, dit-il avec conviction. Oui.

– Chai demain matin. Avant le soleil.

– Oui, B'wana M'Kumba.

– Dors ici. Pas sous la pluie. » Je lui montrai la tente où la pluie faisait le plus joli bruit que nous, qui vivons hors des maisons, entendions jamais. C'était un bruit ravissant, même si la pluie nous jouait un tour de cochon.

« Oui.

– Allons. Mange.

– Oui. Pas de chai ?

– Au diable le thé.

– Whisky ? demanda-t-il avec espoir.

– Whisky fini.

– Whisky, dit-il avec confiance.

– Très bien, dis-je. Va manger », et ayant rempli la timbale moitié d'eau, moitié de whisky, j'entrai sous la moustiquaire, pris mes vêtements et en fis de nouveau un oreiller et, couché sur le côté, bus très lentement, appuyé sur le coude, puis laissai tomber le gobelet sur la moustiquaire, cherchai le Springfield à tâtons sous le lit, mis la torche électrique à côté de moi dans le lit sous les couvertures et m'endormis en écoutant la pluie. Je me réveillai quand j'entendis M'Cola entrer, faire son lit et s'endormir, et je m'éveillai une fois dans la nuit et l'entendis dormir à côté de moi ; mais, au matin, il s'était levé et avait fait le thé avant que je fusse éveillé.

« Chai, dit-il, tirant sur ma couverture.

– Sacré chai ! », dis-je, m'asseyant encore endormi.

C'était une matinée grise, humide. La pluie avait cessé, mais la brume s'attardait et nous trouvâmes le lick inondé et sans une trace aux environs. Puis nous chassâmes dans les broussailles, espérant trouver une piste dans la terre détrempée et suivre un koudou jusqu'à ce que nous pussions le voir. Il n'y avait pas de traces. Nous traversâmes la route et suivîmes la lisière des buissons autour d'une sorte de marécage. J'espérais trouver le rhinocéros, mais bien que nous eussions vu beaucoup de crottin frais de rhinocéros, il n'y avait pas de traces depuis la pluie. Une fois, nous entendîmes les pique-bœufs et, en levant la tête, les vîmes en vol saccadé au-dessus de nous qui se dirigeaient vers le nord, au-delà des buissons épais. Nous fîmes un long cercle pour les suivre, mais ne trouvâmes rien qu'une piste fraîche d'hyène et une piste de femelle koudou. Dans un arbre, M'Cola me montra un crâne de petit koudou avec une très belle corne, longue et recourbée. Nous trouvâmes l'autre corne en dessous, dans l'herbe, et je la revissai dans sa base d'os.

« Shenzi », dit M'Cola, et il imita un homme tirant à l'arc. Le crâne était très propre, mais les cornes creuses avaient des détritus humides à l'intérieur, d'une puanteur intolérable et, sans montrer que j'avais remarqué la mauvaise odeur, je les tendis à Talma qui, bien vite, sans broncher, les donna à Abdullah. Abdullah fronça le bout de son nez plat et secoua la tête. C'était vraiment une odeur abominable. M'Cola et moi sourîmes et Talma prit un air de sainte-nitouche.

Je décidai que ce serait peut-être une bonne idée d'aller sur la route dans l'auto, en guettant les koudous, et de chasser dans toutes les clairières d'aspect giboyeux. Nous retournâmes à la voiture et exécutâmes ce plan, inspectant plusieurs clairières sans résultat. Le soleil était levé maintenant et la route commençait à s'encombrer de voyageurs, vêtus de blanc ou nus, et nous résolûmes de rentrer au camp. En chemin nous nous arrêtâmes et chassâmes à l'approche l'autre lick salé. Il y avait un nsouala très rouge là où le soleil frappait sa peau entre les arbres gris et il y avait beaucoup de traces de koudous. Nous les effaçâmes et, en rentrant au camp, trouvâmes un ciel plein de sauterelles allant vers l'ouest et le ciel, quand on levait les yeux, ressemblait à un nuage rose tout tremblotant, tremblotant comme un vieux film, mais rose au lieu d'être gris. P.V.M. et Pop furent très déçus. Il n'avait pas plu au camp et ils avaient été persuadés que nous reviendrions avec quelque chose.

« Est-ce que mon ami littéraire est parti ?

– Oui, dit Pop. Il est reparti pour Handeni.

– Il m'a dit tout ce qu'il faut savoir sur les femmes américaines, dit P.V.M. Pauvre Vieux Papa, j'étais sûre que tu aurais eu un koudou. Maudite pluie.

– Comment sont les femmes américaines ?

– Il trouve qu'elles sont terribles.

– Quel garçon plein de bon sens, dit Pop. Racontez-moi ce qui s'est passé aujourd'hui. »

Nous nous assîmes à l'ombre de la tente commune et je le leur dis.

« Un Wanderobo, dit Pop. Ce sont de très mauvais chasseurs. Pas de chance.

– J'ai cru que ce pouvait être un de ces voyageurs sportifs qu'on voit marcher sur la route avec leur arc en bandoulière. Il aurait vu le premier lick près de la route et aurait suivi la piste jusqu'à l'autre.

– Peu probable. Ils portent ces arcs et ces flèches pour se défendre. Ce ne sont pas des chasseurs.

– Enfin, de toute façon, il m'a eu.

– Pas de chance. Ça et la pluie. J'avais placé des veilleurs ici sur les deux collines, mais ils n'ont rien vu.

– Enfin, rien n'est encore foutu jusqu'à demain soir. Quand faut-il que nous partions ?

– Après-demain.

– Ce sacré sauvage.

– Je suppose que Karl massacre toutes les antilopes noires là-bas.

– Nous ne pourrons pas entrer dans le camp à cause des cornes. Vous n'avez pas eu de nouvelles ?

– Non.

– Je vais renoncer à fumer pendant six mois pour que tu en tues un, dit P.V.M. J'ai déjà commencé. »

Nous déjeunâmes et ensuite j'entrai dans la tente et m'étendis et lus. Je savais qu'il nous restait encore une chance sur le lick dans la matinée et je ne voulais pas me tourmenter pour ça. Mais j'étais tourmenté et je n'avais pas envie de dormir et de me réveiller le cœur barbouillé, aussi je sortis et m'assis sur une chaise de toile sous la tente commune et lus la vie de Charles II par je ne sais qui et regardai en l'air de temps en temps pour observer les sauterelles. Les sauterelles étaient un spectacle passionnant et il m'était difficile de trouver ça tout naturel.

Finalement je m'endormis sur ma chaise, avec les pieds sur une caisse, et, quand je me réveillai, Talma était là, ce salaud, avec une très grande coiffure de plumes d'autruches noires et blanches qui pendaient.

« Va-t'en », lui dis-je en anglais.

Il restait là à se pavaner fièrement, puis se tourna pour me montrer sa coiffure de côté.

Je vis Pop sortir de sa tente, la pipe à la bouche.

« Regardez ce que nous avons », lui criai-je.

Il regarda, dit « Bon Dieu » et rentra dans sa tente.

« Venez, dis-je. Nous ferons semblant de ne pas le voir. »

Pop sortit, finalement, avec un livre et nous n'accordâmes aucune attention à la coiffure de Talma, mais restâmes assis à bavarder pendant qu'il faisait la roue.

« Ce salaud a bu aussi, dis-je.

– Probablement.

– Je le sens d'ici. »

Pop, sans le regarder, dit quelques mots à Talma d'une voix très douce.

« Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

– D'aller s'habiller convenablement et de se tenir prêt à partir. »

Talma s'éloigna, les plumes ondulant au vent.

« Ce n'est pas le moment d'exhiber ses maudites plumes d'autruche, dit Pop.

– Il y a probablement des gens qui aiment ça.

– Mais oui. Ils les photographient.

– Terrible, dis-je.

– Épouvantable.

– Le dernier jour, si nous ne tuons rien, je vais tirer dans les fesses de Talma. Qu'est-ce que ça me coûterait ?

– Cela risque de nous attirer des ennuis. Si vous tirez sur l'un, il faut tirer sur l'autre aussi.

– Rien que sur Talma.

– Alors il vaut mieux ne pas tirer. Rappelez-vous que c'est à moi que vous causerez des ennuis.

– Je plaisantais, Pop. »

Talma, sans coiffure et avec Abdullah, apparut et Pop leur parla.

« Ils veulent chasser autour de la colline d'une nouvelle manière.

– Bravo. Quand ?

– Quand vous voudrez. On dirait qu'il va pleuvoir. Vous pourriez partir. »

J'envoyai Molo chercher mes bottes et un imperméable, M'Cola arriva avec le Springfield ; et nous marchâmes jusqu'à l'auto. Le ciel avait été très couvert toute la journée, bien que le soleil eût paru à travers les nuages pendant quelques instants dans la matinée et de nouveau à midi. Les pluies avançaient vers nous. Maintenant il commençait à pleuvoir et les sauterelles ne volaient pas.

« Je suis abruti de sommeil, dis-je à Pop. Je vais boire quelque chose. »

Nous étions debout sous le grand arbre près du feu de cuisine, avec la pluie qui tambourinait sur les feuilles. M'Cola apporta la gourde de whisky et me la tendit très solennellement.

« Vous en prenez un ?

– Je ne vois pas quel mal ça peut faire. »

Nous bûmes tous deux et Pop dit :

« Qu'ils aillent au diable.

– Vous trouverez peut-être leurs sacrées traces.

– Nous les chasserons du pays. »

Dans l'auto nous tournâmes à droite sur la route, traversâmes le village de boue et quittâmes la route à gauche pour une piste d'argile rouge, ferme, qui contournait les collines et était étroitement bordée d'arbres de chaque côté. Il pleuvait assez fort maintenant et nous avancions lentement. Il semblait y avoir assez de sable dans l'argile pour empêcher l'auto de déraper. Soudain, du siège arrière, Abdullah très excité dit à Kamau d'arrêter. Nous arrêtâmes en patinant, descendîmes tous et retournâmes en arrière. Il y avait une trace de koudou récemment imprimée dans la terre mouillée. Elle ne pouvait pas avoir été faite plus de cinq minutes auparavant, car ses bords étaient aigus et la poussière, qui avait été soulevée par l'intérieur du sabot, n'était pas encore amollie par la pluie.

« Doumi », dit Talma et il rejeta la tête en arrière et écarta les bras tout grands pour montrer des cornes qui s'étendaient en arrière, au-dessus du garrot. « Kubwa Sana ! »

Abdullah était aussi d'avis que c'était un mâle, un mâle énorme.

« Avançons », dis-je.

C'était une piste facile à suivre et nous savions que le koudou n'était pas loin. Dans la pluie ou dans la neige, il est plus facile d'approcher les animaux et je savais que nous allions pouvoir tirer. Nous suivîmes les traces à travers des buissons épais et puis dans une clairière. Je m'arrêtai pour essuyer la pluie sur mes lunettes et soufflai dans l'ouverture du viseur arrière du Springfield. Il pleuvait fort maintenant et je baissai mon chapeau sur mes yeux pour tenir mes lunettes à l'abri. Nous longeâmes la lisière de la clairière et puis, devant nous, il y eut un grand fracas et je vis un animal gris, rayé de blanc, qui passait à travers les buissons. Je levai ma carabine et M'Cola me saisit le bras :

« Manamouki », murmura-t-il. C'était une femelle koudou. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où elle avait bondi, il n'y avait pas d'autres traces. Les traces que nous avions suivies menaient, logiquement et sans doute possible, de la route à cette femelle.

« Doumi Kubwa Sana ! » dis-je, sarcastique et dégoûté, à Talma et fis le geste de cornes géantes filant derrière ses oreilles.

« Manamouki Kubwa Sana, dit-il avec beaucoup de tristesse et de patience. Quelle énorme femelle.

– Sacré farceur emplumé d'autruche, lui dis-je en anglais. Manamouki ! Manamouki ! Manamouki !

– Manamouki », dit M'Cola, et il secoua la tête.

Je sortis le dictionnaire, ne trouvai pas les mots et expliquai à M'Cola par signes que nous reviendrions en décrivant

une longue courbe jusqu'à la route, pour voir si nous trouverions une autre trace. Nous revînmes sous la pluie, nous faisant tremper jusqu'aux os, sans rien voir, trouvâmes l'auto et, comme la pluie diminuait et que la route semblait encore ferme, nous décidâmes de continuer jusqu'à la tombée de la nuit. Des nuages s'attardaient au flanc de la colline après la pluie et l'eau dégouttait des arbres, mais nous ne vîmes rien. Ni dans les clairières, ni dans les champs où les broussailles s'éclaircissaient, ni sur les vertes pentes des collines. Finalement la nuit tomba et nous retournâmes au camp. Le Springfield était très mouillé quand nous sortîmes de la voiture et je dis à M'Cola de le nettoyer soigneusement et de bien le graisser. Il dit qu'il le ferait et j'entrai dans la tente où brûlait une lanterne, ôtai mes vêtements, pris un bain dans le tub de toile et revins vers le feu, détendu et à l'aise dans mon pyjama, avec ma robe de chambre et mes bottes contre les moustiques.

P.V.M. et Pop étaient assis près du feu et P.V.M. se leva pour me préparer un whisky-soda.

« M'Cola m'a tout raconté, me dit Pop de sa chaise près du feu.

– Une femelle bigrement grosse, lui dis-je. J'ai presque tiré dessus. Que proposez-vous pour demain ?

– Le lick, je pense. Nous avons des guetteurs pour surveiller ces deux collines. Vous vous souvenez du vieillard du village ? Il s'est lancé dans une chasse aux koudous effrénée, dans une région de l'autre côté des collines. Lui et le Wanderobo. Ils sont partis depuis trois jours.

– Il n'y a pas de raison pour que nous n'en trouvions pas un sur le lick où Karl a tué le sien. Tous les jours se valent.

– Bien sûr.

– C'est notre dernier jour cependant et le lick sera peut-être submergé. Dès qu'il est mouillé, il n'y a plus de sel. Rien que de la boue.

– C'est vrai.

– J'aimerais en voir un.

– Quand cela arrivera, prenez votre temps et ne le ratez pas. Prenez votre temps et tuez-le.

– Ce n'est pas cela qui m'inquiète.

– Parlons un peu d'autre chose, dit P.V.M. Cela me rend trop nerveuse.

– Je voudrais que le vieux Culotte Tyrolienne soit là, dit Pop. Bon Dieu, quel beau parleur. Il faisait parler aussi ce vieux-là. Faites-nous encore ce laïus sur les écrivains modernes.

– Allez vous faire foutre.

– Pourquoi n'avons-nous aucune vie intellectuelle ? dit P.V.M. Pourquoi vous autres hommes ne discutez-vous jamais les questions mondiales ? Pourquoi me laisse-t-on dans l'ignorance de tout ce qui se passe ?

– Terrible.

– Qu'est-ce qui se passe en Amérique ?

– Du diable si je le sais ! Une espèce de grand patronage. Des idiots aux yeux écarquillés qui dépensent de l'argent que quelqu'un sera obligé de payer. Dans notre ville, tout le monde quitte son travail pour se faire inscrire au chômage. Tous les pêcheurs sont devenus charpentiers. Le contraire de la Bible.

– Comment ça va-t-il en Turquie ?

– Très mal. Les fez ont disparu. Une quantité de gens ont été pendus. Ismet est toujours en place pourtant.

– Vous êtes allé en France dernièrement ?

– Je ne m'y suis pas plu. Triste comme une tombe. De sales histoires ces derniers temps.

– Bon Dieu, dit Pop, ça a bardé si l'on peut en croire les journaux.

– Quand ils se révoltent ce n'est pas pour rire. Foutre, ils ont une tradition.

– Etiez-vous en Espagne pendant la révolution ?

– J'y suis arrivé trop tard. Ensuite nous en avons attendu deux qui ne sont pas venues. Ensuite nous en avons manqué une autre.

– Avez-vous vu celle de Cuba ?

– Depuis le début.

– Comment était-ce ?

– Très beau. Infect par la suite. Vous ne sauriez croire à quel point.

– Assez, dit P.V.M. Je connais tout cela. J'étais accroupie sous une table avec un dessus de marbre, pendant qu'ils tiraient à La Havane. Ils sont arrivés en auto et tiraient sur tous ceux qu'ils voyaient. J'ai emporté mon verre avec moi et j'étais très fière de ne pas l'avoir renversé ou oublié. Les enfants disaient : « Maman, est-ce que nous pouvons sortir cet après-midi pour regarder tirer ? » Ils étaient si excités par la révolution que nous avons dû cesser d'y faire allusion. Bumby était tellement altéré du sang de M.M. qu'il faisait des rêves épouvantables.

– Extraordinaire, dit Pop.

– Ne vous moquez pas de moi. Je ne veux pas entendre parler seulement des révolutions. Tout ce que nous voyons ou entendons, ce sont des révolutions. J'en ai par-dessus la tête.

– Le vieux doit les aimer.

– J'en ai par-dessus la tête.

– Vous savez, je n'en ai jamais vu une, dit Pop.

– C'est splendide. Vraiment. Pendant un bon moment. Et puis elles tournent mal.

– C'est tout à fait passionnant, dit P.V.M. Je veux bien l'avouer. Mais j'en suis dégoûtée. Sincèrement, cela ne m'intéresse plus du tout.

– Je les ai un peu étudiées.

– Qu'est-ce que vous avez découvert ? demanda Pop.

– Elles étaient toutes très différentes, mais il y avait certaines choses qu'on pouvait rapprocher. Je vais essayer d'écrire une étude sur les révolutions.

– Ce pourrait être rudement intéressant.

– Si l'on avait assez de matière. Il faut très bien connaître les performances passées. Il est très difficile de savoir quoi que ce soit de vrai sur ce que vous n'avez pas vu vous-même, parce que ceux qui échouent ont une si mauvaise presse et que les vainqueurs mentent toujours tellement. Et puis, on ne peut vraiment suivre les choses que dans les pays dont on parle la langue. Cela vous limite naturellement. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu aller en Russie. Quand on ne peut pas écouter ce qui ne vous est pas destiné, c'est fichu. On ne voit que ce qu'on vous montre. Dans n'importe quel pays, n'importe quel individu qui connaît votre langue a de grandes chances de vous mentir. C'est toujours le peuple qui vous fournit les bons tuyaux et, quand vous ne pouvez ni parler avec les gens ni les écouter, vous n'obtenez rien qui ait la moindre valeur, sinon comme copie pour les journaux.

– C'est pourquoi vous voulez vous mettre au swahili ?

– J'essaie.

– Même comme cela vous ne pouvez pas surprendre ce qu'ils disent, parce qu'ils parlent toujours un langage à eux.

– Mais si j'écris là-dessus, ce ne sera que de la peinture de paysages, jusqu'à ce que je m'y entende. La première impression qu'on a du pays a beaucoup de valeur. Probablement plus pour soi que pour n'importe qui d'autre, c'est là le chiendent. Mais on devrait toujours l'écrire pour essayer de la fixer. Peu importe ce qu'on en fait.

– La plupart des récits de chasse sont terriblement ennuyeux.

– Ils sont épouvantables.

– Le seul que j'aie jamais aimé était celui de Streeter. Comment l'avait-il appelé ? « Afrique dénaturée. » Il vous faisait sentir à quoi ça ressemblait. C'est ce qu'il y a de mieux.

– J'aimais le livre de Charles Curtis. C'était très honnête et faisait un beau tableau.

– Mais ce Streeter était bien amusant. Vous vous rappelez quand il a tué le bubale ?

– C'était très amusant.

– Pourtant je n'ai jamais rien lu qui me fît sentir ce que nous éprouvons pour le pays. Il n'y a dans ces livres que des foutues âneries sur la noce qu'ils ont faite à Nairobi ou bien des idioties sur les bêtes qu'ils ont tuées avec des cornes plus longues d'un demi-pouce que celles des bêtes que d'autres ont tuées. Ou de sottises sur le danger.

– J'aimerais écrire quelque chose sur le pays et les animaux et à quoi cela ressemble pour celui qui n'y connaît rien.

– Essayez. Ça ne peut pas faire de mal. Vous savez j'ai écrit un journal de cette expédition dans l'Alaska dont je vous ai parlé.

– J'aimerais beaucoup le lire, dit P.V.M. Je ne savais pas que vous étiez un écrivain, Mr J.P.

– Pas de danger, dit Pop. Mais si vous voulez le lire, je l'enverrai chercher. Vous savez, c'est juste ce que nous faisions chaque jour et l'impression que l'Alaska faisait sur un Anglais d'Afrique. Cela vous ennuierait.

– Pas si vous l'avez écrit, dit P.V.M.

– La petite dame nous fait des compliments, dit Pop.

– Pas à moi. A vous.

– J'ai lu des choses de lui, dit-elle. Je veux lire ce que Mr J.P. écrit.

– Est-ce que ce bougre est vraiment un écrivain ? lui demanda Pop. Je n'ai jamais rien vu qui le prouvât. Vous êtes sûre qu'il ne vous fait pas vivre de ses talents de guide et de tireur au vol ?

– Oh si ! Il écrit. Quand ça marche bien, il est extrêmement facile à vivre. Mais avant de commencer il est terrible. Il faut qu'il se fâche avant de pouvoir écrire. Quand il parle de ne plus jamais écrire, je sais qu'il est sur le point de s'y mettre.

– Nous devrions obtenir de lui beaucoup plus de propos littéraires, dit Pop. Culotte Tyrolienne connaissait la manière. Racontez-nous des anecdotes littéraires.

– Eh bien, le dernier soir où nous étions à Paris, j'étais allé chasser chez Ben Gallagher en Sologne la veille et il avait organisé une battue « fermée » ; vous savez, on met un grillage très bas pendant que les bêtes sortent pour manger, et j'avais tiré des lapins le matin et, dans l'après-midi, nous avions fait plusieurs traques et tué des faisans et j'avais tué un chevreuil.

– Ce n'est pas littéraire.

– Attendez. Le dernier soir, Joyce et sa femme vinrent dîner et nous avons mangé un faisan et une selle de chevreuil et Joyce et moi nous nous sommes saoulés parce que nous partions pour l'Afrique le lendemain. Bon Dieu, quelle nuit !

– Ça ne vaut rien comme anecdote littéraire, dit Pop.

– Qui est Joyce ?

– Un type merveilleux, dis-je. Il a écrit Ulysse.

– C'est Homère qui a écrit Ulysse, dit Pop.

– Qui a écrit Eschyle ?

– Homère, dit Pop. N'essayez pas de me mettre dedans. Connaissez-vous d'autres anecdotes littéraires ?

– Avez-vous entendu parler de Pound ?

– Non, dit Pop. Jamais.

– Je connais de bonnes histoires sur Pound.

– Je suppose que vous et lui avez mangé des animaux avec un drôle de nom et puis vous vous êtes saoulés.

– Plusieurs fois, dis-je.

– La vie littéraire doit être rudement amusante. Croyez-vous que je ferais un bon écrivain ?

– Et comment !

– Nous allons envoyer promener tout cela, dit Pop à P.V.M., et devenir tous les deux des écrivains. Racontez-nous une autre anecdote.

– Avez-vous entendu parler de George Moore ?

– Le type qui a écrit : « Mais avant de partir, George Moore, je bois une dernière fois à ta santé » ?

– C'est lui.

– Et alors ?

– Il est mort.

– Bougrement lugubre votre anecdote. Vous pouvez faire mieux.

– Je l'ai vu une fois dans une librairie.

– Voilà qui est mieux. Vous voyez comme il sait les faire vivre ?

– Je suis allée une fois lui faire une visite à Dublin, dit P.V.M. Avec Clara Dunn.

– Que s'est-il passé ?

– Il n'était pas chez lui.

– Bon Dieu. La vie littéraire c'est quelque chose, dit Pop. On ne fait pas mieux.

– Je déteste Clara Dunn, dis-je.

– Moi aussi, dit Pop. Qu'est-ce qu'elle a écrit ?

– Des lettres, dis-je. Vous connaissez Dos Passos ?

– Jamais entendu parler de lui.

– Lui et moi buvions du kirsch chaud en hiver.

– Qu'est-ce qui s'est passé alors ?

– Les gens ont protesté, à la fin.

– Le seul écrivain que j'aie jamais rencontré, c'était Steward Edward White, dit Pop. J'admirais beaucoup ce qu'il écrivait. Rudement, vous savez. Et puis je l'ai rencontré. Il ne m'a pas plu.

– Vous faites des progrès, dis-je. Vous voyez, ce n'est pas difficile une anecdote littéraire.

– Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas aimé ? demanda P.V.M.

– Faut-il que je le dise ? L'anecdote n'est-elle pas complète ? N'est-ce pas ainsi que le vieux les raconte ?

– Allez-y, racontez.

– Il posait trop au chasseur expérimenté. Les yeux habitués aux grands espaces et ce genre de boniments. Il avait tué trop de lions. Je ne crois pas qu'il ait tué tant de lions. Qu'il les ait fait galoper, oui. Il n'a pas pu en tuer autant. Le foutu lion l'aurait tué. Il écrit des choses rudement bien dans The Saturday Evening Post sur ce type, comment s'appelle-t-il, Andy Burnett. Oh, rudement bien. Il m'a terriblement déplu, tout de même. Je l'ai vu à Nairobi avec ses yeux habitués aux grands espaces. Il mettait ses plus vieux vêtements en ville. Un très bon fusil, tout le monde le dit.

– Mais littérateur à la manque, dis-je. Qu'est-ce que vous dites de cela comme anecdote ?

– Il est merveilleux, dit P.V.M. Est-ce que nous n'allons jamais manger ?

– Bon Dieu, j'ai cru que nous avions mangé, dit Pop. Quand on commence avec ces anecdotes, pas moyen d'en finir. »

Après le dîner, nous restâmes assis près du feu quelque temps et puis nous nous couchâmes. Pop semblait avoir une arrière-pensée et, avant que j'entrasse dans la tente, il dit :

« Après avoir attendu si longtemps, quand vous pourrez tirer ne vous pressez pas. Vous tirez assez vite pour pouvoir prendre votre temps, ne l'oubliez pas. Restez calme.

– Très bien.

– Je vous ferai réveiller de bonne heure.

– Très bien. J'ai très sommeil.

– Bonne nuit, Mr J.P., cria P.V.M. de la tente.

– Bonne nuit », dit Pop. Il se dirigea vers sa tente avec un maintien d'une raideur comique, marchant dans l'obscurité aussi soigneusement que s'il était une bouteille débouchée.

CHAPITRE XI

Le lendemain, Molo me réveilla en tirant sur la couverture et j'étais en train de m'habiller, puis habillé et lavant mes yeux bouffis de sommeil avant d'être vraiment réveillé. Il faisait encore très sombre et je voyais le dos de Pop se détachant sur le feu. Je marchai en tenant une tasse de thé au lait chaud dans ma main et attendis qu'elle fût assez refroidie pour boire.

« Bonjour, dis-je.

– Bonjour, répondit-il dans un chuchotement rauque.

– Bien dormi ?

– Très bien. En bonne forme ?

– Mal réveillé, c'est tout. »

Je bus mon thé et crachai les feuilles dans le feu.

« Ça sert à dire la bonne aventure pourtant, dit Pop.

– Pas question. »

Je pris mon petit déjeuner dans l'obscurité avec une lanterne ; des abricots au jus frais et sirupeux, du hachis, chaud au milieu, brun et couvert de sauce, deux œufs sur le plat et du café chaud qui tenait ce qu'il promettait. A la troisième tasse, Pop qui me regardait en fumant sa pipe dit : « Trop tôt pour que je puisse manger autant que vous.

– Ça vous couperait les jambes ?

– Un peu.

– Je prends de l'exercice, dis-je. Cela ne me gêne pas.

– Foutues anecdotes, dit Pop. Memsahib doit nous prendre pour des imbéciles.

– Je tâcherai d'en retrouver d'autres.

– Boire est ce qu'il y a de meilleur. Je ne sais pas pourquoi ça vous rend malade.

– Vous êtes malade ?

– Pas trop.

– Vous avez pris un peu de sel Enos ?

– C'est la faute de ces sacrées balades en auto.

– Enfin, c'est aujourd'hui le grand jour.

– Surtout restez calme.

– Vous ne vous inquiétez pas pour cela, dites-moi ?

– Juste un peu.

– Mais non. Cela ne m'énerve pas du tout. Vraiment.

– Bon. Il est temps de partir.

– J'ai quelque chose à faire avant. »

Debout devant le cercle de toile des latrines, je regardai, comme chaque matin, l'amas confus d'étoiles que les romantiques de l'astronomie ont appelé la Croix du Sud. Chaque matin, à ce moment-là, j'observais la Croix du Sud, cérémonie solennelle.

Pop était près de la voiture. M'Cola me tendit le Springfield et je montai devant. Le tragédien et son traqueur étaient derrière. M'Cola grimpa avec eux.

« Bonne chance, dit Pop. Quelqu'un venait de l'endroit où se trouvaient les tentes. C'était P.V.M. avec sa robe de

chambre bleue et ses bottes contre les moustiques.

– Oh, surtout, bonne chance, dit-elle. Je t'en prie, bonne chance. »

J'agitai le bras et nous démarrâmes, les phares montrant le chemin jusqu'à la route.

Il n'y avait rien sur le lick quand nous l'atteignîmes après avoir laissé l'auto à quatre kilomètres environ et avoir chassé à l'approche avec beaucoup de précautions. Rien ne parut de la matinée. Nous étions assis, la tête baissée, derrière l'affût, chacun d'entre nous surveillant une direction différente à travers des ouvertures ménagées dans les brindilles entrelacées et toujours j'attendais le miracle d'un koudou mâle survenant beau et majestueux à travers les buissons jusqu'à la trouée grise, poussiéreuse, entre les arbres, là où le lick était foulé, sillonné et piétiné. Il y avait plusieurs pistes jusqu'au lick à travers les arbres et sur n'importe laquelle un mâle pouvait arriver en silence. Mais rien ne vint. Quand le soleil fut levé et que nous fûmes réchauffés après le froid brumeux du matin, je m'assis plus profondément dans la poussière et m'y appuyai contre le mur du trou, reposant sur le bas de mes reins et sur mes épaules et encore à même de voir à travers la fente de l'affût. Posant le Springfield en travers de mes genoux, je remarquai qu'il y avait de la rouille sur le canon. Doucement je le fis glisser et regardai l'ouverture. Elle était brunie de rouille fraîche.

« Ce cochon ne l'a pas nettoyé hier soir après cette pluie », pensai-je et, très en colère, j'enlevai la charge et fis glisser le verrou. M'Cola m'observait la tête basse. Les deux autres guettaient à travers l'affût. Je tins la carabine d'une main pour qu'il regarde dans la culasse et puis je remis le verrou de culasse en place et le poussai lentement en avant, le baissant avec mon doigt sur la détente, de façon que ma carabine fût prête à tirer plutôt que de la garder au cran de sûreté.

M'Cola avait vu le canon rouillé. Son visage n'avait pas changé et je n'avais rien dit, mais j'étais plein de mépris et il y eut accusation, preuve et condamnation sans qu'un mot eût été prononcé. Et nous restâmes assis là, lui avec la tête baissée montrant seulement le sommet chauve de son crâne, moi appuyé en arrière et regardant à travers la fente, et nous n'étions plus des partenaires, ni de bons amis ; et rien n'approcha du lick.

A dix heures, la brise qui, jusque-là, venait de l'est, se mit à tourner et nous sûmes qu'il était inutile d'attendre. Notre odeur s'était dispersée dans toutes les directions autour de l'affût et allait effrayer les animaux aussi sûrement que si nous avions fait tourner un projecteur dans l'obscurité. Nous sortîmes de l'affût et allâmes chercher des traces dans la poussière du lick. La pluie l'avait humectée, mais elle n'était pas détrempée et nous vîmes plusieurs traces de koudous, faites probablement au début de la nuit et une trace de grand mâle, longue, étroite, en forme de cœur ; nettement, profondément marquée.

Nous suivîmes la trace à partir de là sur la terre humide et rougeâtre pendant deux heures à travers des buissons épais qui ressemblaient à des taillis d'Amérique. Finalement nous dûmes la quitter au milieu d'une végétation à travers laquelle nous ne pouvions pas avancer. Pendant tout ce temps, j'étais furieux à cause de la carabine pas nettoyée, mais pourtant heureux et plein d'ardeur dans l'attente de débucher un koudou et de lui tirer dessus dans les buissons. Mais nous n'en vîmes pas et, dans la lourde chaleur du milieu du jour, nous décrivîmes trois longs cercles autour de quelques collines et arrivâmes finalement à une prairie pleine de bétail masaï, petit et bossu, et, laissant toute l'ombre derrière nous, retournâmes à découvert sous le soleil de midi jusqu'à l'auto.

Kamau, assis dans la voiture, avait vu un koudou mâle passer à cent mètres de là. Il s'était dirigé vers le lick aux environs de neuf heures, quand le vent avait commencé à changer, avait manifestement senti notre odeur et était rentré dans les collines. Fatigué, suant et maintenant plus découragé que furieux, je montai à côté de Kamau et nous prîmes la direction du camp. Il ne nous restait plus qu'une soirée maintenant et aucune raison d'espérer avoir plus de chance que nous n'en avions eue. Comme nous atteignions le camp et l'ombre des grands arbres fraîche comme un étang, j'ôtai la culasse du Springfield et tendis la carabine, sans culasse, à M'Cola sans lui parler ni le regarder. Je lançai la culasse sur mon lit à travers l'ouverture de notre tente.

Pop et P.V.M. étaient assis dans la tente commune.

« Pas de chance ? demanda Pop doucement.

– Pas la moindre. Un mâle est passé près de l'auto dans la direction du sel. Il a dû être effrayé. Nous avons chassé dans tout le sacré pays.

– Tu n'as rien vu ? demanda P.V.M. Une fois il nous a semblé t'entendre tirer.

– C'était Talma qui ouvrait sa grande gueule. Est-ce que les guetteurs ont vu quelque chose ?

– Rien du tout. Nous avons surveillé les deux collines.

– Des nouvelles de Karl ?

– Non.

– J'aurais aimé en voir un », dis-je. J'étais mort de fatigue et glissai rapidement dans l'amertume. « Qu'ils aillent se faire foutre. Pourquoi diable a-t-il tiré comme un sourd sur ce foutu lick le premier matin et touché au bas-ventre un sale mâle et pourquoi l'a-t-il chassé dans cette saloperie de pays pour lui flanquer la frousse et le faire partir aux quatre cents diables ?

– Les salauds, dit P.V.M., prenant mon parti dans ma crise de déraison. Les cochons.

– Tu es une brave fille, dis-je. Je suis de bonne humeur. Ou le serai.

– Ç'a été épouvantable, dit-elle. Pauvre Vieux Papa.

– Buvez quelque chose, dit Pop. Ça vous fera du bien.

– J'ai chassé ferme, Pop. Je le jure devant Dieu. Je me suis bien amusé et je ne me suis pas tracassé jusqu'à aujourd'hui. J'étais si foutrement sûr de mon affaire. Ces sacrées traces tout le temps – et si je ne vois jamais un koudou ? Comment diable est-ce que je sais si nous pourrons jamais revenir ici ?

– Vous reviendrez, dit Pop. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter pour cela. Allez-y. Buvez.

– Je ne suis qu'un insupportable râleur, mais je jure qu'ils ne m'ont pas tapé sur les nerfs jusqu'à aujourd'hui.

– Une colique, dit Pop. Il vaut mieux que ça sorte.

– Si nous déjeunions ? demanda P.V.M. Est-ce que tu n'as pas terriblement faim ?

– Au diable le déjeuner. Le fait est, Pop, que nous ne les avons jamais vus sur le sel dans la soirée et que nous n'avons jamais vu un mâle dans les collines. Je n'ai plus que ce soir. Ça a l'air foutu. Trois fois c'était du tout cuit et Karl et l'Autrichien et le Wanderobo nous ont possédés. »

Nous déjeunâmes très bien, et nous avions juste fini quand Kati vint dire que quelqu'un était là pour voir Pop. Nous pouvions voir leurs ombres sur l'auvent de la tente, puis ils arrivèrent devant la tente. C'était le bonhomme du premier jour, le vieux fermier, mais maintenant il était équipé comme un chasseur et portait un long arc et un carquois de flèches scellé.

Il semblait plus vieux, plus inquiétant et plus fatigué que jamais et son accoutrement était de toute évidence un déguisement. Avec lui se trouvait le Wanderobo sale, décharné, aux oreilles fendues et vrillées, qui restait debout sur une jambe et se grattait le derrière du genou avec ses doigts de pied. Il avait la tête de côté et une figure étroite, bête, avec une expression dépravée.

Le vieux parlait avec animation à Pop, qui le regardait dans les yeux et parlait lentement, sans gestes.

« Qu'est-ce qu'il a fait ? Il s'est habillé comme cela pour toucher un peu d'argent comme rabatteur ? demandai-je.

– Attendez, dit Pop.

– Regardez-les tous les deux, dis-je. Ce Wanderobo loufoque et ce vieux farceur répugnant. Qu'est-ce qu'il raconte, Pop ?

– Il n'a pas fini », dit Pop.

Enfin le vieillard eut finit et il resta là, debout, appuyé sur son arc. Ils semblaient tous les deux très fatigués, mais je me rappelle avoir pensé qu'ils avaient l'air d'une paire de farceurs répugnants.

« Il dit..., commença Pop. Ils ont trouvé une région où il y a des koudous et des antilopes noires. Il y a passé trois jours. Ils savent où se trouve un grand koudou mâle et ils ont posté un homme qui le surveille en ce moment.

– Vous croyez que c'est vrai ? » Je sentis l'alcool et la fatigue m'abandonner et l'excitation me gagner.

« Dieu seul le sait, dit Pop.

– A quelle distance se trouve ce pays ?

– Un jour de marche. Je suppose que cela fait trois ou quatre heures en auto si l'auto peut y aller.

– Est-ce qu'il croit que l'auto y arrivera ?

– Aucune n'y est encore allée, mais il croit que vous pourrez le faire.

– Quand ont-ils laissé l'homme qui surveille le koudou ?

– Ce matin.

– Où sont les antilopes noires ?

– Là-bas, dans les collines.

– Comment y arriverons-nous ?

– Je n'y comprends rien, sauf qu'il faut traverser la plaine, contourner la montagne et ensuite aller vers le sud. Il dit que personne n'a encore chassé là. Il a chassé là quand il était jeune.

– Vous le croyez ?

– Naturellement les indigènes sont de sacrés menteurs, mais il raconte bien son histoire.

– Allons-y.

– Vous feriez mieux de partir tout de suite. Allez aussi loin que vous pourrez avec l'auto et puis servez-vous-en comme base et chassez à partir de là. La Memsahib et moi lèverons le camp demain matin, emporterons le matériel et irons rejoindre Dan et M.T. Une fois que le matériel aura dépassé cette grande plaine de coton, nous ne risquons rien si les pluies nous surprennent. Vous pourrez venir nous retrouver. Si vous êtes pris, nous pourrons toujours renvoyer l'auto par Kandoa, si le pire arrive, et les camions par Tanga en faisant le tour.

– Vous n'avez pas envie de venir ?

– Non. Il vaut mieux que vous soyez seul pour une expédition de ce genre. Plus il y aura de monde, moins vous verrez de gibier. Je déménagerai le matériel et m'occuperai de la petite Memsahib.

– Très bien, dis-je. Et je n'ai pas besoin d'emmener Talma ou Abdullah ?

– Foutre, non. Emmenez M'Cola et ces deux-là. Je vais dire à Molo d'emballer vos affaires. Prenez très peu de choses.

– Nom de Dieu, Pop. Croyez-vous que ça peut être vrai ?

– Peut-être, dit Pop. Il faut le risquer.

– Comment dit-on antilope noire ?

– Tarahalla.

– « Valhalla », je pourrai me rappeler. Est-ce que les femelles ont des cornes ?

– Bien sûr, mais vous ne pouvez pas vous tromper. Le mâle est noir et elles sont brunes. Pas d'erreur possible.

– M'Cola en a-t-il jamais vu ?

– Je ne crois pas. Vous avez droit à quatre sur votre permis. Si vous pouvez en tirer une de plus, allez-y.

– Sont-elles difficiles à tuer ?

– Assez. Elles ne ressemblent pas aux koudous. Si vous en avez abattu une, prenez garde à la façon dont vous vous approchez d'elle.

– Et pour le temps ?

– Il faut que nous partions. Soyez de retour demain soir si vous pouvez. Vous jugerez vous-même. Je crois que c'est le moment décisif. Vous aurez votre koudou.

– Savez-vous à quoi cela me fait penser ? dis-je. Quand nous étions petits, nous avons entendu parler d'une rivière dans laquelle personne n'avait jamais pêché dans la plaine d'airelles entre l'Esturgeon et le Pigeon.

– Comment était la rivière ?

– Écoutez, nous eûmes beaucoup de peine à y arriver et nous l'atteignîmes dans la nuit et nous la vîmes, il y avait un étang profond et une grande étendue toute droite et l'eau était si froide qu'on ne pouvait pas garder la main dedans et je jetai dedans un mégot et une grande truite le happa et d'autres se mirent à l'attraper et à le recracher jusqu'à ce qu'il se fût émietté.

– De grandes truites ?

– De la plus grande espèce.

– Dieu nous protège, dit Pop. Qu'avez-vous fait ensuite ?

– J'ai monté ma ligne et l'ai lancée et il faisait sombre et il y avait un épervier qui tournoyait et il faisait fichtrement froid et trois truites avaient mordu à la seconde où les mouches ont touché l'eau.

– Les avez-vous ferrées ?

– Toutes les trois.

– Sacré menteur.

– Je le jure devant Dieu.

– Je vous crois. Vous me raconterez le reste quand vous reviendrez. C'étaient de grosses truites ?

– De l'espèce la plus grosse.

– Dieu nous protège, dit Pop. Vous aurez votre koudou. Mettez-vous en route. »

Dans la tente je trouvai P.V.M. et lui racontai tout.

« Non vraiment ?

– Oui.

– Dépêche-toi, dit-elle. Ne parle pas. Prépare-toi. »

Je rassemblai manteau de pluie, bottes de rechange, pantoufles, peignoir de bain, flacon de comprimés de quinine, citronnelle, carnet, crayon, les appareils de photographie, la trousse de pharmacie, un couteau, des allumettes, une chemise et un gilet de rechange, un livre, deux bougies, de l'argent, la gourde...

« Quoi encore ?

– As-tu du savon ? Prends un peigne et une serviette. As-tu des mouchoirs ?

– Ça va. »

Molo mit le tout dans un ruck-sack et je trouvai mes jumelles de campagne. M'Cola prenant les grandes jumelles de Pop, un bidon avec de l'eau et Kati envoyant une caisse de vivres.

« Prenez beaucoup de bière, dit Pop. Vous pourrez la laisser dans l'auto. Nous sommes à court de whisky, mais en voilà une bouteille.

– Qu'est-ce qui vous restera à vous ?

– Ça va. Il y en a encore à l'autre camp. Nous en avons envoyé deux bouteilles à Mr Karl.

– Je n'ai besoin que de la gourde, dis-je. Nous allons partager la bouteille.

– Prenez beaucoup de bière alors. Prenez tout ce que vous voudrez.

– Qu'est-ce que fait cet animal ? demandai-je, montrant Talma qui montait dans l'auto.

– Il dit que vous et M'Cola ne saurez pas parler aux indigènes là-bas. Vous aurez besoin de quelqu'un comme interprète.

– Il est empoisonnant.

– Vous aurez besoin de quelqu'un pour traduire en swahili ce qu'ils diront.

– Très bien. Mais dites-lui que ce n'est pas lui qui commande et qu'il ferme sa grande gueule.

– Nous irons jusqu'au sommet de la colline avec vous », dit Pop ; et nous partîmes, le Wanderobo accroché à la voiture.

« Nous prendrons le vieux bonhomme dans le village. »

Tout le monde au camp était dehors pour nous regarder partir.

« Est-ce que nous avons beaucoup de sel ?

– Oui. »

Dans le village, debout près de l'auto sur la route, nous attendîmes que le vieux bonhomme et Talma revinssent de leurs huttes. On était au début de l'après-midi et le ciel se couvrait et je regardais P.V.M., très désirable, fraîche et pimpante avec sa veste kaki et ses bottes, son chapeau sur le côté, et Pop, grand, massif, avec sa veste sans manches de velours à côtes, fanée et presque blanche maintenant à force d'avoir été lavée et exposée au soleil.

« Tu seras sage.

– Ne t'inquiète donc pas. Je regrette de ne pas pouvoir venir.

– C'est l'affaire d'un seul homme, dit Pop. Il faut commencer vite et faire le sale boulot et finir vite. Vous êtes déjà bien assez encombré. »

Le vieux bonhomme parut et monta dans le fond de la voiture avec M'Cola qui portait ma vieille veste kaki, sans manches, pour la chasse aux cailles.

« M'Cola a la veste du vieux, dit Pop.

– Il aime porter des choses dans les poches à gibier », dis-je.

M'Cola vit que nous parlions de lui. J'avais oublié la carabine pas nettoyée. Maintenant je m'en souvenais et dis à Pop :

« Demandez-lui où il a pris cette veste. »

M'Cola sourit et dit quelque chose.

« Il dit que c'est sa propriété. »

Je le regardai et il secoua sa vieille tête chauve et il fut entendu que je n'avais rien dit à propos de la carabine.

« Où est cet animal de Talma ? » demandai-je.

Il arriva enfin avec sa couverture et monta dans le fond avec M'Cola et le vieux. Le Wanderobo s'assit devant avec moi, à côté de Kamau.

« C'est un ami ravissant que tu as là, dit P.V.M. Tu seras bien sage aussi. »

Je l'embrassai et nous murmurâmes quelque chose.

« Ça roucoule comme des tourtereaux, dit Pop. C'est répugnant.

– Au revoir, vieille crapule.

– Au revoir, sacré torero.

– Au revoir, chérie.

– Au revoir et bonne chance.

– Vous avez bien assez d'essence et nous en laisserons un peu ici », cria Pop.

J'agitai le bras et nous descendîmes la colline à travers le village jusqu'à une piste étroite qui menait à la plaine sèche qui s'étendait entre les deux grandes collines bleues.

Je regardai en arrière, tandis que nous descendions la colline, et vis les deux silhouettes, celle qui était grande et grosse, celle qui était petite et svelte, chacune avec un grand chapeau, se détachant sur la route tandis qu'elles marchaient vers le camp, puis je regardai devant moi la plaine desséchée, à l'herbe courte.

QUATRIÈME PARTIE

Poursuite, ce bonheur

CHAPITRE XII

La route n'était qu'une piste et la plaine avait un aspect très décourageant. Nous vîmes au passage quelques sveltes gazelles de Grant blanches sur le jaune brûlé de l'herbe et sur les arbres gris. Ma joie s'évanouissait devant l'étendue de cette plaine, caractéristique de la région pauvre en gibier, et tout commença à paraître très impossible et romanesque et entièrement faux. Le Wanderobo avait une très forte odeur et je regardais la façon dont les lobes de ses oreilles étaient distendus et puis soigneusement repliés sur eux-mêmes et son visage étrange, peu négroïde, aux lèvres minces. Quand il me vit examiner son visage, il sourit aimablement et se gratta la poitrine. Je me tournai pour regarder dans le fond de la voiture. M'Cola dormait. Talma était assis tout droit, exagérant son air éveillé, et le vieux essayait de voir la route.

Maintenant il n'y avait plus de route, une simple piste de bétail, mais nous arrivions au bord de la plaine. Puis la plaine fut derrière nous et devant il y avait de grands arbres et nous entrâmes dans le plus joli pays que j'aie vu en Afrique. L'herbe était verte et égale, courte comme une prairie qui a été tondue et vient de repousser et les arbres étaient grands, avec des branches hautes, vieux sans végétation dessous mais seulement le vert égal de l'herbe comme dans un parc aux cerfs et nous roulions dans la pénombre tachée de soleil, en suivant une piste vague indiquée par le Wanderobo. Je ne pouvais pas croire que nous fussions soudain arrivés dans un pays aussi merveilleux. C'était un pays qui ressemblait à un rêve, qu'on est heureux en se réveillant d'avoir rêvé et, pour voir s'il allait disparaître, je tendis la main et touchai l'oreille du Wanderobo. Il sursauta et Kamau eut un ricanement. M'Cola me donna un coup de coude et fit un geste et là, debout dans un espace à découvert entre les arbres, la tête levée, nous fixant, les poils de son dos hérissés, avec de longues cornes blanches, épaisses, recourbées, les yeux très brillants, il y avait un très grand phacochère qui nous regardait à moins de vingt mètres. Je fis signe à Kamau d'arrêter et nous restâmes là à le regarder, tandis qu'il nous regardait. Je levai ma carabine et visai sa poitrine. Il regarda et ne bougea pas. Alors je fis signe à Kamau de remettre le contact et nous continuâmes et décrivîmes une courbe sur la gauche et laissâmes le phacochère qui n'avait pas fait un geste, ni donné de signes de frayeur en nous voyant.

Je voyais que Kamau était très excité et, quand je me retournai, M'Cola hochait la tête de bas en haut pour montrer son approbation. Aucun de nous n'avait jamais vu un phacochère qui ne prenne la fuite, dans un trot rapide, la queue en l'air. C'était une région vierge, une poche qui n'avait pas été explorée dans ces millions de kilomètres de cette foutue Afrique. J'étais prêt à m'arrêter et à dresser le camp n'importe où.

C'était le plus beau pays que j'aie vu, mais nous continuâmes notre route, à travers les grands arbres sur le sol mollement ondulé. Puis, en avant et sur la droite, nous vîmes la haute palissade d'un village masaï. C'était un très grand village et il en sortait en courant des hommes bruns, aux longues jambes, aux gestes souples qui semblaient tous être du même âge et portaient leurs cheveux tressés en une sorte de lourde queue en forme de massue qui battait leurs épaules penchant qu'ils couraient. Ils atteignirent la voiture et l'entourèrent, tous riant, souriant et parlant. Ils étaient tous grands, leurs dents blanches et saines, et leurs cheveux étaient teints en brun rouge et disposés en frange bouclée sur leur front. Ils portaient des lances et ils étaient très beaux et extrêmement gais, ni maussades ni méprisants comme les Masaïs du Nord et ils désiraient savoir ce que nous venions faire. Le Wanderobo leur dit évidemment que nous chassions le koudou et étions très pressés. Ils avaient entouré l'auto de sorte que nous ne pouvions pas bouger. L'un dit quelque chose et trois ou quatre autres se joignirent à lui et Kamau m'expliqua qu'ils avaient vu deux koudous mâles suivre la piste dans l'après-midi.

« Cela ne peut être vrai, me dis-je en moi-même. C'est impossible. »

Je dis à Kamau de partir et nous les poussâmes lentement, tandis qu'ils riaient et essayaient d'arrêter l'auto, presque au risque de se faire écraser. C'étaient les gens les plus grands, les plus beaux, les mieux bâtis que j'eusse jamais vus et les seuls êtres vraiment heureux et gais que j'eusse vus en Afrique. Finalement, pendant que nous avancions, ils se mirent à courir à côté de l'auto, souriant et riant et nous montrant avec quelle facilité ils couraient et puis, comme la route devenait meilleure, en remontant la pente lisse d'un cours d'eau, cela devint une compétition et l'un après l'autre ils abandonnèrent la course, agitant les bras et souriant quand ils nous quittaient jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux qui courussent avec nous, les meilleurs coureurs de la bande qui suivaient facilement l'allure de l'auto en avançant avec leurs longues jambes, aisément, souplement et avec fierté. Ils couraient à l'allure d'un coureur de vitesse, portant aussi leur lance. Puis il nous fallut tourner à droite et sortir de l'herbe de la vallée unie comme celle d'un boulingrin, pour monter dans une prairie ondulée et, comme nous ralentissions, passant en première, toute la bande nous rattrapa, riant et s'efforçant de ne pas paraître essoufflée. Nous traversâmes des broussailles et un petit lapin débucha, zigzaguant follement avec tous les Masaïs lancés derrière dans une course effrénée. Ils attrapèrent le lapin et le plus grand coureur l'apporta à la voiture et me le tendit. Je le tenais et pouvais sentir les battements de son cœur à travers son corps chaud, doux, couvert de fourrure et, tandis que je le caressais, le Masaï me tapota le bras. Le tenant par les oreilles je le lui rendis. Non, non, il était à moi. C'était un cadeau. Je le tendis à M'Cola. M'Cola ne le prit pas au sérieux et le remit à un des Masaïs. Nous étions en marche et ils couraient de nouveau maintenant. Le Masaï se baissa et posa le lapin par terre et, comme il s'échappait, libre, ils se mirent tous à rire. M'Cola secoua la tête. Nous étions tous très frappés par ces Masaïs.

« Bons Masaïs, dit M'Cola très ému. Masaïs beaucoup bétail. Masaïs pas tuer pour manger. Masaïs tuer hommes. »

Le Wanderobo se tapota la poitrine.

« Wanderobo, Masaï », dit-il très fièrement, revendiquant une parenté. Ses oreilles étaient retroussées de la même manière que les leurs. Les voir courir et si fichtrement beaux et si heureux nous rendait tous heureux. Je n'avais jamais vu une amitié aussi spontanée et aussi désintéressée, ni des êtres d'aussi bel aspect.

« Bons Masaïs, répéta M'Cola, hochant la tête avec insistance. Bons, bons Masaïs. » Seul Talma paraissait ressentir des émotions différentes. Malgré ses vêtements kaki et sa lettre de B'wana Simba, je crois que ces Masaïs effrayaient quelque chose de très vieux en lui. Ils étaient nos amis, pas les siens. Pourtant, ils étaient certainement nos amis. Ils avaient cette attitude qui fait les frères, cette conviction inexprimée mais instantanée et totale que vous devez être masaï d'où que vous veniez. On trouve cette attitude seulement chez les meilleurs Anglais, les meilleurs Hongrois et les meilleurs Espagnols ; c'est la chose qui était jadis la preuve la plus évidente de la noblesse quand la noblesse existait. C'est une attitude ignorante et les gens qui l'observent ne survivent pas, mais il vous arrive très peu de choses plus agréables que de la rencontrer.

Et maintenant il ne restait plus de nouveau que deux d'entre eux qui couraient et ils avaient du mal, la machine les battait. Ils couraient encore bien et en souplesse et à longues enjambées, mais la machine était un cruel entraîneur. Aussi dis-je à Kamau d'accélérer et d'en finir, parce qu'une brusque augmentation de la vitesse n'était pas aussi humiliante qu'un épuisement régulier. Ils coururent, furent battus, rirent et puis nous nous penchâmes, faisant des signes, et ils étaient là, appuyés sur leur lance et agitant la main. Nous étions encore amis, mais maintenant nous étions seuls de nouveau et il n'y avait pas de piste, simplement la direction générale à suivre en contournant des bouquets d'arbres et en longeant cette vallée verte.

Un peu plus tard, les arbres devinrent plus serrés et nous laissâmes derrière nous cette région idyllique et cherchions maintenant notre chemin le long d'une piste vague à travers des fourrés épais. Quelquefois nous arrivions à un point mort et devions descendre et ôter un tronc du passage ou couper un arbre qui bloquait la carrosserie. Quelquefois, il nous fallait sortir à reculons des broussailles et chercher le moyen de contourner l'obstacle pour revenir sur la piste, nous frayant un passage avec ces longs couteaux à couper les broussailles qui s'appellent panga. Le Wanderobo était un bûcheron pitoyable et Talma ne valait guère mieux. M'Cola faisait bien tout ce qui nécessitait l'emploi d'un couteau et il balançait la panga avec un coup rapide et pourtant fort et vengeur. Je m'en servais très mal. C'était trop une question de poignet pour qu'on pût apprendre vite ; votre poignet fatiguait et la lame semblait avoir un poids qu'elle n'avait pas. Je regrettais de ne pas avoir une de ces haches à double tranchant du Michigan, aiguisée comme un rasoir, pour pouvoir tailler les lianes au lieu de sabrer ainsi les arbres.

Nous frayant ainsi un passage quand nous étions arrêtés, évitant tout ce que nous pouvions, Kamau conduisant avec intelligence et un profond sentiment du pays, nous sortîmes de la région difficile et entrâmes dans une autre étendue de prairies à découvert et vîmes une chaîne de collines à notre droite. Mais là, il avait beaucoup plu dernièrement et il nous fallait faire très attention aux parties en contrebas de la prairie, là où les pneus s'enfonçaient dans l'herbe et glissaient et patinaient dans la boue gluante. Nous coupâmes les broussailles et nous servîmes de la pelle deux fois et puis, ayant appris à nous méfier des bas-fonds, nous regagnâmes la partie haute de la prairie et rentrâmes dans les bois. Comme nous en sortions, après avoir décrit plusieurs grands cercles dans la forêt pour trouver des endroits par où nous pourrions faire passer la voiture, nous nous trouvâmes sur la berge d'un ruisseau où il y avait une sorte de pont de broussailles en travers du lit du cours d'eau construit comme une digue de castor et évidemment destiné à contenir l'eau. De l'autre côté, se trouvait un champ de blé entouré d'une haie d'épines, une berge abrupte, jonchée de souches d'arbres, avec du maïs planté partout dessus et des corrals d'aspect abandonné ou des enclos entourés d'une haie épineuse avec des constructions de boue et de branches et, sur la droite, se trouvaient des huttes d'herbe en forme de cônes qui dépassaient une épaisse haie d'épines. Nous descendîmes tous, car ce ruisseau était un problème et, de l'autre côté, le seul endroit qui nous permît d'escalader la berge passait à travers le champ de maïs plein de souches.

Le vieux dit que la pluie était arrivée ce jour-là. Il n'y avait pas eu d'eau sur la digue de broussailles quand ils avaient passé là le matin. Je me sentais plutôt déprimé. Nous avions traversé un merveilleux pays de forêt vierge où l'on avait vu des koudous le long de la piste pour finir immobilisés sur la berge d'un petit ruisseau dans le champ de maïs de quelqu'un. Je ne m'étais pas attendu à l'existence d'un champ de maïs et cela m'exaspérait. Je pensais qu'il nous faudrait obtenir l'autorisation de traverser le maïs, à condition de pouvoir traverser le cours d'eau et monter sur la berge, et j'ôtai mes souliers et entrai dans le ruisseau pour éprouver le fond. Les broussailles et les branchages du fond étaient très tassés et j'étais sûr que nous pourrions passer, si nous allions assez vite. M'Cola et Kamau étaient de cet avis et nous montâmes sur la berge pour voir comment cela irait. La boue de la berge était molle, mais il y avait de la terre sèche en dessous et je comptais que nous pourrions nous faire un chemin à la pelle si nous pouvions traverser les souches. Mais nous serions obligés de décharger avant de tenter cela.

Avançant vers nous, deux hommes et un jeune garçon venaient de la direction des huttes. Je dis « Jambo », lorsqu'ils furent près de nous. Ils répondirent « Jambo » et puis le vieux et le Wanderobo leur parlèrent. M'Cola me regarda en secouant la tête. Il ne comprenait pas un seul mot. Je croyais que nous demandions la permission de traverser le maïs. Quand le vieux eut fini de parler, les deux hommes s'approchèrent et nous nous serrâmes la main.

Ils ne ressemblaient à aucun des nègres que j'eusse jamais vus. Leurs visages étaient d'un brun gris, le plus vieux paraissait avoir cinquante ans, avait des lèvres minces, un nez presque grec, des pommettes assez hautes et de grands yeux intelligents. Il avait beaucoup d'allure et de dignité et semblait très intelligent. Le plus jeune avait des traits analogues et je le pris pour un frère plus jeune. Il paraissait avoir trente-cinq ans environ. Le jeune garçon était aussi joli qu'une fille et paraissait assez timide et stupide. D'après son visage, j'avais cru pendant un instant que c'était une fille quand ils arrivèrent, comme ils portaient tous une sorte de toge romaine de mousseline écrue ramassée sur l'épaule et qui ne révélait aucune ligne de leur corps.

Ils parlaient au vieux qui, maintenant que je le regardais debout à coté d'eux, paraissait avoir une espèce de ressemblance ridée et dégénérée avec le propriétaire aux traits classiques de la shamba, juste comme le Wanderobo Masaï était une caricature ratatinée du beau Masaï que nous avions rencontré dans la forêt.

Puis nous descendîmes tous jusqu'au ruisseau et Kamau et moi attachâmes des cordes autour des pneus pour servir de chaîne pendant que le doyen des Romains et les autres déchargeaient la voiture et portaient les choses les plus lourdes en haut de la rive escarpée. Puis, nous traversâmes à toute allure, en éclaboussant et, poussant tous avec ardeur, nous arrivâmes à mi-hauteur de la berge avant de nous embourber. Nous coupâmes et creusâmes et finalement nous arrivâmes au sommet de la berge, mais devant nous se trouvait ce champ de maïs et je n'arrivais pas à comprendre où nous irions à partir de là.

« Où allons-nous ? » demandai-je au plus âgé des Romains.

Ils ne comprenaient pas la traduction de Garrick et le vieux rendit la question claire.

Le Romain désigna la lourde haie de buissons épineux, à gauche à la lisière de la forêt.

« Nous ne pourrons pas passer par là en auto.

– Campi, dit M'Cola, voulant dire que nous allions camper là.

– Foutu endroit, dis-je.

– Campi, dit M'Cola, et ils hochèrent tous la tête.

– Campi ! Campi ! dit le vieux.

– Nous campons ici, annonça pompeusement Talma.

– Va au diable », lui dis-je de bon cœur.

Je marchai vers l'emplacement du camp avec le Romain qui parlait sans discontinuer dans un langage dont je ne comprenais pas un mot. M'Cola était avec moi et les autres chargeaient l'auto et suivirent en voiture. Je me rappelais avoir lu qu'il ne faut jamais camper dans des habitations abandonnées par les indigènes, à cause des tiques et d'autres risques, et je me préparais à m'opposer à l'établissement de ce camp. Nous entrâmes par une brèche dans la haie d'épines et, à l'intérieur, se trouvait une construction de troncs gros et petits, plantés en terre et traversés par des branches. Cela ressemblait à une grande cage à poules. Le Romain nous en offrit la jouissance et celle de l'enclos avec un large geste de la main et continua à parler.

« Bêtes, dis-je à M'Cola, en swahili, exprimant une violente désapprobation.

– Non, dit-il, repoussant cette idée. Pas bêtes.

– Mauvaises bêtes. Beaucoup bêtes. Maladie.

– Pas bêtes », dit-il fermement.

Le « pas bêtes » l'emporta et, tandis que le Romain parlait sans arrêt sur un sujet intéressant, espérais-je, l'auto arriva, s'arrêta sous un arbre énorme à soixante mètres environ de la haie d'épines et ils commencèrent tous à transporter les objets nécessaires pour dresser le camp. Ma tente avec tapis de sol fut jetée entre un arbre et un côté de la cage à poules et je m'assis sur un bidon d'essence pour discuter l'état de la chasse avec le Romain, le vieux et Garrick, pendant que Kamau et M'Cola dressaient le camp et que le Wanderobo Masaï restait debout sur une jambe et la bouche ouverte.

« Où étaient les koudous ?

– Là-bas, agitant un bras.

– Des gros ? »

Les bras écartés pour montrer l'énormité des cornes et un torrent de paroles du Romain.



Moi, me servant activement du dictionnaire :

« Où était celui qu'ils surveillaient ? »

Aucun résultat, mais un long discours du Romain que j'interprétais comme expliquant qu'ils les surveillaient tous.

On était à la fin de l'après-midi maintenant et le ciel se couvrait de nuages. J'étais mouillé jusqu'à la ceinture et mes chaussettes étaient imprégnées de boue. Je transpirais aussi d'avoir poussé l'auto et coupé les lianes.

« Quand partons-nous ? demandai-je.

– Demain, répondit Talma, sans prendre la peine d'interroger le Romain.

– Non, dis-je. Ce soir.

– Demain, dit Talma. Tard maintenant. Une heure lumière. » Il me montra une heure sur ma montre.

Je pris le dictionnaire : Chasser ce soir. Dernière heure, meilleure heure.

Talma laissa entendre que le koudou était trop loin. Qu'il était impossible de chasser et de revenir, tout ceci avec des gestes. Chasser demain.

« Espèce de salaud », dis-je en anglais. Pendant tout ce temps, le Romain et le vieux étaient restés debout à ne rien dire. Je frissonnais. Il faisait froid, le soleil étant caché derrière les nuages, bien que l'air fût lourd après la pluie.

« Mon vieux, dis-je.

– Oui, monsieur », dit le vieux. Me servant du dictionnaire avec soin, je dis :

« Chasser koudou ce soir. Dernière heure, meilleure heure. Koudou près ?

– Peut-être.

– Chasser maintenant ? »

Ils se concertèrent.

« Chasser demain, lança Talma.

– Tais-toi, cabotin, dis-je. Vieux. Petite chasse maintenant ?

– Oui, dit le vieux, et le Romain approuva de la tête. Pas longtemps.

– Bien », dis-je, et j'allai chercher une chemise et un gilet et une paire de chaussettes.

« Chasser maintenant, dis-je à M'Cola.

– Bon, dit-il. M'uzuri. »

Avec l'agréable sensation d'être propre, d'avoir une chemise sèche, d'avoir changé de chaussettes et de bottes, je m'assis sur le bidon d'essence et bus un whisky à l'eau, en attendant le retour du Romain. J'étais certain que j'allais tirer sur un koudou et je voulais m'engourdir un peu pour ne pas être nerveux. Et aussi je ne voulais pas prendre froid. Et aussi je désirais le whisky pour lui-même, parce que j'en adorais le goût et parce que, me sentant aussi heureux que je pouvais l'être, cela augmentait encore cette impression.

Je vis le Romain arriver et je tirai sur la fermeture Éclair de mes bottes, vérifiai les cartouches dans le magasin du Springfield, ôtai le protecteur du viseur et soufflai dans l'ouverture de l'arrière. Puis je bus ce qui restait dans la timbale qui était par terre à côté de la caisse et me levai, vérifiant si j'avais une paire de mouchoirs dans les poches de ma chemise.

M'Cola arriva portant son couteau et les jumelles de Pop.

« Reste ici », dis-je à Talma. Cela ne le vexa pas. Il pensait que nous étions stupides de nous mettre en route aussi tard et il était heureux à l'idée de nous prouver que nous avions tort. Le Wanderobo avait envie de venir.

« Ça suffit », dis-je, et d'un geste je renvoyai le vieux et nous sortîmes du corral, le Romain en tête portant une lance, puis moi, puis M'Cola avec les jumelles et le Mannlicher, plein de cartouches, et en queue le Wanderobo avec une autre lance.

Il était cinq heures passées quand nous partîmes à travers le champ de maïs et descendîmes jusqu'au ruisseau, le traversant là où il se rétrécissait dans de hautes herbes, à une centaine de mètres au-dessus du barrage, et puis, marchant lentement et sans bruit, nous gravîmes la berge herbeuse de l'autre côté, nous mouillant jusqu'à la taille tandis que nous nous baissions en passant à travers l'herbe et les fougères mouillées. Nous n'étions pas partis depuis dix minutes et montions avec précaution sur la berge quand, sans prévenir, le Romain saisit mon bras et m'écrasa sur le sol, tout en s'accroupissant ; moi, manœuvrant ma culasse pour charger la carabine tout en tombant. Retenant son souffle, il tendit la main et, de l'autre côté du ruisseau sur la berge à la lisière de la forêt, il y avait un grand animal gris, avec des raies blanches sur les flancs et des cornes énormes qui se recourbaient en arrière de sa tête, tandis qu'il se tenait là, de flanc, la tête dressée, semblant à l'écoute. Je levai ma carabine, mais il y avait un buisson dans la ligne de tir. Je ne pouvais pas tirer par-dessus le buisson sans me lever.

« Piga », murmura M'Cola. Je secouai le doigt et me mis à ramper en avant pour dépasser le buisson, malade de crainte à l'idée que le mâle sauterait avant que j'eusse le temps d'être sûr de mon coup, mais me rappelant le « Prenez votre temps » de Pop. Quand le terrain fut libre, je me mis sur un genou, vis le koudou à travers l'ouverture, m'émerveillant de sa taille et puis me rappelant que cela ne devait pas avoir d'importance, que c'était la même chose que n'importe quel coup de feu, je vis la perle centrée exactement où elle devait être, juste au-dessous du haut de l'épaule et je pressai sur la détente. Au bruit, il bondit et entra dans le fourré ; mais je savais que je l'avais touché. Je tirai sur du gris qui se montrait entre les arbres, tandis qu'il entrait dans le bois et que M'Cola criait : « Piga ! Piga ! » pour dire : « Il est touché ! Il est touché ! », et que le Romain me tapait sur l'épaule, puis il enroula sa toge autour de son cou et se mit à courir tout nu et nous courions tous les quatre maintenant, à toute allure, comme des limiers, traversant le ruisseau à grandes éclaboussures, escaladant la berge, le Romain en tête, se précipitant tout nu à travers les buissons, puis se baissant et tenant une feuille avec du sang clair, me donnant une claque dans le dos, M'Cola disant : « Damu ! Damu ! », du sang, du sang, puis les empreintes profondes sur la droite, moi en train de recharger, nous tous suivant la piste en courant. Il faisait presque nuit dans le bois, le Romain ayant un instant perdu la trace, se lançant sur la droite, puis retrouvant du sang, puis me jetant de nouveau par terre en me tirant par le bras et aucun de nous ne respirant quand nous le vîmes debout dans une clairière à cent mètres devant nous, me paraissant très touché et regardant en arrière, ses grandes oreilles écartées, gros, gris, rayé de blanc, ses cornes une merveille, tandis qu'il regardait droit vers nous par-dessus son épaule. Je pensai qu'il me fallait absolument m'assurer de lui, maintenant, car la nuit tombait et je retins mon souffle et le tirai un peu en arrière de l'omoplate. Nous entendîmes le claquement de la balle et le vîmes ruer lourdement. M'Cola criait : « Piga ! Piga ! Piga ! » tout en s'élançant et, comme nous courions de nouveau comme des limiers, nous tombâmes presque sur l'animal. C'était un énorme, magnifique koudou mâle, mort, sur le flanc, ses cornes de grandes spirales sombres, largement écartées et incroyables tandis qu'il gisait mort à cinq mètres de l'endroit où nous étions quand j'avais tiré un instant plus tôt. Je le regardai, grand, avec de longues jambes, d'un gris uni avec les raies blanches et les grandes cornes, recourbées, fières, brunes comme la chair d'une noix et aux pointes d'ivoire, les grosses oreilles et sa grande belle encolure, à l'épaisse crinière, le chevron blanc entre ses yeux et le blanc du museau, et je me penchai sur lui et le touchai pour essayer d'y croire. Il était couché sur le côté par où était entrée la balle et il n'y avait pas une marque sur lui et son odeur était douce et agréable comme l'haleine des bestiaux et l'odeur du thym après la pluie.

Puis le Romain mit son bras autour de mon cou et M'Cola criait dans une étrange voix aiguë et monotone et le Wanderobo Masaï continuait à me taper sur l'épaule et à sauter dans tous les sens et puis, l'un après l'autre, ils me serrèrent tous la main d'une façon bizarre que je n'avais jamais connue : ils me prenaient le pouce dans leur poing, le tenaient et le secouaient et tiraient dessus et le tenaient encore tandis qu'ils me regardaient dans les yeux, farouchement.

Nous le regardions tous. M'Cola s'agenouilla et suivit la courbe de ses cornes avec son doigt et mesura l'écartement avec ses bras en chantonnant sans cesse – Oo-oo-ee-ee – poussant de petits cris d'extase aigus et caressant le museau du koudou et sa crinière.

Je donnai au Romain une tape dans le dos et nous recommençâmes la cérémonie du pouce ; je tirai sur le sien aussi. J'embrassai le Wanderobo Masaï et lui, après m'avoir tiré le pouce avec beaucoup d'ardeur et de sentiment, se frappa la poitrine et dit fièrement : « Wanderobo Masaï, merveilleux guide.

– Wanderobo Masaï, merveilleux Masaï », dis-je.

M'Cola continuait à secouer la tête, regardant le koudou et émettant ces petits bruits étranges. Puis il dit :

« Doumi, Doumi, Doumi ! B'wana Kabor Kidogo, Kidogo. » Il voulait dire que c'était là le mâle des mâles. Que celui de Karl était un tout petit, un rien du tout.

Nous savions tous que nous avions tué l'autre koudou que j'avais pris pour celui-ci, tandis que le premier gisait mort du premier coup de feu, et cela paraissait sans importance à côté du miracle de ce koudou-ci. Mais j'avais envie de voir l'autre.

« Venez, koudou, dis-je.

– Il est mort, dit M'Cola. Kufa !



– Venez.

– Celui-ci est plus beau.

– Venez.

– Mesurer », plaida M'Cola.

J'appliquai le mètre en ruban contre la courbe d'une des cornes, M'Cola tenant le bout. Elle avait plus de cinquante pouces. M'Cola me regarda avec sollicitude.

« Grand ! Grand ! dis-je. Deux fois aussi grand que B'wana Kabor.

– Eee-eee, chanta-t-il.

– Viens », dis-je. Le Romain était déjà en route.

Nous nous dirigeâmes vers l'endroit où j'avais vu le koudou quand j'avais tiré et il y avait des traces avec du sang à hauteur de poitrine sur les feuilles dans les broussailles. Au bout de cent mètres environ, nous le trouvâmes bel et bien mort. Il n'était pas tout à fait aussi grand que le premier mâle. Les cornes étaient aussi longues, mais plus étroites, mais il était aussi beau et il gisait sur le flanc, ayant couché les broussailles là où il était tombé.

Nous nous serrâmes tous de nouveau la main, nous servant du pouce, ce qui dénotait visiblement une émotion extrême.

« Celui-ci askari », expliqua M'Cola. Ce mâle servait de policier ou de garde du corps au plus grand koudou. Il s'était probablement trouvé dans le bois quand nous avions vu le premier mâle, avait couru avec lui et s'était retourné pour voir pourquoi le grand kourou ne suivait pas. Je voulais prendre des photographies et je dis à M'Cola de retourner au camp avec le Romain et de rapporter les deux appareils, le Graflex et l'appareil de cinéma, et ma torche électrique. Je savais que nous étions du même côté du ruisseau et au-dessus du camp et j'espérais que le Romain pourrait prendre un raccourci et revenir avant le coucher du soleil.

Ils partirent et maintenant, à la fin de la journée, le soleil se montra brillant au-dessus des nuages et le Wanderobo Masaï et moi regardâmes ce koudou, mesurâmes ses cornes, respirâmes sa douce odeur, plus agréable même que celle d'un élan, caressâmes son nez, son cou et son épaule, émerveillés par ses grandes oreilles, la propreté de sa peau unie, examinâmes ses sabots qui étaient longs, étroits et cambrés, de telle sorte qu'il semblait marcher sur la pointe des pieds, cherchâmes sous son épaule le trou de la balle et puis je serrai encore la main du Wanderobo Masaï pendant qu'il disait quel homme il était et que je lui disais qu'il était mon ami et lui donnais mon meilleur canif à quatre lames.

« Allons regarder le premier, Wanderobo Masaï », lui dis-je en anglais.

Le Wanderobo Masaï approuva de la tête, comprenant à la perfection, et nous revînmes à l'endroit où le plus grand gisait à la lisière de la petite clairière. Nous tournâmes autour de lui et puis le Wanderobo, passant la main par en dessous pendant que je soulevais l'épaule, découvrit le trou de la balle et mit son doigt dedans. Puis il toucha son front avec le doigt sanglant et fit son discours sur « Wanderobo merveilleux guide ».

« Wanderobo Masaï, roi des guides, dis-je. Wanderobo Masaï, mon ami. »

J'étais trempé de sueur et je mis mon manteau de pluie que M'Cola avait porté et laissé derrière et relevai le col autour de mon cou. Je regardai le soleil maintenant et craignais qu'il ne fût couché avant qu'ils remontassent avec les appareils. Au bout de quelque temps, nous les entendîmes venir à travers la brousse et je criai pour leur indiquer où nous étions. M'Cola répondit et nous continuâmes à nous appeler de part et d'autre et je les entendais marcher et écraser les broussailles pendant que je criais et regardais le soleil presque couché. Finalement je les vis et criai à M'Cola : « Cours, cours », et lui montrai le soleil, mais ils ne pouvaient plus courir. Ils avaient fait une rapide montée, à travers des broussailles compactes et, quand je pris l'appareil, ouvris le diaphragme et braquai l'appareil sur le koudou, le soleil n'éclairait plus que la cime des arbres. Je pris une demi-douzaine de poses et me servis de l'appareil de cinéma, tandis qu'ils traînaient le koudou là où il semblait y avoir un peu plus de lumière, puis le soleil disparut et, avec lui, la nécessité d'essayer de prendre encore une photo. Je remis l'appareil dans son étui et m'installai, très heureux, la nuit tombée, dans l'irresponsabilité de la victoire ; n'en sortant que pour indiquer à M'Cola où pratiquer une incision pour obtenir une cape assez grande en dépouillant la tête. M'Cola se servait magnifiquement d'un couteau et j'aimais le voir dépouiller, mais ce soir, après lui avoir montré où faire la première entaille, assez bas sur les pattes, autour de la poitrine là où elle rejoignait le ventre et en arrière au-dessus du garrot, je ne le regardai pas parce que je voulais me rappeler le koudou comme je l'avais vu d'abord, aussi j'allai, dans le crépuscule, jusqu'au second koudou et attendis là qu'ils arrivassent avec la torche électrique, et puis je me rappelai que j'avais dépouillé ou vu dépouiller tous les animaux que j'avais jamais tirés, et pourtant je me souvenais de chacun d'eux exactement comme il était à chaque moment, qu'un souvenir n'en détruit pas un autre et que l'idée de ne pas regarder était de la simple paresse et une manière de laisser la vaisselle sur l'évier jusqu'au

lendemain. Je tins la torche électrique pour M'Cola pendant qu'il travaillait sur le second koudou et, bien que fatigué, pris plaisir comme toujours à le voir opérer avec son couteau comme avec un scalpel, rapidement, proprement, délicatement, jusqu'à ce que, la cape entièrement détachée et étalée en arrière, il frappât la jonction du crâne et de l'épine dorsale et puis, faisant tourner les cornes, il dégageât la tête et la soulevât, cape et tout, détachée du cou, la cape pendant lourde et humide à la lumière de la torche électrique qui brillait sur ses mains et sur le kaki sale de sa tunique. Nous laissâmes le Wanderobo Masaï, Talma, le Romain et son frère avec une lanterne pour écorcher la bête et envelopper la viande et M'Cola avec une tête, le vieux avec une tête, et moi avec la torche électrique et les deux carabines, nous prîmes dans l'obscurité le chemin du camp.

Dans l'obscurité, le vieux s'étala et M'Cola rit ; puis la cape se déroula et lui tomba sur la figure et il étouffa presque et nous rîmes tous les deux. Le vieux riait aussi. Puis M'Cola tomba dans le noir et le vieux et moi nous rîmes. Un peu plus loin, je passai à travers le dessus d'une espèce de piège à gibier et tombai à plat ventre et, en me relevant, entendis M'Cola étouffant ses rires et le vieux qui gloussait.

« Où diable vous croyez-vous ? A un film de Charlot ? » leur demandai-je en anglais. Ils riaient tous les deux sous les têtes. Finalement, nous arrivâmes à la haie d'épines, après une marche de cauchemar dans la brousse et vîmes le feu du camp et M'Cola sembla enchanté quand le vieux tomba en passant dans les épines et se releva en jurant et il semblait à peine capable de soulever la tête comme je faisais briller la torche électrique devant lui pour lui montrer l'ouverture.

Nous allâmes vers le feu et je pouvais voir le visage du vieux saigner tandis qu'il déposait la tête du koudou contre la cabane de branches et de boue. M'Cola déposa sa tête, montra la figure du vieux et rit et hocha la tête. Je regardai le vieux. Il était complètement fourbu, sa figure était très égratignée, couverte de boue et sanglante et il poussait des petits gloussements de joie.

« B'wana tombé », dit M'Cola, et il imita ma chute en avant. Ils rirent tous deux.

J'esquissai un coup de poing vers lui et dis :

« Shenzi ! »

Il m'imita de nouveau en train de tomber et puis Kamau vint me serrer les mains très gentiment et respectueusement en disant : « Bon, B'wana ! Très bon, B'wana ! » et puis il alla jusqu'aux têtes, les yeux brillants, et s'agenouilla, caressant les cornes et palpant les oreilles et poussant à mi-voix les mêmes sons gémissants : « Eee-ooo- ! Eee-eee ! » que M'Cola.

J'entrai dans la tente obscure, nous avions laissé la lanterne avec les porteurs de viande, et me lavai, ôtai mes vêtements mouillés et, fouillant mon ruck-sack dans l'obscurité, trouvai mon pyjama et un peignoir de bain. Les ayant mis ainsi que des bottes contre les moustiques, je revins vers le feu. J'apportai mes affaires mouillées et mes bottes devant le feu et Kamau les étala sur des bâtons et mit chaque botte, la tige en bas, sur une canne et assez loin du feu pour les empêcher de se racornir.

A la lumière du feu, je m'assis sur un bidon d'essence avec mon dos contre un arbre et Kamau apporta la gourde à whisky et en versa dans une tasse et j'ajoutai de l'eau du bidon et restai assis à boire et à regarder dans le feu, sans penser, dans un bonheur parfait, sentant le whisky me réchauffer et me rendre lisse intérieurement comme on lisse les draps froissés d'un lit, tandis que Kamau apportait des boîtes de conserve pour savoir ce que je mangerais pour dîner. Il y avait trois boîtes de mincemeat de Noël, trois boîtes de saumon et trois de salade de fruits ; il y avait aussi des biscuits au chocolat et une boîte de « Pudding de Noël extra » que je renvoyai en me demandant ce que Kati avait imaginé que le mincemeat pouvait bien être. Nous cherchions ce plum-pudding depuis deux mois.

« Viande ? » demandai-je.

Kamau apporta un long morceau, épais, de filet grillé de gazelle de Grant, une de celles que Pop avait tuées dans la plaine pendant que nous chassions sur le lick le plus éloigné, et du pain.

« De la bière ? »

Il avait apporté une des grandes bouteilles de bière allemande d'un litre et l'ouvrit.

Il semblait trop compliqué de rester assis sur le bidon de pétrole et j'étendis mon manteau de pluie par terre devant le feu, là où le sol avait été séché par la chaleur, et étendis mes jambes, m'appuyant contre la caisse de bois. Le vieux grillait de la viande sur un bâton. C'était un fin morceau qu'il avait apporté avec lui, enveloppé dans sa toge. Peu après, ils commencèrent tous à arriver, portant la viande et les peaux, et moi j'étais allongé à boire de la bière et à regarder le feu et tous autour de moi ils parlaient et faisaient rôtir de la viande sur les bâtons. Il commençait à faire froid et la nuit était claire et il y avait l'odeur de la viande qui grillait, l'odeur de la fumée du feu, l'odeur de mes bottes qui fumaient et, quand il s'accroupissait tout près, l'odeur du bon vieux Wanderobo Masaï. Mais je pouvais me rappeler l'odeur du koudou lorsqu'il était étendu dans le bois.

Chacun des hommes avait sa viande ou sa collection de morceaux de viande sur des bâtons plantés autour du feu ; ils les retournaient et en prenaient soin et il parlaient beaucoup. Deux autres que je n'avais pas vus vinrent des huttes et le garçon que nous avions vu l'après-midi était avec eux. Je mangeais un morceau de foie grillé que j'avais enlevé sur un des bâtons du Wanderobo Masaï et me demandais où se trouvaient les rognons. Le foie était délicieux. Je me demandais si cela valait la peine de me lever et d'aller chercher le dictionnaire pour m'enquérir des rognons quand M'Cola dit :

« Bière ?

– Très bien. »

Il apporta la bouteille, l'ouvrit et je la soulevai et en bus la moitié pour faire passer ce foie.

« C'est une foutue vie », lui dis-je en anglais.

Il sourit et dit : « Encore bière ? » en swahili.

Que je lui parlasse anglais était une plaisanterie qui lui plaisait.

« Regarde », dis-je, et je soulevai la bouteille et la laissai se vider. C'était un vieux truc que nous avions appris en Espagne en buvant d'une outre à gorge ouverte. Ceci fit une grosse impression sur le Romain. Il s'approcha, s'accroupit près du manteau de pluie et commença à parler. Il parla pendant longtemps.

« Absolument, lui dis-je en anglais. Et qui plus est, il peut prendre le traîneau.

– Encore de la bière ? demanda M'Cola.

– Tu as envie de me voir saoul, je suppose ?

– N'Dio, dit-il. Oui, faisant semblant de comprendre l'anglais.

– Regarde, Romain. » Je commençai à laisser la bière descendre, vis le Romain qui suivait le mouvement avec sa propre gorge, commençai à étouffer, me remis avec peine et abaissai la bouteille.

« C'est tout. Je ne peux pas le faire plus de deux fois dans la soirée. C'est mauvais pour le foie. »

Le Romain continua à parler dans son langage. Je l'entendis dire Simba deux fois.

« Simba ici ?

– Non, dit-il. Par là-bas », agitant son bras dans l'obscurité, et je ne pus pas comprendre son histoire. Mais elle avait l'air très bonne.

« Moi beaucoup Simba, lui dis-je. Vrai démon avec Simba. Demander à M'Cola. » Je sentais que j'attrapais la vantomanie du soir, mais Pop et P.V.M. n'étaient pas là pour écouter. Ce n'était pas, à beaucoup près, aussi satisfaisant de se vanter quand on ne pouvait pas être compris, pourtant cela valait mieux que rien. J'avais décidément la vantomanie, et à la bière encore.

« Étonnant », dis-je au Romain. Il continua sa propre histoire. Il y avait un peu de bière au fond de la bouteille.

« Mon vieux, lui dis-je. Mzee.

– Oui, B'wana, dit le vieux.

– Voilà de la bière pour toi. Tu es assez vieux pour qu'elle ne te fasse pas de mal. »

J'avais vu les yeux du vieux pendant qu'il me regardait boire et je savais qu'il appartenait à la confrérie. Il prit la bouteille, la vida jusqu'à la dernière parcelle de mousse et s'accroupit près de ses bâtonnets de viande, tenant la bouteille avec amour.

« Encore bière ? demanda M'Cola.

– Oui, dis-je. Et mes cartouches. »

Le Romain continuait à parler sans arrêt. Il pouvait raconter une histoire plus longue même que Carlos à Cuba.

« C'est rudement intéressant, lui dis-je. Tu es un sacré gaillard, aussi. Nous sommes tous les deux épatants. Écoute. »

M'Cola avait apporté la bière et ma veste kaki avec les cartouches dans la poche. Je bus un peu de bière, remarquai l'attention du vieux et étalai six cartouches.

« J'ai la vantomanie, dis-je. Il faudra que tu le supportes, regarde ! »

Je touchai les cartouches l'une après l'autre :

« Simba, Simba, Faro, Nyati, Tendalla, Tendalla. Qu'est-ce que tu penses de cela ? Tu n'es pas obligé de le croire. Regarde, M'Cola », et je nommai de nouveau les six cartouches. « Lion, lion, rhinocéros, buffle, koudou, koudou.

– Ayee ! dit le Romain très surexcité.

– N'Dio, dit M'Cola solennellement. Oui, c'est vrai.

– Ayee ! dit le Romain, et il me saisit par le pouce.

– La vérité du bon Dieu, dis-je. Rudement peu probable, n'est-ce pas ?

– N'Dio, dit M'Cola, les comptant de nouveau lui-même. Simba, Simba, Faro, Nyati, Tendalla, Tendalla !

– Tu pourras le raconter aux autres, dis-je en anglais. C'est une superbe vantardise. Ça me suffira pour ce soir. »

Le Romain continua à parler et j'écoutai attentivement et mangeai un autre morceau de foie grillé. M'Cola travaillait sur les têtes maintenant, dépouillant un des crânes et montrant à Kamau comment dépouiller la partie facile de l'autre. C'était une grosse besogne pour tous les deux, travaillant avec soin autour des yeux et du museau et du cartilage des oreilles et, ensuite, grattant toute la chair des têtes pour qu'elles ne pourrissent pas, et ils y travaillaient très délicatement et soigneusement à la lumière du feu. Je ne me rappelle pas m'être couché, ni si nous nous sommes couchés.

Je me rappelle avoir pris le dictionnaire et dit à M'Cola de demander au jeune garçon s'il avait une sœur et M'Cola me disant : « Non. Non » avec beaucoup de fermeté et de sérieux.

« Rien de tendancieux, tu comprends. Par curiosité. »

M'Cola resta ferme. « Non, dit-il, et il secoua la tête. Hapana », du même ton qu'il avait employé la fois où nous avions poursuivi le lion dans les sansevières.

Cela élimina les possibilités de vie sociale et je cherchai les rognons, et le frère du Romain en sortit de sa part et j'en mis un morceau entre deux tranches de foie sur un bâton et commençai à le faire griller.

« Cela fait un petit déjeuner admirable, dis-je tout haut. Bien meilleur que du mincemeat. »

Puis nous eûmes une longue conversation à propos des antilopes noires. Le Romain ne les appelait pas Tarahalla et ce nom ne signifiait rien pour lui. Il y avait une certaine confusion à propos des buffles, parce que le Romain s'obstinait à les appeler Nyati, mais il voulait dire qu'elles étaient noires comme les buffles. Puis nous fîmes des dessins dans les cendres du feu et il voulut bien parler des antilopes noires. Les cornes se recourbaient comme des cimeterres très loin au-dessus de leur garrot.

« Des mâles ? demandai-je.

– Des mâles et des biches. »

Avec le vieux et Talma comme interprètes, je croyais comprendre qu'il y avait deux troupeaux.

« Demain.

– Oui, dit le Romain, demain.

– M'Cola, dis-je. Aujourd'hui, koudou. Demain, antilope noire, buffle, Simba.

– Hapana, buffle, dit-il et il secoua la tête. Hapana, Simba !

– Moi et le Wanderobo Masaï, buffle, dis-je.

– Oui, dit le Wanderobo Masaï très agité. Oui.

– Il y a de très grands éléphants près d'ici, dit Talma.

– Demain éléphants, dis-je, pour taquiner M'Cola.

– Hapana éléphants ! » Il savait que c'était pour le taquiner, mais il ne voulait même pas l'entendre dire.

« Éléphants, dis-je. Buffle, Simba, léopard. »

Le Wanderobo Masaï hochait la tête très agité. « Rhinocéros, ajouta-t-il.

– Hapana ! dit M'Cola secouant la tête. Il commençait à souffrir.

– Dans ces collines, beaucoup de buffles, dit le vieux, interprétant les paroles du Romain maintenant très agité, qui était debout et désignait un point au-delà des huttes.

– Hapana ! Hapana ! Hapana ! dit M'Cola, catégoriquement et sans appel. Encore bière ? » Et il posa son couteau.

« Ça va, dis-je. Je ne faisais que te taquiner. »

M'Cola était accroupi tout près et parlait, donnant des explications. J'entendis le titre de Pop et je crus comprendre que Pop n'aimerait pas cela. Que Pop ne le voudrait pas.

« Je te taquinais simplement », dis-je en anglais. Puis en swahili : « Demain, antilope noire. »

– Oui, dit-il avec enthousiasme. Oui. »

Après cela, le Romain et moi eûmes un long entretien pendant lequel je parlai espagnol et lui son langage quel qu'il fût, et je crois que nous fîmes le plan de toute la campagne du lendemain.

CHAPITRE XIII

Je ne me rappelle pas m'être couché ni levé, mais simplement m'être trouvé près du feu dans la lueur grise avant le lever du jour, avec un gobelet de thé chaud à la main et mon petit déjeuner, sur la baguette, ne paraissant plus, à beaucoup près, aussi appétissant, et tout couvert de cendres. Le Romain était debout prononçant un discours avec gestes dans la direction où la lumière commençait à se montrer et je me rappelle m'être demandé si le salaud avait parlé toute la nuit.

Les peaux des têtes étaient bien étalées et proprement salées et les crânes avec les cornes étaient appuyés contre la maison faite de troncs et de branches. M'Cola plia les peaux des têtes. Kamau m'apporta les boîtes de conserve et je lui dis d'en ouvrir une de fruits. La nuit l'avait refroidie et les fruits mélangés et le jus sirupeux et froid me glissait, onctueux, dans la gorge. Je bus une autre tasse de thé, entrai dans la tente, m'habillai, mis mes bottes sèches et nous fûmes prêts à partir. Le Romain avait dit que nous serions de retour avant le déjeuner.

Nous avions le frère du Romain comme gui de. Le Romain devait aller, à ce que je crus comprendre, épier un des troupeaux d'antilopes et nous allions repérer l'autre. Nous partîmes avec le frère ouvrant la marche, vêtu d'une toge et portant une lance ; puis moi avec le Springfield en bandoulière et mes petites jumelles Zeiss dans ma poche ; puis M'Cola avec les jumelles de Pop d'un côté, un bidon d'eau de l'autre, le couteau à écorcher, la pierre à aiguiser, une boîte de cartouches, et des tablettes de chocolat dans ses poches, et la grosse carabine sur l'épaule ; puis le vieux avec le Graflex, Talma avec l'appareil de cinéma et le Wanderobo Masaï avec une lance, un arc et des flèches.

Nous dîmes au revoir au Romain et sortîmes de la haie d'épines juste comme le soleil arrivait au-dessus de la percée entre les montagnes et brillait sur le champ de maïs, les huttes et les collines bleues. La journée promettait d'être claire et belle.

Le frère nous conduisit à travers une brousse épaisse qui nous trempa tous ; puis à travers la forêt éclaircie, et nous fit monter très raide jusqu'à ce que nous fussions assez haut sur la pente qui s'élevait derrière l'extrémité du champ où nous avions campé. Puis nous nous trouvâmes sur une bonne piste bien égale qui grimpait dans ces collines au-dessus desquelles le soleil ne s'était pas encore levé. Je savourais le petit matin, encore un peu endormi, avançant machinalement, et commençais à penser que nous étions bien nombreux pour chasser sans bruit, bien que chacun parût marcher silencieusement, quand nous vîmes deux indigènes avancer vers nous.

C'étaient un homme grand, plutôt beau, avec des traits comme ceux du Romain, mais légèrement moins nobles, vêtu d'une toge et portant un arc et un carquois de flèches et derrière lui sa femme, très jolie, très réservée, très « bonne épouse », portant un vêtement de peaux brunes tannées et au cou un ornement de cercles concentriques de fil de cuivre et de nombreux cercles de fil de cuivre aux bras et aux chevilles. Nous nous arrêtâmes, dîmes « Jambo », et le frère parla à cet homme, probablement de la même tribu, qui avait l'air d'un homme d'affaires se rendant à son bureau en ville et, tandis qu'ils parlaient en questions et réponses rapides, je regardais l'épouse si fraîche et si modeste qui se tenait un peu de profil, de sorte que je voyais ses jolis seins en forme de poires et ses longues jambes nettes de négresse, et j'étudiais son plaisant profil avec beaucoup d'agrément jusqu'à ce que son mari lui parlât tout d'un coup et avec brusquerie, puis comme pour expliquer et lui donner calmement un ordre, et elle contourna notre groupe, les yeux baissés, et reprit la piste par laquelle nous étions venus, seule, tandis que nous la regardions tous. Le mari allait nous accompagner, semblait-il. Il avait vu l'antilope noire ce matin et, légèrement soupçonneux, visiblement ennuyé de quitter cette épouse entre les épouses, maintenant hors de vue, que nous avions tous prise avec nos yeux, il nous mena vers la droite sur une autre piste usée et égale, à travers des bois qui avaient l'aspect de l'automne en Amérique et où l'on se serait attendu à lever un coq de bruyère et à le voir s'envoler sur l'autre colline ou plonger vers la vallée.

Et, assurément, nous levâmes des perdrix et, les regardant voler, je me disais que tous les paysages du monde sont les mêmes paysages et que tous les chasseurs sont les mêmes. Ensuite nous vîmes une trace fraîche de koudou à côté de la piste et puis, tandis que nous avancions à travers les bois au petit matin, sans fourrés maintenant, le premier soleil passant à travers la cime des arbres, nous arrivâmes devant le miracle chaque fois nouveau des traces d'éléphants, chacune d'elles aussi grande que le cercle que vous faites avec vos bras en joignant vos mains, et s'enfonçant d'un pied dans la terre grasse de la forêt, là où un mâle avait passé, voyageant après la pluie. Regardant la façon dont les traces descendaient à travers l'agréable forêt, je me dis que nous avions eu les mammouths aussi, il y a bien longtemps, et quand ils voyageaient dans les collines de l'Illinois du Sud ils laissaient les mêmes traces. C'était simplement que l'Amérique était un plus vieux pays et que le gros gibier avait disparu.

Nous continuâmes le long du versant de cette colline sur un plateau plaisant légèrement en surplomb et puis nous arrivâmes à l'extrémité de la colline, là où il y avait une vallée et une longue prairie à découvert avec des arbres tout à fait au bout et un cercle de collines au sommet de la crête où une autre vallée s'ouvrait vers la gauche. Nous nous arrêtâmes à la lisière des bois qui se trouvaient sur le versant de cette colline d'où l'on voyait la vallée herbeuse qui s'étendait et devenait une espèce de bassin escarpé, couvert d'herbe à son extrémité la plus haute où il s'appuyait contre les collines. A notre gauche se trouvaient d'abruptes collines boisées, aux sommets arrondis, avec des affleurements de calcaire qui allaient de là où nous nous trouvions jusqu'au haut de la vallée où ils formaient une partie de l'autre chaîne de collines qui la fermaient. Au-dessous de nous, à droite, le paysage était tout sauvage et coupé de collines et de prairies avec ensuite une pente raide boisée qui rejoignait les collines bleues

que nous avions vues à l'ouest, au-delà des huttes où habitaient le Romain et sa famille. J'estimais que le camp devait se trouver en dessous de nous et à peu près à cinq kilomètres au nord-ouest à travers la forêt.

Le mari était debout, parlant avec le frère et faisant des gestes pour indiquer qu'il avait vu les antilopes noires brouter de l'autre côté de la vallée herbeuse et qu'elles avaient dû brouter ou en montant ou en descendant dans la vallée. Nous restâmes à l'abri des arbres et envoyâmes le Wanderobo Masaï dans la vallée pour rechercher les traces. Il revint et rapporta qu'il n'y avait pas de traces menant dans la vallée au-dessous de nous et vers l'ouest, aussi sûmes-nous qu'elles avaient remonté en broutant la vallée marécageuse.

Maintenant, le problème était d'utiliser le terrain de façon à découvrir le troupeau et arriver à sa hauteur et à portée sans être vus. Le soleil montait au-dessus des collines au sommet de la vallée et brillait sur nous, tandis que toute l'extrémité de la vallée se trouvait dans l'ombre. Je dis aux autres de rester là où ils étaient dans la vallée, à l'exception de M'Cola et du mari qui viendraient avec moi. Nous, nous resterions dans les bois et monterions de notre côté de la vallée jusqu'à ce que nous puissions être au-dessus et voir dans le creux de la courbe à l'extrémité supérieure et chercher les antilopes noires aux jumelles.

Vous demandez comment tout ceci pouvait être discuté, décidé et compris malgré l'obstacle des langues, et je vous dis que ce fut aussi librement discuté et distinctement compris que si nous avions été une patrouille de cavaliers parlant tous le même langage. Nous étions tous des chasseurs sauf, peut-être, Talma, et toute la manœuvre pouvait être mise au point, comprise et adoptée sans avoir besoin d'autre chose que d'un index pour signaler et d'une main pour avertir. Nous les quittâmes et avançâmes avec beaucoup de précautions, bien enfoncés dans les bois pour prendre de la hauteur. Puis, quand nous fûmes assez loin et assez en avant, nous rampâmes jusqu'à un endroit rocheux, abritant les jumelles avec mon chapeau pour qu'elles ne brillent pas au soleil, M'Cola hochant la tête et grommelant tandis qu'il remarquait le caractère pratique de ce geste, nous regardâmes aux jumelles le côté opposé de la prairie près de l'extrémité de la forêt, et puis dans le creux au sommet de la vallée, et elles étaient là. M'Cola les vit juste avant moi et me tira par la manche.

« N'Dio », dis-je. Puis je retins ma respiration pour les observer. Elles semblaient toutes très noires, trapues, avec une lourde encolure. Elles avaient toutes les cornes recourbées en arrière. Elles se trouvaient à une grande distance, quelques-unes étaient couchées. Une autre était debout. Nous en voyions sept.

« Où est le mâle ? » demandai-je.

M'Cola fit un geste avec sa main gauche et compta quatre doigts. C'était une des antilopes couchées dans l'herbe haute et l'animal semblait beaucoup plus gros et les cornes d'une plus grande envergure. Mais nous regardions face au soleil du matin et il était difficile de bien voir. Derrière elles, une sorte de ravin se perdait dans la colline qui bouchait l'extrémité de la vallée.

Maintenant, nous savions ce que nous avions à faire. Nous devions retourner, traverser la prairie assez bas pour rester hors de vue, entrer dans le bois du côté le plus éloigné et marcher à travers les arbres pour arriver au-dessus des antilopes noires. D'abord nous devions essayer de nous assurer qu'il n'y en avait pas d'autres dans la prairie et dans le bois que nous devions traverser avant d'effectuer notre approche.

Je mouillai mon doigt et le levai. Il semblait que la brise montât de la vallée. M'Cola prit quelques feuilles mortes, les froissa et les lança en l'air. Elles retombèrent dans notre direction. Le vent était favorable et maintenant nous devions examiner aux jumelles la lisière du bois.

« Hapana », dit enfin M'Cola. Je n'avais rien vu non plus et j'avais mal aux yeux à cause du grossissement. Nous pouvions risquer notre chance dans les bois. Nous risquions de faire lever quelque chose et d'effrayer les antilopes noires, mais il nous fallait courir ce risque pour les tourner et arriver au-dessus d'elles.

Nous descendîmes et expliquâmes aux autres ce que nous allions faire. De là où elles étaient, nous pourrions traverser la vallée sans être vus de l'extrémité la plus éloignée et, nous baissant, moi ayant ôté mon chapeau, nous partîmes à travers l'herbe haute de la prairie, traversâmes le cours d'eau au lit profond qui coulait en son milieu, son petit plateau rocheux, et montâmes sur la rive herbeuse de l'autre côté, restant dans un repli de la vallée à l'abri des bois. Puis nous marchâmes à travers les bois, courbés, en file indienne, pour essayer d'arriver au-dessus des antilopes noires.

Nous avancions aussi vite que nous le pouvions, tout en marchant sans bruit. J'avais trop souvent chassé à l'approche des mouflons qui étaient partis hors de vue quand j'avais contourné la montagne pour m'attendre à ce que ces antilopes restassent où elles étaient et, puisqu'une fois dans les bois nous ne pouvions plus les voir, je pensais qu'il était important d'arriver au-dessus d'elles aussi vite que nous le pouvions sans que je devienne trop essoufflé et trop nerveux pour tirer.

La gourde de M'Cola faisait du bruit contre les cartouches dans sa poche et je l'arrêtai et la lui fis donner au Wanderobo Masaï. Je trouvais que nous étions trop nombreux à chasser, mais ils se déplaçaient tous aussi silencieusement que des serpents et j'étais débordant de confiance. J'étais sûr que les antilopes ne pouvaient pas nous voir dans la forêt, ni nous sentir.



Enfin je fus certain que nous étions au-dessus d'elles et qu'elles devaient se trouver devant nous, et au-delà d'une trouée dans la forêt où brillait le soleil, et au-dessous de nous, sous la crête de la colline. Je vérifiai que l'ouverture du viseur était propre, nettoyai mes lunettes et essuyai mon front en sueur, pensant à mettre le mouchoir dont je m'étais servi dans ma poche gauche, de façon à ne pas troubler mes verres en les essuyant de nouveau avec. M'Cola et moi et le mari avançâmes vers la lisière de la forêt, finalement rampant presque jusqu'à la crête. Il y avait encore quelques arbres entre nous et la prairie d'en bas et nous étions derrière un petit buisson et un arbre mort quand, levant la tête, nous pûmes les voir dans la clairière herbeuse, à trois cents mètres environ, paraissant très grandes et très foncées dans l'ombre. Nous en étions séparés par un bois clairsemé plein de lumière et l'ouverture du ravin. Tandis que nous les regardions, deux d'entre elles se mirent sur leurs pieds et semblèrent rester debout à nous regarder. Le coup était possible mais elles étaient trop fichtrement loin pour que je sois sûr de moi et, tandis que je restais étendu à les regarder, je sentis quelqu'un me toucher le bras et Talma, qui s'était avancé en rampant, me dit dans un murmure rauque : « Piga ! Piga, B'wana ! Doumi ! Doumi ! Doumi ! » me disant de tirer, que c'était un mâle. Je lançai un coup d'œil en arrière et toute la bande était là sur le ventre ou les mains ou les genoux, le Wanderobo Masaï tremblant comme un gros chien. J'étais furieux et leur fis signe à tous de se coucher.

Alors c'était un mâle, eh bien, il y avait un mâle beaucoup plus grand que M'Cola et moi avions vu couché. Les deux antilopes voyaient peut-être briller mes lunettes. Quand je regardai de nouveau, très lentement, j'abritai mes yeux avec ma main. Les deux antilopes avaient cessé de nous regarder et broutaient. Mais l'une d'elles leva de nouveau la tête nerveusement et je vis la sombre antilope, massive, avec des cornes pareilles à un cimeterre, rejetées en arrière, et qui nous fixait.

Je n'avais jamais vu une antilope noire. Je ne savais rien d'elles, ni si leur vue était perçante comme celle du bélier qui vous voit quelle que soit la distance à laquelle vous le voyez, ni si, comme le cerf, elles ne pouvaient vous voir à deux cents mètres à moins que vous ne bougiez. Je n'étais pas sûr de leur taille non plus, mais j'estimai la distance à trois cents mètres. Je savais que je pourrais en atteindre une si je tirais assis ou couché, mais je ne pouvais pas savoir où je la toucherais.

Puis Talma répéta :

« Piga B'wana piga. »

Je me tournai vers lui comme pour lui envoyer mon poing sur la bouche. Cela m'aurait beaucoup soulagé. Je n'étais vraiment pas nerveux quand j'avais aperçu les antilopes noires, mais Talma me rendait nerveux.

« Loin, murmurai-je à M'Cola qui avait rampé jusqu'à moi et restait à plat ventre.

– Oui.

– Tirer ?

– Non. Jumelles. »

Nous guettions tous les deux, nous servant des jumelles avec précaution. Je ne pouvais en voir que quatre. Il y en avait eu sept. Si c'était un mâle que Talma avait désigné, alors c'étaient tous des mâles. Ils paraissaient tous de la même couleur à l'ombre. Leurs cornes me paraissaient toutes très grosses. Je savais que, chez les mouflons, les béliers restaient entre eux jusqu'à l'époque, tard dans l'hiver, où ils rejoignaient les brebis ; qu'à la fin de l'automne on trouvait aussi les cerfs en groupes, avant la saison du rut, et qu'après ils se rassemblaient de nouveau. Nous avions vu jusqu'à vingt béliers ensemble sur la Serenea. Très bien alors, ils pouvaient tous être des mâles, mais j'en voulais un beau, le plus beau, et j'essayai de me rappeler quelque chose que j'avais lu sur eux, mais tout ce dont je pouvais me souvenir c'était d'une histoire stupide d'un homme qui avait vu le même mâle tous les jours au même endroit et qui n'avait jamais pu s'en approcher. Tout ce que je pouvais me rappeler, c'était la merveilleuse paire de cornes que nous avions vue dans le bureau de l'inspecteur des Eaux et Forêts à Arusha. Et je me trouvais maintenant devant des antilopes noires et je me devais de ne pas manquer mon coup, et tuer la plus belle. Il ne me vint pas à l'esprit que Talma n'avait jamais vu d'antilope noire et qu'il n'en savait pas plus long que M'Cola ou moi.

« Trop loin, dis-je à M'Cola.

– Oui.

– Venez », dis-je, puis je fis signe aux autres de se coucher et nous commençâmes à ramper pour atteindre la crête de la colline.

Finalement nous nous étendîmes derrière un arbre et je regardai alentour. Nous pouvions maintenant voir les cornes distinctement avec les jumelles et pouvions voir les trois autres antilopes. L'une, couchée, était certainement de beaucoup la plus grande et les cornes, comme je les voyais se profiler, semblaient se recourber plus haut et beaucoup plus en arrière. Je les examinais, trop agité pour être heureux, quand j'entendis M'Cola murmurer : « B'wana. »

Je baissai les jumelles et regardai et vis Talma qui, sans se mettre à l'abri, avançait sur les mains et sur les genoux pour nous rejoindre. Je tendis la main, la paume vers lui, et lui fis signe de s'étendre, mais il n'y fit pas attention et continua à avancer, aussi visible qu'un homme qui marche dans la rue d'une ville sur les mains et sur les genoux. Je vis une des antilopes regarder vers nous, vers lui plutôt. Puis trois autres se levèrent. Puis la grande se leva et se montra de flanc, la tête tournée vers nous, tandis que Talma approchait en murmurant :

« Piga, B'wana, Piga ! Doumi ! Doumi ! Kubwa Sana ! »

Je n'avais pas le choix maintenant. Elles étaient certainement alertées et je me couchai à plat sur le ventre, passai mon bras à travers la bretelle, mis mes coudes en place et poussai mon orteil droit contre le sol et tirai au défaut de l'épaule du mâle. Mais, au bruit de la détonation, je sus que c'était un mauvais coup. J'étais passé au-dessus de lui. Ils bondirent tous et restèrent aux aguets, ne sachant pas d'où venait le bruit. Je tirai encore sur le mâle et fis sauter de la terre par-dessus lui et ils s'enfuirent. J'étais sur mes pieds et le touchai pendant qu'il courait et il tomba. Puis il se leva et je tirai encore et il fut atteint et rejoignit le groupe. Ils le dépassèrent et je tirai et me trouvai derrière lui. Puis je le touchai encore et il avançait lentement et je savais que je l'avais. M'Cola me passait des cartouches et j'enfonçais des munitions dans le magasin de ce foutu, infâme Springfield, tout en regardant l'antilope traverser le cours d'eau en faisant de grands remous. Nous l'avions, pas de doute. Je pouvais voir qu'elle était très mal en point. Les autres en file s'avançaient vers le bois. Au soleil, elles paraissaient beaucoup moins foncées et celle que j'avais touchée semblait moins foncée aussi. Elles étaient d'un marron sombre et celle que j'avais blessée était presque noire. Mais elle n'était pas noire et je sentis qu'il y avait quelque chose de louche. J'enfonçai la dernière cartouche et Talma essayait de me saisir la main pour me féliciter quand, au-dessous de nous, à travers l'espace à découvert où le ravin que nous ne pouvions pas voir aboutissait à la vallée, des antilopes noires passèrent en galopant éperdument.

« Bon Dieu », pensai-je. Elles ressemblaient toutes à celle que j'avais tuée et j'essayai d'en choisir une très belle. Elles semblaient toutes de la même taille et elles se bousculaient en courant et puis le mâle parut. Même dans l'ombre il était d'un noir profond et resplendit quand il surgit au soleil, et ses cornes se dressaient très hautes pour se recourber ensuite, noires et énormes, avec deux longues courbes qui touchaient presque le milieu de son dos. C'était un mâle, et, bon Dieu, quel mâle !

« Doumi, me dit M'Cola à l'oreille. Doumi ! »

Je tirai et à la détonation il tomba. Je le vis se lever, les autres passant, se dispersant, puis se regroupant. Je le manquai. Puis je le vis monter presque tout droit dans la vallée à travers l'herbe haute, je le touchai encore et il disparut. Les antilopes gravissaient maintenant la colline au bout de la vallée, celle qui était à notre droite, dans les bois ; traversaient la vallée, dispersées et allant vite. Maintenant que j'avais vu un mâle, je savais qu'elles étaient toutes des femelles, y compris celle que j'avais tirée. Le mâle ne se montra pas et j'étais absolument sûr que nous le trouverions là où je l'avais vu disparaître dans l'herbe haute.

Mes compagnons étaient debout et je refusai de serrer les mains et de me faire tirer sur le pouce avant de partir à toute allure à travers les arbres, par-dessus la crête du ravin et jusqu'à la prairie. Mes yeux, mon esprit et tout mon être étaient pleins de la noirceur de ce mâle et du mouvement de ces cornes et je remerciai Dieu d'avoir rechargé la carabine avant qu'il eût débouché. Mais j'avais tiré avec nervosité, toutes les fois, et je n'en étais pas fier. Je m'étais énervé et avais tiré sur l'animal au lieu de viser le bon endroit et j'en avais honte ; mais mes compagnons étaient maintenant ivres d'excitation. J'aurais bien marché, mais on ne pouvait pas les retenir ; ils étaient comme une meute de chiens pendant que nous courions. Comme nous traversions la prairie à découvert où nous avions vu les sept antilopes et dépassions l'endroit où le mâle avait disparu, l'herbe devint soudain si haute qu'elle dépassait nos têtes et chacun ralentit sa marche. Il y avait deux ravins cachés et à sec, de dix ou douze pieds de profondeur, qui allaient jusqu'au cours d'eau et ce qui avait semblé une cuvette herbeuse et d'accès facile était un sol très mouvementé, difficile, avec de l'herbe qui nous allait jusqu'à la taille et parfois même jusqu'à la tête. Nous trouvâmes du sang tout de suite et il conduisait vers la gauche, traversait le cours d'eau et remontait la colline sur la gauche vers le commencement de la vallée. Je pensais que c'était la première bête, mais ce détour paraissait plus large que celui qu'elle avait semblé faire quand nous l'avions vue d'en haut sortir des bois. Je décrivis un cercle pour chercher le grand mâle, mais je ne pouvais pas distinguer sa trace de toutes les autres et, dans l'herbe haute et ce terrain mouvementé, il était difficile de deviner au juste où il était allé.

Ils cherchaient tous la trace de sang et c'était aussi difficile que d'obliger des chiens mal dressés à chasser un oiseau mort quand l'envie de se lancer à la poursuite du reste de la compagnie les rend fous.

« Doumi ! Doumi ! dis-je, Kubwa Sana ! Le taureau ! Le grand mâle !

– Oui, approuvèrent-ils tous. Ici ! Ici ! » La trace de sang traversait le cours d'eau.

Finalement, je suivis cette piste pensant qu'il fallait les prendre une à la fois et sachant que cet animal était très blessé et que l'autre pouvait attendre. Puis, aussi, je pouvais me tromper et ce pouvait être le grand mâle ; il était possible qu'il se soit retourné dans l'herbe haute et ait traversé là pendant que nous descendions en courant. Je m'étais déjà trompé, je m'en souvenais.

Nous suivîmes vite la piste, à flanc de colline, dans le bois, il y avait de grandes éclaboussures de sang ; nous tournâmes vers la droite, montant la pente raide et, à l'entrée de la vallée dans de grands rochers, une antilope noire surgit. Elle se mit à courir et à sauter sur les rochers. Je vis en un clin d'œil qu'elle n'était pas blessée et sus que, malgré les cornes sombres rejetées en arrière, c'était une femelle reconnaissable à sa couleur marron foncé. Mais je vis ceci juste à temps pour ne pas tirer. J'avais commencé à presser la détente quand je baissai la carabine.

« Manamouki, dis-je. C'est une femelle. »

M'Cola et les deux guides romains opinèrent. J'avais été bien près de tirer. Nous avançâmes d'encore sept mètres peut-être et une autre antilope surgit. Mais celle-ci balançait frénétiquement la tête et ne pouvait pas gravir les rochers. Elle était très blessée et je pris mon temps, tirai soigneusement et lui brisai la colonne vertébrale.

Nous arrivâmes jusqu'à elle, couchée sur les rochers, un grand et puissant animal d'un brun foncé, presque noir, les cornes sombres et décrivant en arrière une courbe élégante ; il y avait une tache blanche sur son museau et en arrière de l'œil ; elle avait le ventre blanc, mais ce n'était pas un mâle.

M'Cola, doutant toujours, s'en assura en tâtant les mamelles courtes, peu développées, dit « Manamouki » et hocha tristement la tête.

C'était ce que Talma avait désigné comme le premier grand mâle.

« Mâle là-bas, montrai-je.

– Oui », dit M'Cola.

Je me dis que nous pouvions lui laisser le temps de se fatiguer, s'il était seulement blessé, et aller ensuite à sa recherche. Alors je ferais faire à M'Cola les incisions pour enlever la peau de la tête et nous laisserions le vieux écorcher la tête pendant que nous poursuivrions le mâle.

Je bus un peu d'eau du bidon. J'avais soif après la course et la montée et le soleil était haut maintenant et il commençait à faire chaud. Puis nous montâmes sur le versant de la vallée qui faisait face à celui d'où nous étions venus en suivant la femelle blessée et, au-dessous de nous, dans l'herbe haute, décrivant des cercles, nous cherchâmes la piste du mâle. Nous ne la trouvâmes pas.

Les antilopes avaient couru en groupe et toute trace particulière était confuse ou effacée. Nous découvrîmes du sang sur des tiges d'herbe, là où je l'avais atteinte pour la première fois, puis perdîmes la piste, puis la retrouvâmes là où l'autre trace de sang tournait court. Ensuite, les traces s'étaient toutes écartées en se dirigeant, en forme d'éventail, vers la vallée et les collines, et nous ne pûmes plus les retrouver. Finalement je vis du sang sur une tige d'herbe à environ cinquante mètres en remontant la vallée et la cueillis et la tins en l'air. Ceci était une erreur. J'aurais dû les conduire jusqu'à cette tige. Déjà, sauf M'Cola, tous perdaient confiance en la réalité du mâle.

Il n'était pas là. Il avait disparu. Il s'était évanoui. Peut-être n'avait-il jamais existé. Qui pouvait dire que c'était un vrai mâle ? Si je n'avais pas cueilli cette herbe avec le sang dessus, j'aurais pu les retenir. Plantée en terre avec le sang dessus, c'était une preuve. Cueillie, elle n'avait plus aucune signification sauf pour moi et pour M'Cola. Mais je ne pouvais plus trouver de sang et ils cherchaient tous à contrecœur maintenant. Le seul moyen possible était d'isoler chaque pied carré des hautes herbes et de fouiller chaque pied des ravins. La chaleur était très forte à présent et tous faisaient seulement semblant de chercher.

Talma avança : « Tous femelles, dit-il. Pas de mâle. Juste très grande femelle. Vous tuer plus grande femelle. Nous la trouver. Plus petite femelle échappée.

– Bougre d'enflé », dis-je, puis, me servant de mes doigts : « Écoute. Sept femelles. Puis quinze femelles et un mâle. Mâle touché. Là.

– Tous femelles, dit Talma.

– Une grande femelle touchée. Un mâle touché. »

Je semblais si sûr de moi qu'ils tombèrent d'accord et cherchèrent quelque temps, mais je pouvais voir qu'ils croyaient de moins en moins à l'existence du mâle.

« Si j'avais un bon chien, pensai-je. Juste un bon chien. »

Puis Talma arriva : « Toutes femelles, dit-il. Très grandes femelles.

– Tu es une vache, dis-je. Très grande vache. »

Ceci arracha un rire au Wanderobo Masaï qui commençait à paraître une incarnation de la misère humaine. Le frère avait cru au mâle, je le voyais. Le mari, maintenant, ne croyait plus aucun de nous. Je pensais qu'il ne croyait même

plus au koudou de la nuit précédente. Mais, après cette façon de tirer, je ne pouvais l'en blâmer.

M'Cola arriva. « Hapana », dit-il lugubrement. Puis : « B'wana, vous tirer ce mâle ?

– Oui », dis-je. Pendant une minute, je me pris à douter qu'il y ait jamais eu un mâle. Puis je vis de nouveau sa noirceur lourde, son haut garrot et ses cornes dressées haut avant de se recourber en arrière, le vis courir avec le groupe, les dépassant des épaules, et noir comme le diable et, tandis que je le voyais, M'Cola le voyait de nouveau aussi à travers le brouillard naissant de l'incroyance du sauvage dans ce qu'il ne peut plus voir.

« Oui, dit M'Cola. Je le vois. Vous l'avez touché. »

Je répétai : « Sept femelles. Tirer la plus grosse. Quinze femelles, un mâle. Ce mâle touché. »

Alors ils y crurent tous pendant un moment et firent un cercle, en cherchant, mais la foi s'éteignit tout de suite dans la chaleur du soleil et les hautes herbes agitées par le vent.

« Tous des femelles », dit Talma. Le Wanderobo Masaï hocha la tête, bouche bée. Je sentais ce commode manque de foi m'envahir aussi. C'était foutrement plus facile de ne pas chercher de trace dans cette cuvette sans ombre et au soleil sur cette colline escarpée. Je dis à M'Cola que nous chasserions dans la vallée des deux côtés, qu'il finisse d'écorcher la tête, et que lui et moi descendrions seuls et chercherions le mâle. On ne pouvait pas faire chasser les autres avec ce manque de foi. Je n'avais pas eu l'occasion de les dresser ; n'avais eu aucun pouvoir pour les discipliner. S'il n'y avait pas eu de loi, j'aurais tué Talma et ils auraient tous chassé ou disparu. Je crois qu'ils auraient chassé. Talma n'était pas populaire. C'était un vrai poison.

M'Cola et moi redescendîmes dans la vallée, la parcourûmes comme des chiens, fîmes des cercles et suivîmes piste après piste. J'avais chaud et très soif. Le soleil tapait vraiment dur maintenant. « Hapana », dit M'Cola. Nous ne pouvions pas le trouver. Où qu'il fût, nous l'avions perdu.

« Peut-être était-ce une femelle. Peut-être tout cela était-il de la foutaise », pensai-je, laissant le manque de foi me pénétrer comme un réconfort. Nous allions examiner le flanc de la colline sur notre droite et puis nous aurions tout inspecté et nous emporterions la tête de la femelle au camp et verrions ce que le Romain avait trouvé. Je mourais de soif et vidai le bidon. Nous trouverions de l'eau au camp.

Nous commençâmes à gravir la colline et je débuchai une antilope dans des broussailles. Je faillis tirer dessus avant de voir que c'était une femelle. Cela montre comment elles peuvent se cacher, pensai-je. Il faudrait que nous reprenions les hommes et recommencions nos recherches ; et puis le vieux se mit à crier comme un sauvage : « Doumi ! Doumi ! » d'une voix haute, déchirante.

« Où ? criai-je, traversant en courant la colline vers lui.

– Là ! Là ! cria-t-il, désignant les bois de l'autre côté du commencement de la vallée. Là ! Là ! Le voilà ! Là ! »

Nous courûmes comme des fous, mais le mâle était hors de vue dans les bois à flanc de colline. Le vieux dit qu'il était énorme, il était noir, il avait de grandes cornes, et il était passé à dix mètres de lui, touché à deux endroits, au bas-ventre et à la croupe, très blessé mais marchant vite, traversant la vallée et gravissant la colline à travers les rochers.

« Je l'ai touché au bas-ventre » pensai-je. Puis pendant qu'il fuyait je l'avais atteint à la croupe. Il était couché très blessé et nous l'avions manqué. Puis, après que nous l'eûmes dépassé, il avait détalé.

« Venez », dis-je. Ils étaient maintenant tous très excités et prêts à marcher et le vieux jacassait à propos du mâle pendant qu'il pliait la peau de la tête et mettait la tête sur sa tête à lui et que nous commencions à traverser les rochers et à grimper, inspectant le flanc de la colline. Là où le vieux l'avait montré, il y avait la trace d'une très grande antilope, les marques des sabots bien écartées, les traces montant dans les bois, et il y avait du sang, beaucoup de sang.

Nous le suivions rapidement, espérant le faire lever et pouvoir tirer, et c'était facile à l'ombre des arbres avec beaucoup de sang pour nous guider. Mais il continuait à grimper, contournant la colline, et il avançait vite. Le sang était toujours brillant et frais, mais nous ne trouvions pas l'animal. Je ne cherchais pas la trace, mais regardais devant moi, pensais le voir peut-être s'il se retournait, ou le voir tombé, ou traversant la colline à travers le bois, et M'Cola et Talma suivaient la piste, aidés par tous sauf le vieux qui marchait en trébuchant avec la tête et la peau de la tête de l'antilope sur sa propre tête grise. M'Cola lui avait accroché la bouteille d'eau vide et Talma l'avait chargé de l'appareil de cinéma. Cette marche était pénible pour le vieux.

Nous arrivâmes une fois à un endroit où le mâle s'était reposé et suivîmes sa trace, il y avait une petite mare de sang sur un rocher où il s'était tenu, derrière des buissons, et je maudis le vent qui envoyait notre odeur en avant de nous. Une forte brise soufflait maintenant et j'étais certain que nous n'avions aucune chance de le surprendre, notre odeur ferait s'écarter de notre chemin tout ce qui pouvait bouger devant nous, aussi longtemps que ce gibier

serait capable de bouger. Je pensais à essayer de faire un détour pour lui barrer le chemin avec M'Cola, en laissant les autres chercher la piste, mais nous marchions vite, le sang était encore clair sur les pierres et les feuilles tombées et l'herbe et les collines étaient trop abruptes pour permettre de l'encercler. Je ne voyais pas comment nous pourrions le prendre.

Puis il nous mena dans une région rocailleuse, coupée de ravins où la recherche de la piste devenait lente et la marche difficile. Là, pensais-je, nous le ferons lever dans un ravin, mais les éclaboussures de sang, moins fraîches maintenant, contournaient les rochers, passaient sur les pierres, montaient toujours plus haut et nous laissèrent sur le rebord d'une crête rocheuse. A partir de là, il avait dû redescendre. Plus haut, la pente était trop raide pour qu'il ait pu passer par-dessus le sommet de la colline. Il n'y avait pas d'autre chemin possible que la descente, mais comment était-il parti, et dans quel ravin ? J'envoyai les hommes examiner trois descentes possibles et montai sur le rebord pour essayer de l'apercevoir. Ils ne purent trouver aucune trace, et puis le Wanderobo Masaï cria d'en dessous et à droite qu'il avait trouvé du sang et, en descendant, nous en vîmes sur un rocher et puis suivîmes des taches espacées qui séchaient et descendîmes à pic jusqu'à la prairie d'en dessous. Cela m'encourageait de voir qu'il avait commencé à descendre la colline et dans l'herbe lourde de la prairie qui arrivait aux genoux il était facile de suivre la trace, parce que l'herbe se frottait contre son ventre et, bien qu'on ne pût pas voir clairement la piste sans se courber en deux et écarter l'herbe, pourtant la trace de sang était visible sur les tiges. Mais le sang était sec maintenant et d'un rouge mat et je savais qu'il avait gagné beaucoup de temps sur nous pendant qu'il marchait sur la colline à l'abri du rebord.

Finalement sa trace traversa le cours d'eau à sec, à peu près à l'endroit où nous avions aperçu la prairie le matin, et continuait dans la région en pente, aux arbres rares de l'autre versant. Il n'y avait pas de nuages et je sentais le soleil maintenant, non pas juste comme de la chaleur, mais comme un poids mortel sur ma tête et j'avais très soif. Il faisait très chaud, mais ce n'était pas la chaleur qui me tourmentait. C'était le poids du soleil.

Talma avait renoncé à chercher sérieusement la piste et se réservait des succès de théâtre en découvrant du sang quand M'Cola et moi étions arrêtés. Il ne voulait plus chercher la piste d'une façon méthodique, mais se reposait puis se remettait à pister par à-coups subits très irritants. Le Wanderobo Masaï était aussi inutile qu'un geai et je lui fis donner par M'Cola la grosse carabine à porter pour qu'il nous serve à quelque chose. Le frère du Romain n'était manifestement pas un chasseur et le mari restait très indifférent. Il ne semblait pas un vrai chasseur non plus. Tandis que nous cherchions la piste, lentement, le sol durci maintenant que le soleil l'avait cuit, le sang seulement en taches et en éclaboussures noires sur l'herbe courte, un par un le frère, Talma et le Wanderobo Masaï abandonnèrent et s'assirent à l'ombre des arbres disséminés.

Le soleil était terrible et comme il était nécessaire d'avancer la tête baissée et penchés, malgré un mouchoir étalé sur mon cou, j'avais de lancinantes douleurs de tête.

M'Cola suivait la trace lentement, régulièrement, et complètement absorbé par le problème. La sueur faisait briller sa tête nue et chauve et, quand elle lui coulait dans les yeux, il arrachait une tige d'herbe, la tenait des deux mains et rasait la sueur sur son front et son crâne chauve et noir avec la tige.

Nous avancions lentement. J'avais toujours juré à Pop que je pourrais l'emporter sur M'Cola, mais alors je me rendis compte que, dans le passé, j'avais fait une espèce d'exhibition à la Talma en découvrant la piste quand elle était perdue et que, pour pister régulièrement, par cette chaleur, avec un soleil vraiment pénible, si mauvais qu'on pouvait sentir ce qu'il faisait à votre tête, en la cuisant comme un feu de l'enfer, en marchant dans l'herbe courte sur un sol dur où une taché de sang était un caillot sec, noir sur une tige d'herbe, difficile à voir ; maintenant qu'il fallait trouver la prochaine petite tache noire à vingt mètres peut-être, l'un de nous tenant la dernière tandis que l'autre cherchait la suivante, puis continuer, un de chaque côté de la piste ; désigner les taches avec un brin d'herbe pour éviter de parler, jusqu'à ce qu'on perde la piste et que vous gardiez des yeux la dernière marque de sang et que les autres se lancent dans toutes les directions pour rechercher la piste, faire des signaux avec la main levée, ma bouche trop sèche pour parler, une vibration de chaleur montant du sol quand je me redressais pour que mon cou cesse de me faire mal et regardais devant moi, je savais que M'Cola était infiniment le meilleur marcheur et le meilleur traqueur. « Il faudra que je le dise à Pop », pensai-je.

A ce moment, M'Cola fit une plaisanterie. J'avais la bouche si sèche qu'il était pénible de parler.

« B'wana, dit M'Cola, me regardant tandis que je me redressais et renversais le cou en arrière pour faire passer la crampe.

– Oui ?

– Whisky ? et il me tendit la gourde.

– Salaud, dis-je en anglais, et il ricana et hocha la tête.

– Hapana whisky ?

– Espèce de sauvage », dis-je en swahili.



Nous recommençâmes à chercher la trace, M'Cola hochant la tête et fort amusé, et un peu plus loin l'herbe devint plus haute et la marche plus facile. Nous traversâmes toute cette région à moitié dégagée que nous avions vue du flanc de la colline, dans la matinée, et, au bas d'une pente, les traces retournaient dans l'herbe haute. Dans cette herbe plus haute, je constatai qu'en fermant à demi les yeux je pouvais voir sa trace là où il était entré dans l'herbe jusqu'au garrot et j'avançai très vite sans suivre les traces de sang, à la grande stupéfaction de M'Cola, mais ensuite nous nous trouvâmes de nouveau sur de l'herbe très courte et du rocher et notre besogne devint plus difficile que jamais.

Il ne saignait plus beaucoup maintenant ; le soleil et la chaleur devaient avoir séché les blessures et nous ne trouvions que de temps à autre une petite éclaboussure en étoile sur le sol rocheux.

Talma nous rejoignit et fit une ou deux remarquables découvertes de taches de sang, puis s'assit sous un arbre. Sous un autre arbre, je pouvais voir le pauvre vieux Wanderobo Masaï remplissant pour la première et dernière fois le rôle de porte-fusil. Sous un troisième se trouvait le vieux, la tête d'antilope noire à côté de lui comme un symbole de messe noire, son équipement pendu à ses épaules. M'Cola et moi continuâmes à chercher la trace lentement et péniblement le long de la longue pente rocheuse, puis dans une autre prairie aux arbres clairsemés, puis dans un long champ avec des rochers entassés au bout. Au milieu de ce champ, nous perdîmes complètement la piste et tournâmes en rond et cherchâmes pendant près de deux heures avant de retrouver du sang.

Le vieux en trouva pour nous derrière les rochers et à droite, à huit cents mètres de là. Il était parti droit dans cette direction, d'après sa propre conception de ce qu'avait dû faire le mâle. Le vieux était un chasseur.

Puis nous suivîmes la piste très lentement sur un kilomètre et demi environ de terrain rocheux et dur. Mais, à partir de là, cela devint impossible. Le sol était trop dur pour garder une empreinte et nous ne retrouvâmes plus de sang. Puis nous chassâmes d'après nos différentes idées de ce qu'avait dû faire le mâle, mais la contrée était trop étendue et nous n'avions aucune chance.

« Pas bon », dit M'Cola.

Je me redressai et allai me mettre à l'ombre d'un grand arbre. Elle était aussi fraîche que de l'eau et la brise rafraîchit ma peau à travers ma chemise mouilllée. Je pensais au mâle et souhaitais de toute mon âme ne l'avoir jamais touché. Maintenant je l'avais blessé et perdu. Je crois qu'il avait continué à avancer et était sorti de la région. Il n'avait jamais témoigné aucune tendance à revenir sur ses pas. Cette nuit il mourrait et les hyènes le mangeraient ou, pis encore, elles l'attraperaient avant sa mort, lui coupant le jarret et lui arrachant les tripes pendant qu'il vivrait encore. La première qui tomberait sur cette piste la suivrait jusqu'à ce qu'elle trouve l'antilope. Puis elle appellerait les autres. Je me sentais un salaud de l'avoir touchée et pas tuée. Il m'était égal de tuer n'importe quoi, n'importe quel animal, si je le tuais proprement ; tous devaient mourir et mon intervention dans la tuerie nocturne et saisonnière qui se poursuivait sans cesse était très réduite et ne m'inspirait aucun sentiment de culpabilité. Nous mangions la viande et gardions la peau et les cornes. Mais je me sentais écœuré à cause de ce mâle. De plus, je le voulais. Je voulais beaucoup l'avoir, je voulais l'avoir plus que je n'étais disposé à l'avouer. Enfin, nous avions épuisé nos possibilités avec lui. Nous avions eu notre chance au début quand il était couché et nous l'avions manquée. Nous avions perdu cela. Non, notre meilleure chance, la seule qu'un chasseur pût jamais demander, fut quand j'avais pu tirer et avais visé tout l'animal au lieu de viser de sang-froid. C'était foutrement de ma faute. J'étais un salaud de l'avoir atteint au bas-ventre. Cela venait d'un excès de confiance en mes capacités et de ce que j'avais négligé un des facteurs de la réussite. Enfin, nous l'avions perdu. Je doutais qu'il y eût un chien au monde capable de trouver sa trace maintenant par cette chaleur. Cependant c'était notre seule chance. Je sortis le dictionnaire et demandai au vieux s'il y avait des chiens chez le Romain.

« Non, dit le vieux. Hapana. »

Nous fîmes un très large cercle et j'envoyai le mari et le frère d'un autre côté. Nous ne trouvâmes rien, ni piste, ni traces, ni sang et je dis à M'Cola que nous allions regagner le camp. Le frère du Romain et le mari remontèrent la vallée pour chercher la viande de la femelle que nous avions tuée. Nous étions vaincus.

M'Cola et moi en tête, les autres derrière, nous marchâmes dans la longue brume de chaleur de la région à découvert, descendîmes pour traverser le ruisseau à sec, puis remontâmes dans l'ombre bienfaisante de la piste à travers les bois. Tandis que nous marchions avec des alternances d'ombre et de soleil, le sol de la forêt était doux et élastique là où nous quittions la piste pour gagner du temps ; nous vîmes, à moins de cent mètres, une troupe d'antilopes noires debout dans le bois et nous regardant. J'armai et cherchai des yeux la plus belle paire de cornes.

« Doumi, murmura Talma. Doumi kubwa sana ! »

Je regardai ce qu'il me montrait. C'était une très grande antilope femelle, marron foncé, avec des taches blanches sur le museau, le ventre blanc, trapue et avec une belle paire de cornes recourbées. J'examinais soigneusement toute la bande. C'étaient toutes des femelles ; évidemment la bande dont j'avais blessé et perdu le mâle, et elles avaient passé par-dessus la colline et s'étaient regroupées ici.

« Nous allons au camp », dis-je à M'Cola.

Au moment où nous repartions, les antilopes bondirent et passèrent en courant près de nous, traversant la piste un peu plus loin. A chaque belle paire de cornes de femelles, Talma disait :

« Mâle, B'wana. Grand, gros mâle. Tirez, B'wana. Tirez, oh, tirez !

– Toutes des femelles, dis-je à M'Cola quand elles eurent passé, continuant à courir dans une panique folle à travers le sous-bois taché de soleil.

– Oui, approuva-t-il.

– Vieux », dis-je. Le vieux s'approcha.

« Laisse le guide porter cela », dis-je.

Le vieux déposa la tête d'antilope.

« Non, dit Talma.

– Oui, dis-je. Nom de Dieu, oui. »

Nous continuâmes à travers les bois vers le camp. Je me sentais mieux, beaucoup mieux. Pendant toute la journée je n'avais pas pensé une seule fois aux koudous. Maintenant nous allions rentrer là où ils nous attendaient.

Rentrer au camp semblait beaucoup plus long, bien que, en général, le retour sur une nouvelle piste soit plus court. J'étais fatigué jusqu'à la moelle des os, ma tête était brûlante et j'avais soif comme je n'avais jamais eu soif de ma vie. Mais soudain, en marchant à travers les arbres, il fit beaucoup plus frais. Un nuage avait passé devant le soleil.

Nous sortîmes des bois et descendîmes jusqu'à la plaine en vue de la haie d'épines. Le soleil était derrière un banc de nuages maintenant et puis, très vite, le ciel fut complètement couvert et les nuages semblaient lourds et menaçants. Je pensai que ç'avait peut-être été le dernier jour de chaleur sèche ; chaleur exceptionnelle avant les pluies. D'abord je me dis : Si seulement il avait plu, de façon que le sol conserve les empreintes, nous aurions pu ne jamais perdre ce mâle ; puis, regardant les nuages lourds, cotonneux, qui avaient si vite couvert tout le ciel, je pensai que si nous voulions rejoindre les autres et faire franchir à l'auto ces quinze kilomètres de route de terre noire à coton jusqu'à Handeni, nous ferions mieux de partir. Je montrai le ciel.

« Mauvais, approuva M'Cola.

– Aller au camp de B'wana M'Kubwa ?

– Meilleur. » Puis, avec vigueur, acceptant la décision :

« N'Dio. N'Dio.

– Nous partons », dis-je.

Arrivés à la haie d'épines et à la hutte, nous levâmes le camp en hâte. Il y avait là un coureur de notre dernier camp qui avait apporté une note, écrite avant que P.V.M. et Pop fussent partis, et ma moustiquaire. Il n'y avait rien dans la note, que des souhaits de bonne chance et l'annonce de leur départ. Je bus de l'eau d'un de nos sacs de toile, m'assis sur un bidon d'essence et regardai le ciel. Je ne pouvais, en conscience, risquer de rester. S'il pleuvait ici, nous pourrions être empêchés même d'aller jusqu'à la route. S'il pleuvait beaucoup sur la route, nous n'arriverions jamais à la côte cette saison. L'Autrichien et Pop avaient tous deux dit cela. Il fallait partir.

C'était décidé, de sorte qu'il était inutile que je pense au grand désir que j'avais de rester. La fatigue de la journée aidait à rendre cette décision facile. On était en train de tout charger dans l'auto et ils ramassaient tous la viande restée sur les baguettes autour des cendres du feu.

« Vous ne voulez pas manger, B'wana ? me demanda Kamau.

– Non », dis-je. Puis en anglais : « Trop foutrement fatigué.

– Mangez. Vous avez faim.

– Plus tard, dans l'auto. »

M'Cola passa avec un fardeau, sa grande figure plate de nouveau tout à fait inexpressive. Elle ne s'animait qu'à la chasse ou quand on plaisantait. Je trouvai une timbale près du feu et lui criai d'apporter le whisky, et le visage sans expression se plissa aux yeux et à la bouche pour sourire, tandis qu'il tirait la gourde de sa poche.

« Avec l'eau meilleur, dit-il.

– Espèce de Chinois noir. »

Ils travaillaient tous vite et les femmes du Romain s'approchèrent et restèrent un peu à l'écart pour regarder charger la voiture. Il y en avait deux, jolies, bien faites et timides, mais montrant de l'intérêt. Le Romain n'était pas encore de retour. J'aimais beaucoup le Romain et avais un grand respect pour lui.

Je bus un peu de whisky et d'eau et regardai les deux paires de cornes de koudou appuyées contre le mur de la hutte genre cage à poules. Des crânes blancs bien nettoyés, les cornes s'élevaient en lentes spirales qui, en s'étendant, décrivaient une courbe, puis une autre et ensuite s'incurvaient délicatement jusqu'à ces pointes lisses, pareilles à de l'ivoire. Une paire était plus étroite et plus grande contre la paroi de la hutte. L'autre était presque aussi grande, mais plus large d'envergure et plus lourde de bois. Elles avaient la couleur de noix foncées et étaient merveilleuses à regarder. Je posai le Springfield entre elles contre la hutte et les pointes dépassaient le bout de la carabine. Comme Kamau revenait après avoir apporté une charge à la voiture, je lui dis d'apporter l'appareil photographique et puis le fis se mettre entre les cornes pendant que je prenais une photo. Puis il les souleva, chaque tête étant une charge, et les porta à la voiture.

Talma parlait haut et d'une voix croassante aux femmes du Romain. D'après ce que je pouvais comprendre il leur offrait les bidons d'essence vides contre un morceau de quelque chose.

« Viens ici », lui criai-je. Il arriva toujours très content de lui.

« Écoute, lui dis-je en anglais. Si cette expédition se termine sans que je t'aie cogné dessus, ce sera fichtrement étonnant. Et si jamais je te touche, je te casserai ta sale gueule. C'est tout. »

Il ne comprit pas les mots, mais le ton lui rendit mes intentions plus claires que si j'avais cherché quelque chose dans le dictionnaire. Je me levai et fis comprendre par signes aux femmes qu'elles pouvaient prendre les bidons d'essence et les caisses. Que le diable m'emporte si, tant que j'avais mon mot à dire, je laisserais Talma se livrer à ses petites combines.

« Monte dans l'auto, lui dis-je. Non, dis-je comme il se préparait à donner lui-même un des bidons d'essence, monte dans l'auto. » Il alla jusqu'à la voiture.

Nous étions chargés et prêts à partir. Les cornes en spirales dépassaient l'arrière de la voiture, attachées sur le chargement. Je laissai de l'argent pour le Romain et une des peaux de koudou pour le garçon. Puis nous montâmes dans l'auto. Je m'assis devant avec le Wanderobo Masaï. Derrière il y avait M'Cola, Talma et le coureur qui était un homme du village du vieux près de la route. Le vieux était accroupi sur le sommet du chargement derrière, tout près du toit.

Nous fîmes des gestes d'adieu et démarrâmes, passant devant d'autres membres de la maisonnée du Romain, les plus vieux et les plus laids, faisant rôtir des morceaux de viande devant un feu de bois à côté de la piste qui venait de la rivière à travers le champ de maïs. La traversée se fit sans peine, les eaux étaient basses et les rives avaient séché et je me retournai pour regarder le champ, les huttes du Romain, l'enclos où nous avions campé et les collines bleues, sombres sous le ciel couvert, et j'avais des remords de ne pas avoir vu le Romain pour lui expliquer pourquoi nous partions ainsi.

Puis nous passâmes à travers bois, suivant notre trace et essayant d'aller vite pour en sortir avant la nuit. Nous eûmes des ennuis à deux reprises, dans des endroits détrempés, et Talma semblait en proie à une violente hystérie, donnant des ordres à tout le monde pendant que nous creusions et coupions des broussailles, jusqu'à ce que je fusse convaincu que je serais obligé de lui taper dessus. Il appelait le châtiment corporel comme un enfant qui veut se faire remarquer appelle une fessée. Kamau et M'Cola se moquaient tous les deux de lui. Il jouait maintenant au chef victorieux retour d'expédition. Je trouvais vraiment dommage qu'il ne puisse pas avoir ses plumes d'autruche.

Une fois, comme nous étions embourbés et que je travaillais avec la pelle, il se pencha vers moi donnant frénétiquement des conseils et des ordres, et je lui envoyai le manche de la pelle, d'une façon manifestement involontaire, dans le ventre, et il tomba à la renverse. Je ne lui accordai pas un coup d'œil et M'Cola, Kamau et moi ne pouvions pas nous regarder de peur de rire.

« J'ai mal, dit-il, très étonné, en se relevant.

– Ne t'approche jamais d'un homme qui creuse, dis-je en anglais. Foutrement dangereux.

– J'ai mal, dit Talma se tenant le ventre.

– Frotte-toi », lui dis-je et je frottai mon ventre pour lui montrer. Nous remontâmes tous dans la voiture et je commençai à prendre en pitié ce pauvre bougre, bon à rien, cabotin, aussi dis-je à M'Cola que je boirais bien une bouteille de bière. Il en sortit une de dessous les charges de l'arrière, nous traversions maintenant la région pareille à un parc aux cerfs, nous l'ouvrîmes et je la bus lentement. Je regardai en arrière et vis que Talma était de nouveau d'aplomb, parlant à toute allure. Il se frottait le ventre et paraissait expliquer aux autres quel gaillard il était et qu'il

n'avait rien senti. Je sentais le vieux qui m'observait de dessous le toit pendant que je buvais la bière.

« Mon vieux, dis-je.

– Oui, B'wana.

– Un cadeau », et je lui tendis ce qui restait au fond de la bouteille. Il ne restait pas grand-chose sauf l'écume et très peu de bière.

« Bière, demanda M'Cola.

– Bon Dieu ! oui », dis-je. Je pensais à la bière et en esprit revivais cette année, au printemps, où nous marchions sur la route de montagne de Bains de l'Alliez et ce concours des buveurs de bière où nous n'avions pas réussi à gagner le veau et étions revenus de nuit par la montagne, avec le clair de lune sur les champs de narcisses dans les prairies, et comment nous étions ivres et parlions de la façon dont on pourrait décrire cette lumière sur cette pâleur ; et je pensais à la bière brune, assis aux tables de bois sous la glycine à Aigle, quand nous étions arrivés après avoir traversé la vallée du Rhône, ayant pêché dans les Stockalper avec les marronniers en fleur et Chink et moi discutant de nouveau la façon de les décrire et si l'on pouvait les appeler des candélabres de cire. Mon Dieu, quelles sacrées discussions littéraires nous avions, nous étions littéraires en diable juste après la guerre et, plus tard, il y avait eu la bonne bière chez Lipp à minuit après Mascart-Ledoux au Cirque de Paris, ou Routis-Ledoux ou n'importe quel grand combat d'où l'on sortait sans voix mais encore trop énervé pour rentrer ; mais la bière c'était surtout ces années juste après la guerre avec Chink et dans les montagnes. Des drapeaux pour le Fusilier, des rochers pour le Montagnard, pour les poètes anglais de la bière, de la bière forte pour moi. Ainsi parlait Chink alors, citant Robert Graves. Nous devenions trop vieux pour certains pays et nous allions dans d'autres, mais la bière restait toujours une sacrée merveille. Le vieux savait cela aussi. Je l'avais lu dans ses yeux la première fois où il m'avait vu boire.

« Bière », dit M'Cola. Ce n'est pas moi qui aurais dit le contraire, et je regardais ce pays pareil à un parc, le moteur chaud sous mes pieds, le Wanderobo Masaï aussi fort que jamais à côté de moi, Kamau regardant les empreintes des pneus dans l'herbe verte, et je laissais pendre mes jambes bottées par-dessus le côté de l'auto pour rafraîchir mes pieds et buvais la bière et souhaitais que le vieux Chink fût avec moi. Le capitaine Éric Edward Dorman-Smith, M.C., du Cinquième Régiment de Fusiliers de Sa Majesté. S'il était là, nous pourrions discuter comment décrire ce pays pareil à un parc aux cerfs et s'il suffisait de l'appeler parc aux cerfs. Pop et Chink se ressemblaient beaucoup. Pop était plus vieux et plus indulgent pour son âge et le même genre de compagnon. Je m'instruisais avec Pop, tandis que Chink et moi avions découvert une grande partie du monde ensemble et puis nos chemins avaient considérablement divergé.

Mais ce maudit mâle d'antilope noire. J'aurais dû le tuer, mais j'avais tiré en courant. Pour arriver à le toucher, il fallait le prendre tout entier comme cible. Oui, imbécile, mais et cette femelle que tu avais manquée deux fois, alors que tu tirais couché et la voyais de flanc ? Était-ce un coup difficile ? Non. Si je m'étais couché la nuit dernière je n'aurais pas fait cela. Ou si j'avais essuyé le canon pour enlever l'huile, mon fusil n'aurait pas rué la première fois. Alors je n'aurais pas baissé mon arme et tiré sous elle le second coup. Tout est fichtrement de votre faute si vous valez quelque chose. Je croyais pouvoir me servir d'une carabine mieux que je ne le pouvais et j'avais perdu beaucoup d'argent à vouloir le prouver, mais je savais, froidement et objectivement, que je pouvais tirer sur du gibier aussi bien que n'importe quel salaud qui ait jamais vécu. Pas de doute là-dessus. Et alors ? Alors, j'avais atteint au bas-ventre une antilope noire, un mâle, et l'avais laissé s'enfuir. Pouvais-je tirer aussi bien que je le croyais ? Mais oui. Alors, pourquoi avais-je raté cette femelle ! Foutre, il arrive à tout le monde de ne pas être en forme. Tu n'as absolument aucun droit à ne pas être en forme. Qui diable es-tu ? Ma conscience ? Écoute, je suis au mieux avec ma conscience. Je sais exactement quel enfant de putain je suis et je sais ce que je peux faire bien. Si je n'avais pas été obligé de tout plaquer et de m'en aller, j'aurais eu une antilope noire. Tu sais que le Romain était un chasseur. Il y avait une autre harde. Pourquoi étais-je obligé de tout faire en une soirée ? Était-ce une façon de chasser ? Foutre, non. Je gagnerais de l'argent d'une façon ou d'une autre et quand nous reviendrions, nous arriverions au village du vieux avec des camions, puis nous partirions avec des porteurs, de façon à ne pas avoir à nous soucier d'une maudite auto, nous renverrions les porteurs et camperions dans les bois au-dessus du ruisseau, au-dessus de chez le Romain, et explorerions le pays lentement, vivant là et chassant tous les jours, quelquefois nous arrêtant pour écrire une semaine, ou écrivant la moitié de la journée, ou un jour sur deux, et arrivant à connaître le pays comme je connaissais la région autour du lac où nous avions été élevés. Je verrais les buffles paître là où ils vivaient et, quand les éléphants traverseraient les collines, nous les verrions et les regarderions briser les branches et ne serions pas obligés de tirer, et je m'étendrais dans les feuilles tombées et regarderais les koudous brouter et ne tirerais jamais à moins de voir des bois plus beaux que ceux que j'avais à l'arrière de l'auto et, au lieu de suivre cette antilope noire, atteinte au bas-ventre, toute la journée je m'allongerais derrière un rocher et les regarderais sur le flanc de la montagne et les verrais assez longtemps pour qu'elles m'appartiennent à jamais. Oui, si Talma ne ramenait pas son B'wana Simba dans le pays pour exterminer le gibier. Mais s'il le faisait, je continuerais au-delà de ces collines et il y aurait une autre région où un homme pouvait vivre et chasser s'il avait le temps de vivre et de chasser. Ils allaient n'importe où une voiture pouvait aller. Mais il devait y avoir un peu partout des poches comme celle-là, que personne ne connaît, devant lesquelles les voitures passent tout le long de la route. Ils chassent tous aux mêmes endroits.

« Bière ? demanda M'Cola.

– Oui », dis-je.

Bien sûr, on ne pouvait pas gagner sa vie ici. Tout le monde avait expliqué cela. Les sauterelles venaient manger vos récoltes et la mousson faisait défaut, et les pluies ne tombaient pas, et tout séchait sur place et mourait. Il y avait les tiques et les mouches pour tuer le bétail, et les moustiques vous donnaient la fièvre et vous attrapiez peut-être la dysenterie. Votre bétail crevait et vous vendiez votre café pour rien. Il fallait être un Indien pour gagner de l'argent avec le sisal et, sur la côte, chaque plantation de noix de coco représentait un homme ruiné par cette idée ou gagnant de l'argent avec le copra. Un chasseur blanc travaillait trois mois de l'année et buvait pendant douze et le gouvernement ruinait le pays au bénéfice des Hindous et des indigènes. C'était ce qu'ils vous racontaient. Bien sûr. Mais je n'avais pas envie de gagner de l'argent. Tout ce que je voulais faire, c'était vivre là et avoir le temps de chasser. Déjà j'avais eu une des maladies et avais éprouvé la nécessité de laver un morceau de mon gros intestin, large de trois pouces, avec de l'eau et du savon et de le repousser à sa place un nombre incalculable de fois par jour. Il y a des remèdes qui guérissent cela et je ne regrettais pas de l'avoir supporté pour voir ce que j'avais vu et avoir été là où j'avais été. D'ailleurs, j'avais attrapé cela sur ce sale bateau en venant de Marseille. P.V.M. n'avait pas été malade un seul jour. Ni Karl. J'adorais ce pays et je m'y sentais chez moi et, quand un homme se sent chez lui en dehors de l'endroit où il est né, c'est là qu'il est destiné à aller. Et puis, à l'époque de mon grand-père, le Michigan était un État dévasté par la malaria. Ils l'appelaient la fièvre, la fièvre quarte. Et aux Tortugas où j'avais passé des mois, lors d'une épidémie il est mort un millier d'hommes de la fièvre jaune. Iles et continents nouveaux essayent de vous effrayer avec des maladies comme un serpent siffle. Le serpent peut aussi être venimeux. On les tue. Au diable, ce que j'avais eu il y a un mois m'aurait tué dans l'ancien temps, avant qu'on eût inventé les remèdes. Peut-être en serais-je mort et peut-être me serais-je guéri.

Il est plus facile de bien se porter dans un bon pays en prenant des précautions simples que de prétendre qu'un pays qui est fini est encore bon.

Un continent vieillit vite quand nous y arrivons. Les indigènes vivent en harmonie avec lui. Mais l'étranger détruit, coupe les arbres, draine les eaux, de sorte que l'approvisionnement en eau est changé et au bout de peu de temps le sol, une fois la terre retournée, s'épuise et, ensuite, il commence à s'envoler comme il s'est envolé dans tous les vieux pays et comme je l'ai vu commencer à s'envoler au Canada. La terre se fatigue d'être exploitée. Un pays s'épuise vite à moins qu'on ne remette dedans tous ses déchets et tous ceux de ses animaux. Quand l'homme cesse de se servir d'animaux et emploie des machines, la terre triomphe rapidement de lui. La machine ne peut pas reproduire, ni fertiliser le sol, et elle mange ce qu'il ne peut pas produire. Un pays a été fait pour être tel que nous l'avons trouvé. Nous sommes les envahisseurs et, après notre mort, nous pourrons l'avoir ruiné, mais il sera toujours là et nous ne savons pas quels seront les changements qui se produiront par la suite. Je suppose qu'ils finiront tous comme la Mongolie.

Je reviendrai en Afrique, mais pas pour y gagner ma vie. Je peux faire cela avec deux crayons et quelques centaines de pages du papier le meilleur marché. Mais je reviendrai là où il me plaisait de vivre ; de vivre vraiment. Pas de laisser simplement ma vie s'écouler. Nos ancêtres sont allés en Amérique parce que c'était alors l'endroit où aller. Ç'avait été un bon pays et nous en avions fait un foutu gâchis et j'irais maintenant ailleurs comme nous avions toujours eu le droit d'aller ailleurs et comme nous l'avions toujours fait. On pouvait toujours revenir. Laissons les autres venir en Amérique, qui ne savent pas qu'ils arrivent trop tard. Nos ancêtres l'avaient vue lorsqu'elle était la plus belle et s'étaient battus pour elle quand elle méritait qu'on se battît pour elle. Maintenant j'irais ailleurs. Nous le faisions toujours autrefois et il y avait encore de bons endroits où aller.

Je savais reconnaître un bon pays quand j'en voyais un. Ici il y avait du gibier, beaucoup d'oiseaux, et j'aimais les indigènes. Ici je pouvais chasser et pêcher. Ça, et écrire, et lire, et voir des tableaux était tout ce que j'aimais faire. Et je pouvais me rappeler tous les tableaux. Il y avait d'autres choses que j'aimais regarder, mais c'étaient celles-ci que j'aimais faire. Cela et le ski. Mais mes jambes étaient mauvaises maintenant et cela ne valait plus la peine de chercher de la bonne neige. On voyait trop de gens faire du ski maintenant.

L'auto ayant contourné une éminence et traversé un champ vert, herbeux, nous arrivâmes en vue du village masaï.

Quand les Masaïs nous virent, ils commencèrent à courir et nous nous arrêtâmes, entourés par eux, juste au bas de la palissade. C'étaient les jeunes guerriers qui avaient couru avec nous, et maintenant les femmes et les enfants sortaient tous pour nous voir. Les enfants étaient tous très jeunes et les hommes et les femmes paraissaient tous du même âge. Il n'y avait pas de vieilles gens. Ils semblaient tous être nos grands amis et nous donnâmes une fête qui eut beaucoup de succès avec, en guise de friandises, notre pain qu'ils mangèrent tous avec de grands rires, les hommes d'abord, puis les femmes. Puis je fis ouvrir par M'Cola deux boîtes de mincemeat et de plum-pudding et je les découpai en portions et les leur distribuai. J'avais lu et entendu dire que les Masaïs ne vivaient que du sang de leur bétail mélangé avec du lait, qu'ils aspiraient le sang par une blessure faite dans la veine du cou en tirant une flèche de très près. Ces Masaïs, cependant, mangèrent du pain, du mincemeat froid et du plum-pudding avec grand plaisir et beaucoup de rires et de plaisanteries. L'un d'eux très grand et beau s'obstinait à me demander quelque chose que je ne comprenais pas et cinq ou six autres se joignirent à lui. Quoi qu'ils désirassent, ils en avaient très envie. Finalement, le plus grand fit une grimace très étrange et émit un bruit comme un porc à l'agonie. Je compris

enfin ; il me demandait si nous avions un de ces objets, et j'appuyai sur le bouton du klaxon. Les enfants s'enfuirent en criant, les guerriers rirent et rirent, et puis comme Kamau, à la demande générale, appuyait encore et encore sur le klaxon, j'observai l'expression de ravissement total et d'extase sur le visage des femmes et compris qu'avec ce klaxon il aurait pu avoir n'importe quelle femme de la tribu.

Finalement, il nous fallut partir et, après avoir distribué les bouteilles de bière vides, les étiquettes des bouteilles et finalement les capsules des bouteilles, ramassées par terre par M'Cola, nous partîmes, notre klaxon plongeant les femmes dans l'extase, les enfants dans la panique et les guerriers dans la joie. Les guerriers coururent avec nous pendant un bon moment, mais il nous fallait avancer, la route était bonne à travers la région pareille à un parc et, assez vite, nous fîmes des gestes d'adieu aux derniers d'entre eux debout bien droits et grands, dans leurs vêtements de peaux brunes, leurs nattes de cheveux pendantes, le visage teint d'un brun rouge, appuyés sur leur lance, nous regardant et souriant.

Le soleil était presque couché et, comme je ne connaissais pas le chemin, je fis asseoir le coureur devant avec le Wanderobo Masaï pour aider Kamau à se diriger et je m'assis dans le fond avec M'Cola et Talma. Nous quittâmes le pays pareil à un parc et entrâmes dans la plaine sèche parsemée de buissons avant le coucher du soleil, et je bus une autre bouteille de bière allemande et, regardant le pays, vis soudainement que tous les arbres étaient remplis de cigognes blanches. Je ne savais pas si elles étaient en migration ou suivaient les sauterelles mais, dans le crépuscule, elles étaient très jolies à voir et, profondément ému par elles, je donnai au vieux deux bons doigts de la bière qui restait au fond de la bouteille.

A la bouteille suivante, j'oubliai et la bus toute avant de me rappeler le vieux. Il y avait encore des cigognes dans les arbres et nous vîmes des gazelles de Grant qui broutaient à droite. Un chacal, comme un renard gris, traversa la route en trottinant. Aussi dis-je à M'Cola d'ouvrir une autre bouteille et nous étions dans la plaine et grimpant la longue pente vers la route et le village, les deux montagnes en vue maintenant, et il faisait presque nuit et très froid quand je tendis la bouteille au vieux qui la prit, accroupi sous le toit, et la caressa tendrement.

Au village nous nous arrêtâmes sur la route dans l'obscurité et je payai au coureur la somme qui était indiquée sur le message qu'il m'avait apporté. Je payai au vieux la somme que Pop m'avait dit de lui payer et une gratification. Puis il y eut une grande dispute entre eux tous. Talma devait aller au camp principal pour toucher son argent. Abdullah insistait pour l'accompagner. Il n'avait pas confiance en Talma. Le Wanderobo Masaï insistait pitoyablement pour venir. Il était sûr que les autres le frustreraient sur sa part et j'étais aussi sûr qu'ils le feraient. Il y avait de l'essence laissée pour nous au cas où nous en aurions manqué et que nous devions emporter de toute façon. Nous étions trop chargés et je ne savais pas comment la route était devant nous. Mais je pensais que nous pourrions emmener Abdullah et Talma et caser le Wanderobo Masaï. Il n'était pas question que le vieux vienne. Il avait été réglé et n'avait pas discuté la somme, mais maintenant il ne voulait pas quitter l'auto. Il s'accroupissait sur le sommet des bagages et se cramponnait aux cordes en disant : « Je vais avec B'wana. »

M'Cola et Kamau furent obligés de lui faire lâcher prise et de le bousculer pour recharger, tandis qu'il criait : « Je veux aller avec B'wana ! »

Pendant qu'ils rechargeaient dans l'obscurité, il s'accrocha à mon bras et parla très calmement dans un langage que je ne pouvais pas comprendre.

« Tu as les shillings, dis-je.

– Oui, B'wana », dit-il. Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Il était d'accord pour l'argent.

Puis, quand nous montâmes dans la voiture, il me lâcha et se mit à grimper par-derrière sur les bagages. Talma et Abdullah le firent descendre.

« Tu ne peux pas venir. Il n'y a pas de place. »

Il me parla de nouveau très doucement, plaidant et suppliant.

« Non, il n'y a pas de place. »

Je me rappelai que j'avais un petit canif et le sortis de ma poche et le lui mis dans la main, il le repoussa dans la mienne.

« Non, dit-il, non. »

Puis il se calma et resta debout sur la route. Mais quand nous partîmes, il se mit à courir derrière la voiture et je l'entendais dans l'obscurité crier : « B'wana ! Je veux aller avec B'wana ! ».

Nous avançâmes sur la route, que les phares faisaient paraître comme un boulevard après les endroits où nous avions passé. Nous fîmes soixante-quinze kilomètres sur cette route dans la nuit obscure sans incidents. Je restai éveillé jusqu'à ce que nous eussions dépassé la mauvaise partie, une longue plaine de terre noire à coton aux

ornières profondes où les phares repéraient la route à travers les buissons et puis, quand la route fut meilleure, je m'endormis, me réveillant de temps en temps pour voir les phares briller sur un mur de grands arbres, ou une berge nue, ou quand nous grimpions en première une côte raide avec la lumière en oblique devant nous.

Finalement, quand le compteur indiqua soixante-quinze kilomètres, nous nous arrêtâmes et réveillâmes un indigène dans sa hutte et M'Cola lui demanda où était le camp. Je dormis encore et puis me réveillai comme nous quittions la route et prenions une piste à travers les arbres avec les feux du camp devant nous. Puis, comme nous arrivions à l'endroit où nos phares brillaient sur les tentes vertes, je criai et nous commençâmes tous à crier et à faire marcher le klaxon et je tirai un coup de fusil, la flamme brisant l'obscurité et faisant un grand bruit. Puis nous nous arrêtâmes et je vis Pop sortir de sa tente, massif et lourd dans sa robe de chambre, et puis il mit ses bras autour de mes épaules et dit : « Sacré torero, va ! » et je lui tapai dans le dos.

Et je dis : « Regardez-les, Pop. »

Puis je serrai fort P.V.M. que je sentais toute petite dans la masse ouatinée de sa robe de chambre et nous nous disions des choses l'un à l'autre.

Puis Karl sortit et je dis : « Hé, Karl.

– Je suis foutrement content, dit-il. Elles sont merveilleuses. »

M'Cola avait descendu les cornes et lui et Kamau les tenaient de façon que tous puissent les voir à la lumière du feu.

« Qu'avez-vous eu ? demandai-je à Karl.

– Encore un de ceux-là. Comment les appelez-vous ? Tendalla.

– Épatant », dis-je. Je savais que j'avais une tête que personne ne pouvait battre et j'espérais qu'il en avait une belle aussi.

« Quelle taille ?

– Oh, cinquante-sept pouces, dit Karl.

– Allons le voir, dis-je, la gorge étranglée.

– Il est par là », dit Pop, et nous y allâmes. C'était la paire de cornes de koudou la plus grande, la plus large, la plus lourde, avec la plus longue courbe, la plus incroyable du monde. Soudain, empoisonné par l'envie, je désirais ne plus revoir les miennes, jamais, jamais.

« C'est merveilleux », dis-je, les mots sortant de ma bouche aussi gais qu'un croassement. J'essayai de nouveau. « C'est épatant. Comment l'avez-vous eu ?

– Il y en avait trois, dit Karl. Ils étaient tous aussi gros que celui-là. Je ne savais pas lequel était le plus gros. Nous avons eu un mal de chien. J'ai tiré quatre ou cinq fois.

– C'est une splendeur », dis-je. J'arrivai à dissimuler un peu mieux, mais ça ne tromperait personne.

« Je suis rudement content que vous ayez eu le vôtre, dit Karl. Ce sont des splendeurs. Vous me raconterez tout cela demain matin. Je sais que vous êtes fatigué ce soir. Bonne nuit. »

Il partit, plein de tact comme toujours, pour que nous puissions parler de cela si nous le désirions.

« Venez donc boire quelque chose, criai-je.

– Non, merci, je crois que je ferais mieux d'aller me coucher. J'ai une espèce de migraine.

– Bonne nuit, Karl.

– Bonne nuit. Bonne nuit, Pauvre Vieille Mama.

– Bonne nuit », dîmes-nous tous.

Près du feu, avec des whiskies-soda, nous parlâmes et je leur racontai tout.

« Ils trouveront peut-être le mâle, dit Pop. Nous offrirons une récompense pour les cornes. Les ferons envoyer au service de la chasse. Combien fait le plus gros ?

– Cinquante-deux pouces.

– Au-dessus de la courbe ?

– Oui. Peut-être un petit peu plus.

– Les pouces ne signifient rien du tout, dit Pop. Ce sont de rudement beaux koudous.

– Oui. Mais pourquoi faut-il qu'il me possède aussi complètement ?

– Il a la veine, dit Pop. Bon Dieu, quel koudou. Je n'en ai vu tuer qu'un seul qui dépassât cinquante pouces de toute ma vie. C'était sur le Kalal.

– Nous savions qu'il l'avait quand il a quitté l'autre camp, dit P.V.M. Le camion est venu et nous l'avons appris. J'ai passé tout mon temps à prier pour toi. Demande à Mr J.P.

– Vous ne saurez jamais quelle joie nous avons eue en voyant cette auto arriver dans la lumière du feu avec ces sacrées cornes qui dépassaient, dit Pop. Vieux salaud.

– C'est merveilleux, dit P.V.M. Allons les regarder encore.

– Vous pourrez toujours vous rappeler comment vous les avez tués. C'est ce que vous en retirez de meilleur, dit Pop. Ce sont de foutrement beaux koudous. »

Mais j'étais amer et je restai amer toute la nuit. Le matin, pourtant, c'était fini. C'était fini et ça n'a jamais recommencé.

Pop et moi étions debout à regarder les têtes avant le petit déjeuner. C'était une matinée grise, couverte et froide. Les pluies approchaient.

« Ce sont trois merveilleux koudous, dit-il.

– Elles font bien à côté du grand de ce matin », dis-je. Et, chose curieuse, c'était vrai. J'avais accepté le grand maintenant et j'étais heureux de le voir et que Karl l'ait eu. Quand on mettait les cornes les unes à côté des autres, elles faisaient très bien. Vraiment. Elles étaient toutes belles.

« Je suis content que vous vous sentiez mieux, dit Pop. Je me sens mieux moi-même.

– Je suis vraiment content qu'il l'ait eu, dis-je sincèrement. Les miennes me suffisent.

– Nous avons des émotions très primitives, dit-il. Il est impossible de supprimer le sentiment de rivalité. Cela gâte tout, pourtant.

– Tout cela est fini pour moi, dis-je. Je suis très bien de nouveau. J'ai eu une dure journée, vous savez.

– Et comment, dit Pop.

– Pop, qu'est-ce que cela veut dire quand ils vous serrent la main et vous prennent le pouce et tirent dessus ?

– C'est de l'ordre de la fraternité par le sang, mais un petit peu moins solennel. Qui vous a fait cela ?

– Tout le monde, sauf Kamau.

– Vous devenez un sacré gaillard, dit Pop. Vous devez être un vieux de la vieille là-bas. Dites-moi, n'êtes-vous pas un bon traqueur et un excellent tireur au vol ?

– Allez au diable.

– Est-ce que M'Cola vous a fait cela aussi ?

– Oui.

– Tiens, tiens, dit Pop. Allons chercher la petite Memsahib et déjeunons. Pas que j'en aie très envie.

– Moi, si, dis-je. Je n'ai rien mangé depuis avant-hier.

– Mais vous avez bu de la bière, n'est-ce pas ?

– Ah, oui.

– La bière est une nourriture », dit Pop.

Nous allâmes chercher la petite Memsahib et Karl et déjeunâmes très joyeusement.

Un mois plus tard, P.V.M., Karl et la femme de Karl qui était venue nous rejoindre à Haïfa étaient assis au soleil contre un mur de pierres devant le lac de Galilée, en train de déjeuner et de boire une bouteille de vin et de regarder les grèbes sur le lac. Les collines faisaient des ombres sur l'eau, d'un calme plat et stagnante d'aspect. Il y avait beaucoup de grèbes, qui faisaient dans l'eau en nageant des cercles qui allaient s'élargissant et je les comptais et me demandais pourquoi il n'en était jamais fait mention dans la Bible. Je décidai que ces gens n'étaient pas des zoologues.

« Je ne vais pas marcher dessus, dit Karl, regardant le lac lugubre. Cela a déjà été fait.

– Vous savez, dit P.V.M., je ne peux pas m'en souvenir. Je ne peux pas me rappeler la figure de Mr J.P. Et il est beau. Je pense à lui et je ne peux pas le voir. C'est terrible. Il ne ressemble pas du tout à ses photographies. Bientôt je serai incapable de me souvenir de lui. Déjà je ne peux pas le voir.

– Il faut vous souvenir de lui, lui dit Karl.

– Je peux me souvenir de lui, dis-je. J'écrirai quelque chose pour toi un jour et le mettrai dedans. »

Table des matières



GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

Ernest Hemingway

Les vertes collines d'Afrique

Traduit de l'américain par Jeanine Delpech

« Quand le terrain fut libre, je me mis sur un genou, vis le koudou à travers l'ouverture, m'émerveillant de sa taille et puis me rappelant que cela ne devait pas avoir d'importance, que c'était la même chose que n'importe quel coup de feu, je vis la perle centrée exactement où elle devait être, juste au-dessous du haut de l'épaule et je pressai sur la détente. Au bruit, il bondit et entra dans le fourré ; mais je savais que je l'avais touché. Je tirai sur du gris qui se montrait entre les arbres, tandis qu'il entrait dans le bois et que M'Cola criait : "Piga ! Piga !" pour dire : "Il est touché ! Il est touché !" »

Hemingway nous raconte le safari qu'il fit avec sa femme en 1933. Il nous fait partager son amour de la savane, des paysages et des peuples d'Afrique, de la chasse aussi, un an après la publication des Neiges du Kilimandjaro.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CINQUANTE MILLE DOLLARS (Folio n° 280).

L'ADIEU AUX ARMES (Folio n° 27).

LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI (Folio n° 221).

LES VERTES COLLINES D'AFRIQUE (Folio n°352).

MORT DANS L'APRÈS-MIDI (Folio n° 251).

EN AVOIR... OU PAS (Folio n° 266).

LES NEIGES DU KILIMANDJARO suivi de DIX INDIENS (Folio n° 151).

PARADIS PERDU suivi de CINQUIÈME COLONNE, nouvelles de théâtre (Folio n° 175).

LE VIEIL HOMME ET LA MER (Folio n° 7).

POUR QUI SONNE LE GLAS (Folio n° 455).

PARIS EST UNE FÊTE (Folio n° 465).

AU-DELÀ DU FLEUVE ET SOUS LES ARBRES (Folio n° 589).

ŒUVRES ROMANESQUES, tomes I et II (Bibliothèque de la Pléiade).

EN LIGNE (Folio n° 2709).

ÎLES À LA DÉRIVE (Folio n[os] 974 et 975).

E. H. APPRENTI REPORTER.

LES NOUVELLES DE NICK ADAMS.

LE BON PETIT LION (Enfantimages).

LE TAUREAU FIDELE (Enfantimages).

88 POÈMES.

LETTRES CHOISIES (1917-1961).

L'ÉTÉ DANGEREUX, chroniques (Folio n° 2387).

LE JARDIN D'ÉDEN.

LE CHAUD ET LE FROID.

COLLECTION FOLIO

Dernières parutions

3820. Urs Widmer L'homme que ma mère a aimé.

3821. George Eliot Le Moulin sur la Floss.

3822. Jérôme Garcin Perspectives cavalières.

3823. Frédéric Beigbeder Dernier inventaire avant liquidation.

3824. Hector Bianciotti Une passion en toutes Lettres.

3825. Maxim Biller 24 heures dans la vie de Mordechaï Wind.

3826. Philippe Delerm La cinquième saison.

3827. Hervé Guibert Le mausolée des amants.

3828. Jhumpa Lahiri L'interprète des maladies.

3829. Albert Memmi Portrait d'un Juif.

3830. Arto Paasilinna La douce empoisonneuse.

3831. Pierre Pelot Ceux qui parlent au bord de la pierre (Sous le vent du monde, V).

3832. W.G Sebald Les émigrants.

3833. W.G Sebald Les Anneaux de Saturne.

3834. Junichirô Tanizaki La clef.

3835. Cardinal de Retz Mémoires.

3836. Driss Chraïbi Le Monde à côté.

3837. Maryse Condé La Belle Créole.

3838. Michel del Castillo Les étoiles froides.

3839. Aïssa Lached-Boukachache Plaidoyer pour les justes.

3840. Orhan Pamuk Mon nom est Rouge.

3841. Edwy Plenel Secrets de jeunesse.

3842. W.G. Sebald Vertiges.

3843. Lucienne Sinzelle Mon Malagar.

3844. Zadie Smith Sourires de loup.

3845. Philippe Sollers Mystérieux Mozart.

3846. Julie Wolkenstein Colloque sentimental.

3847. Anton Tchékhov La Steppe. Salle 6. L'Évêque.

3848. Alessandro Baricco Châteaux de la colère.

3849. Pietro Citati Portraits de femmes.

3850. Collectif Les Nouveaux Puritains.

3851. Maurice G. Dantec Laboratoire de catastrophe générale.

3852. Bo Fowler Scepticisme & Cie.

3853. Ernest Hemingway Le jardin d'Éden.

3854. Philippe Labro Je connais gens de toutes sortes.

3855. Jean-Marie Laclavetine Le pouvoir des fleurs.

3856. Adrian C. Louis Indiens de tout poil et autres créatures.

3857. Henri Pourrat Le Trésor des contes.

3858. Lao She L'enfant du Nouvel An.

3859. Montesquieu Lettres Persanes.

3860. André Beucler Gueule d'Amour.

3861. Pierre Bordage L'Évangile du Serpent.

3862. Edgar Allan Poe Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal.

3863. Georges Simenon L'énigme de la Marie-Galante.

3864. Collectif Il pleut des étoiles...

3865. Martin Amis L'état de L'Angleterre.

3866. Larry Brown 92 jours.

3867. Shûsaku Endô Le dernier souper.

3868. Cesare Pavese Terre d'exil.

3869. Bernhard Schlink La circoncision.

3870. Voltaire Traité sur la Tolérance.

3871. Isaac B. Singer La destruction de Kreshev.

3872. L'Arioste Roland furieux I.

3873. L'Arioste Roland furieux II.

3874. Tonino Benacquista Quelqu'un d'autre.

3875. Joseph Connolly Drôle de bazar.

3876. William Faulkner Le docteur Martino.

3877. Luc Lang Les Indiens.

3878. Ian McEwan Un bonheur de rencontre.

3879. Pier Paolo Pasolini Actes impurs.

3880. Patrice Robin Les muscles.

3881. José Miguel Roig Souviens-toi, Schopenhauer.

3882. José Sarney Saraminda.

3883. Gilbert Sinoué À mon fils à l'aube du troisième millénaire.

3884. Hitonari Tsuji La lumière du détroit.

3885. Maupassant Le Père Milon.

3886. Alexandre Jardin Mademoiselle Liberté.

3887. Daniel Prévost Coco belles-nattes.

3888. François Bott Radiguet. L'enfant avec une canne.

3889. Voltaire Candide ou l'Optimisme.

3890. Robert L. Stevenson L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde.

3891. Daniel Boulanger Talbard.

3892. Carlos Fuentes Les années avec Laura Díaz.

3894. André Dhôtel Idylles.

3895. André Dhôtel L'azur.

3896. Ponfilly Scoops.

3897. Tchinguiz Aïtmatov Djamilia.

3898. Julian Barnes Díx ans après.

3899. Michel Braudeau L'interprétation des singes.

3900. Catherine Cusset À vous.

3901. Benoît Duteurtre Le voyage en France.

3902. Annie Ernaux L'occupation.

3903. Romain Gary Pour Sgnanarelle.

3904. Jack Kerouac Vraie blonde, et autres.

3905. Richard Millet La voix d'alto.

3906. Jean-Christophe Rufin Rouge Brésil.

3907. Lian Hearn Le silence du rossignol.

3908. Kaplan Intelligence.

3909. Ahmed Abodehman La ceinture.

3910. Jules Barbey d'Aurevilly Les diaboliques.

3911. George Sand Lélia.

3912. Amélie de Bourbon Parme Le sacre de Louis XVII.

3913. Erri de Luca Montedidio.

3914. Chloé Delaume Le cri du sablier.

3915. Chloé Delaume Les mouflettes d'Atropos.

3916. Michel Déon Taisez-vous... J'entends venir un ange.

3917. Pierre Guyotat Vivre.

3918. Paula Jacques Gilda Stambouli souffre et se plaint.

3919. Jacques Rivière Une amitié d'autrefois.

3920. Patrick McGrath Martha Peake.

3921. Ludmila Oulitskaia Un si bel amour.

3922. J.-B. Pontalis En marge des jours.

3923. Denis Tillinac En désespoir de causes.

3924. Jerome Charyn Rue du Petit-Ange.

3925. Stendhal La Chartreuse de Parme.

3926. Raymond Chandler Un mordu.

3927. Collectif Des mots à la bouche.

3928. Carlos Fuentes Apollon et les putains.

3929. Henry Miller Plongée dans la vie nocturne.

3930. Vladimir Nabokov La Vénitienne précédé d'Un coup d'aile.

3931. Ryûnosuke Akutagawa Rashômon et autres contes.

3932. Jean-Paul Sartre L'enfance d'un chef.

3933. Sénèque De la constance du sage.

3934. Robert Louis Stevenson Le club du suicide.

3935. Edith Wharton Les lettres.

3936. Joe Haldeman Les deux morts de John Speidel.

3937. Roger Martin du Gard Les Thibault I.

3938. Roger Martin du Gard Les Thibault II.

3939. François Armanet La bande du drugstore.

3940. Roger Martin du Gard Les Thibault III.

3941. Pierre Assouline Le fleuve Combelle.

3942. Patrick Chamoiseau Biblique des derniers gestes.

3943. Tracy Chevalier Le récital des anges.

3944. Jeanne Cressanges Les ailes d'Isis.

3945. Alain Finkielkraut L'imparfait du présent.

3946. Alona Kimhi Suzanne la pleureuse.

3947. Dominique Rolin Le futur immédiat.

3948. Philip Roth J'ai épousé un communiste.

3949. Juan Rulfo Llano en flammes.

3950. Martin Winckler Légendes.

395l. Fédor Dostoievski Humiliés et offensés.

3952. Alexandre Dumas Le Capitaine Pamphile.

3953. André Dhôtel La tribu Bécaille.

3954. André Dhôtel L'honorable Monsieur Jacques.

3955. Diane de Margerie Dans la spirale.

3956. Serge Doubrovski Le livre brisé.

3957. La Bible Genèse.

3958. La Bible Exode.

3959. La Bible Lévitique-Nombres.

3960. La Bible Samuel.

3961. Anonyme Le poisson de Jade.

3962. Mikhaïl Boulgakov Endiablade.

3963. Alejo Carpentier Les Élus et autres nouvelles.

3964. Collectif Un ange passe.

3965. Roland Dubillard Confessions d'un fumeur de tabac français.

3966. Thierry Jonquet La leçon de management.

3967. Suzan Minot Une vie passionnante.

3968. Dann Simmons Les Fosses d'Iverson.

3969. Junichirô Tanizaki Le coupeur de roseaux.

3970. Richard Wright L'homme qui vivait sous terre.

3971. Vassilis Alexakis Les mots étrangers.

3972. Antoine Audouard Une maison au bord du monde.

3973. Michel Braudeau L'interprétation des singes.

3974. Larry Brown Dur comme l'amour.

3975. Jonathan Coe Une touche d'amour.

3976. Philippe Delerm Les amoureux de l'Hôtel de Ville.

3977. Hans Fallada Seul dans Berlin.

3978. Franz-Olivier Giesbert Mort d'un berger.

3979. Jens Christian Grondahl Bruits du coeur.

3980. Ludovic Roubaudi Les Baltringues.

3981. Anne Wiazemski Sept garçons.

3982. Michel Quint Effroyables jardins.

3983. Joseph Conrad Victoire.

3984. Emile Ajar Pseudo.

3985. Olivier Bleys Le fantôme de la Tour Eiffel.

3986. Alejo Carpentier La danse sacrale.

3987. Milan Dargent Soupe à la tête de bouc.

3988. André Dhôtel Le train du matin.

3989. André Dhôtel Des trottoirs et des fleurs.

3990. Philippe Labro/ Lettres d'amérique. Olivier Barrot Un voyage en littérature.

3991. Pierre Péju La petite Chartreuse.

3992. Pascal Quignard Albucius.

3993. Dan Simmons Les larmes d'Icare.

3994. Michel Tournier Journal extime.

3995. Zoé Valdés Miracle à Miami.

3996. Bossuet Oraisons funèbres.

3997. Anonyme Jin Ping Mei I.

3998. Anonyme Jin Ping Mei II.

3999. Pierre Assouline Grâces lui soient rendues.

Cette édition électronique du livre Les Vertes collines d'Afrique d'Ernest Hemingway a été réalisée le 20 avril 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070363520 - Numéro d'édition : 241401).

Code Sodis : N49695 - ISBN : 978-2-07-244779-2 - Numéro d'édition : 208415

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.